



L'épopée irlandaise

<https://hdl.handle.net/1874/379304>

Les Cent Chefs-d'œuvre étrangers

L'ÉPOPÉE IRLANDAISE

La Renaissance du Livre

EL

S2
OL

versnellen
~~VAN HAMEL~~

~~244~~

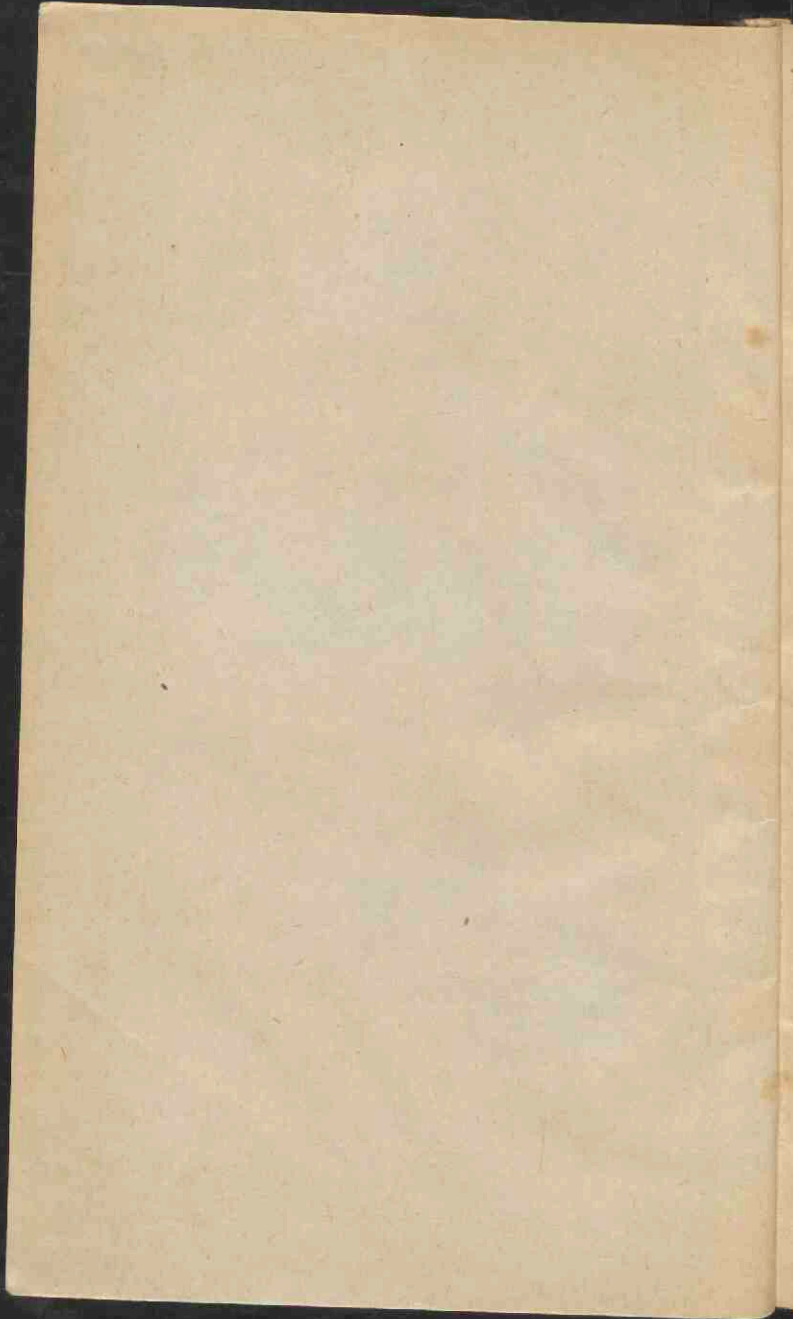
E DONATIONE
A. G. van HAMEL

PROFESSORIS
ORDINARIJ IN
ACADEMIA
RHENO-TRAIECTINA
1923—1946

F. H. DANNER
BOEKBINDERIJ
UTRECHT

3572

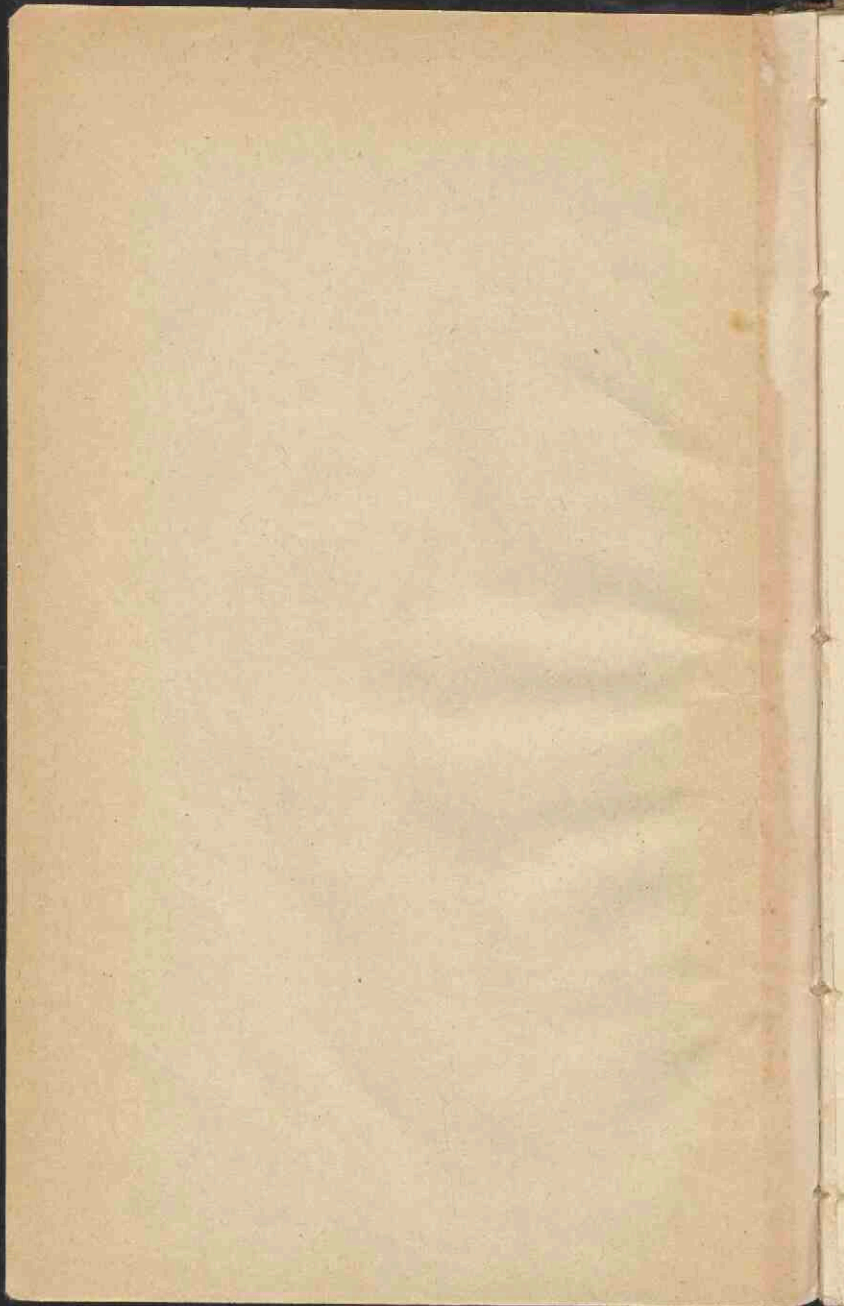
I IV b Dot 1



3572

I IV b Dot 1

L'ÉPOPÉE
IRLANDAISE



3572

Roioir meob maō maircā mē vāg
 fe roamā aēg p̄mouo. bap̄hī boib
 b̄noθou iḡō ḡlōḡuo ḡiḡiḡi imāo. p̄h̄ro
 t̄h̄tuc̄ vob̄eōil am̄ vub̄tuc̄ vōēl utao.
 bap̄hī tuile t̄rebari coronḡce bull̄nao.
 am̄ māreim̄ mē h̄p̄c̄io. T̄h̄l̄m̄h̄i d̄n̄tuc̄
 am̄ t̄rc̄oō ē̄h̄p̄h̄i ḡḡi scob̄h̄. p̄uḡaḡa ḡ
 mē anḡmu ḡomel ē̄m̄olun̄aib̄ hē ḡm̄
 m̄iūo t̄mar̄ lē ḡm̄ oībc̄ p̄h̄m̄a n̄iūl̄ac̄
 āne. luro iḡō v̄oḡaḡio scut. ḡāo boi
 fe ḡaḡa p̄h̄m̄aib̄ oc̄ p̄com̄l̄c̄ t̄c̄p̄h̄aib̄.
 Ob̄h̄p̄h̄i cuc̄iō p̄iūo oḡl̄c̄s̄ p̄c̄oic̄ut. c̄im̄p̄
 p̄h̄i ol̄cut. p̄h̄i vub̄ d̄ōo tuile turib̄oa ḡ
 re anḡma. l̄h̄c̄ p̄l̄c̄ōt̄ ol̄cut. T̄ic̄ cuc̄i la
 rooūi. Doē c̄ōl̄uio p̄t̄ v̄o v̄eōc̄aḡa ol̄m̄o.
 ḡab̄ar̄c̄ iḡō p̄iḡc̄ō p̄h̄ē c̄iā t̄c̄p̄c̄o scut
 foḡm̄i māo. Diḡḡh̄iḡ ḡḡu. Diūbaḡ c̄aḡ
 m̄p̄i v̄o c̄oḡn̄ū t̄c̄c̄ā v̄m̄t̄ p̄re p̄oḡaḡ aēn̄
 p̄oc̄aib̄ ē̄nu. T̄ic̄ p̄h̄h̄s̄ ḡāo ḡaḡs̄ ab̄r̄it̄
 m̄il̄lo c̄oḡt̄r̄c̄ā m̄iūo p̄ōc̄oḡh̄i c̄oḡoḡc̄oḡ im̄i
 aḡs̄b̄. Diḡ v̄e ac̄u m̄ḡ m̄p̄a c̄t̄u. i. m̄p̄ l̄c̄t̄u. i. l̄c̄t̄
m̄iūo d̄ōo

Fac-simile d'un fragment de page manuscrite d'un ancien texte irlandais.

(Extrait du Lebhar-na-huidri.)

RIJKSUNIVERSITEIT UTRECHT



1555 6743

3572

18.67

I IV b Dot 1

LES CENT CHEFS-D'ŒUVRE ÉTRANGERS

L'ÉPOPÉE IRLANDAISE

INTRODUCTION, TRADUCTION ET NOTES

PAR

Georges DOTTIN

Correspondant de l'Institut,
Doyen de la Faculté des Lettres de Rennes.



Instituut voor
Keltische taal—en letterkunde
der Rijksuniversiteit te Utrecht
PARIS

LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, Boulevard Sain -Michel, 78

Instituut voor
Keltische taal—en letterkunde
der Rijksuniversiteit te Utrecht



vervallen

INTRODUCTION

LA DÉCOUVERTE DE L'ÉPOPÉE IRLANDAISE.

Des trois littératures de l'Irlande, — la littérature en langue gaélique, la littérature en langue latine, la littérature en langue anglaise, — la littérature gaélique est à la fois la plus ancienne, la plus riche et la plus originale. Une bonne partie en est antérieure au christianisme ; elle est contenue dans un millier de manuscrits, dont beaucoup sont encore inédits ; elle n'a guère, en son ensemble, subi l'influence du dehors. Elle comprend, outre une centaine d'épopées ou sagas, des poèmes lyriques, des traités d'archéologie et d'onomastique, des livres de lois et de coutumes, des grammaires et des métriques, des vies de saints, des homélies et des hymnes, des recueils de préceptes et de dictons.

Quelque intérêt qu'offrent, de divers points de vue, ces productions de l'art et de la science irlandaise, si l'on est obligé de se borner et de ne faire connaître que l'élément le plus caractéristique du génie littéraire de la race, c'est l'épopée que l'on doit mettre au premier rang.

Sous sa forme la plus ancienne, elle nous fait pénétrer dans une société qui n'a point subi l'empreinte romaine, société barbare et polie à la fois, où les magiciens et les poètes occupent une place élevée et où les batailles et les festins, comme chez les Grecs d'Homère, remplissent la majeure partie de la vie. Elle est l'œuvre d'une classe de lettrés, les *fili*, qui ont parsemé les récits épiques en prose, de poèmes curieux, dont la métrique raffinée constitue une forme d'art étrange et séduisante.

La littérature épique de l'Irlande n'a pas été directement connue en France avant 1883, date de la publication par H. d'Arbois de Jubainville du *Cours de littérature celtique*, spécialement du volume V (1892) qui contenait la traduction

L'ÉPOPÉE IRLANDAISE

française des sagas les plus célèbres, à laquelle, en 1907, s'ajoutait celle de la « Razzia de Cualnge », la plus célèbre épopée du cycle d'Ulster.

Ce n'était pas que le public français n'eût, avant cette époque, entendu parler des héros familiers de l'épopée irlandaise. Depuis la fin du XVIII^e siècle, où les chants de l'*Ossian* de Macpherson avaient suscité l'enthousiasme des âmes sensibles, les événements et les personnages de la légende gaélique étaient entrés dans la littérature européenne, mais combien défigurés ! Ils se dissimulaient sous des noms d'emprunt : Cúchulainn était devenu Clessamor ; Conlaech, Carthou (1) ; Aife, Moïna ; Nôise, Nathos ; Deirdre, Darthula ; Conor, Cairbar ; Find, Fingal ; ils apparaissaient dans des paysages romantiques : des vallées profondes que hantent des fantômes ; des torrents coulant au milieu des rochers ; des paysages de mer éclairés par la lune ; de grands feux dans le brouillard du soir. Leurs idées et leurs sentiments ne différaient guère de ceux qu'exprimaient les contemporains de Macpherson ; Homère, Shakespeare, Milton, Thomson, la Bible elle-même avaient inspiré leurs éloquentes discours ou leurs descriptions majestueuses. Sur le canevas des ballades gaéliques formées de l'ancienne épopée, le prestigieux Écossais avait brodé des dessins dont la forme et les couleurs étaient inspirées des bons modèles du XVIII^e siècle.

Pour connaître les textes authentiques conservés par des manuscrits du XI^e au XV^e siècle, il fallut attendre la publication de la *Grammatica cellica*, où Zeuss étudiait l'ancien irlandais, et l'établissement de fac-similés des plus importants manuscrits. La langue de ces manuscrits est si différente de l'irlandais moderne que les traductions publiées d'abord par O'Curry, O'Donovan, Hennessy et d'autres savants irlandais ne pouvaient être que provisoires. Ce fut E. Windisch qui donna, en 1880, la première édition scientifique d'un recueil de sagas irlandaises ; il fut suivi par Whitley

(1) Lorsque Baour-Lormian publia en 1801, d'après la traduction en prose de Le Tourneur (1777), *Ossian, poésies galliques en vers français*, il changea ce nom en celui, plus harmonieux, de Elmor.

Stokes, R. Atkinson, St. H. O' Grady, H. d'Arbois de Jubainville, Kuno Meyer et R. Thurneysen.

Quelle que fût la science de ces savants philologues, le manque d'un dictionnaire complet de l'irlandais moyen ne laissa pas de leur porter préjudice, et on ne saurait trop regretter que l'Académie royale d'Irlande n'ait pas achevé la publication, soit des *Contributions to Irish Lexicography* de Kuno Meyer, soit du *Dictionary of the Irish language* de Carl Marstrander.

Néanmoins, on peut, à l'aide des lexiques existants maintenant (1), donner, au moins des parties en prose, une traduction suffisamment approchée, et quant aux parties encore obscures des strophes lyriques, il est possible d'en proposer une adaptation. Mais, malgré les progrès qu'a faits depuis quarante ans la connaissance de la grammaire et du vocabulaire, on ne saurait trop rendre hommage aux précurseurs qui n'ont pas hésité à entreprendre, les premiers, de traduire péniblement, sans grammaire ni dictionnaire suffisants, la plus ancienne littérature épique de l'Europe occidentale.

Le choix des pièces qui composent ce livre présentait quelque difficulté, non pas tant à cause de la masse de la littérature épique irlandaise qu'en raison de sa diversité. Un grand nombre de sagas, bien que mettant en scène des personnages historiques, ne leur prêtent que des aventures merveilleuses et les placent dans un décor de contes de fées. La forme, assez rude, des anciens conteurs s'est peu à peu affinée et les sagas des xv^e et xvi^e siècles ont un développement analogue à celui des romans français du moyen âge.

Nous avons choisi d'abord les sagas dont les idées et le style étaient le plus archaïques et originaux et celles où le caractère épique était le plus accentué. Nous aurions pu ne

(1) Le fonds de nos connaissances lexicographiques est encore l'admirable glossaire qui est joint au tome I des *Irische Texte* de E. Windisch (1880) et les suppléments ajoutés aux tomes III, IV et à la *Táin bó Cuailnge*.

Pour étudier les détails de la grammaire, il est bon d'y ajouter les lexiques que R. Atkinson a donnés à *The Passions and the Homilies from Leabhar Breac*, 1887, et à *The ancient laws of Ireland*, 1901. Presque tous les textes publiés dans les revues par Wh. Stokes, Kuno Meyer et les autres celtistes sont munis de glossaires.

faire connaître que celles qui n'ont pas encore été traduites en français et nous avons, en effet, tâché de ne pas faire trop souvent double emploi avec les traductions publiées par H. d'Arbois de Jubainville. Toutefois, il a été nécessaire, pour ne pas exclure de ce livre les pages peut-être les plus caractéristiques de l'ancienne épopée, d'y introduire quelques sagas déjà connues en français. Nous avons donné de tous les textes une version nouvelle en utilisant les travaux de nos devanciers; mais il reste encore, surtout dans les strophes lyriques, des passages que le vocabulaire actuellement connu ne permet pas d'élucider. Nous avons tâché de conserver le ton et le mouvement des conteurs et des poètes, tout en éclairant, dans la mesure du possible, leur obscure concision et leur délicat impressionisme.

Le lecteur n'en éprouvera pas moins, quand pour la première fois il abordera ces textes d'un art étrange et primitif, une impression d'étonnement et de déconcertement plus vive encore que celle qu'il ressent devant les chansons de geste de notre moyen âge. Il n'y a pas seulement entre l'épopée médiévale des Gaëls et celle des Gallo-Francis la différence des temps; il y a aussi la différence des lieux.

De l'époque où, en Irlande, furent mises par écrit les sagas irlandaises sous leur forme la plus ancienne, nous n'avons conservé en France que la *Séquence de sainte Eulalie*, la *Passion*, la *Vie de saint Léger*, et il faut attendre Rabelais et le xvi^e siècle pour avoir chez nous des romans qui par leurs personnages énormes et l'abondance de leurs énumérations rappellent certaines parties de l'épopée gaélique. Tandis que la France, ouverte à toutes les influences du dehors, avait subi l'empreinte des civilisations méridionales, l'île d'Irlande, isolée à l'Ouest de l'Europe, ne recevait que par intermittences la lumière du Continent; elle était parfois envahie par des pirates, qui, lorsqu'ils s'établissaient à demeure, lui apportaient une civilisation inférieure à la sienne et ne tardaient pas à s'assimiler, et lors de la conquête anglo-normande les envahisseurs n'eurent guère d'action sur les envahis.

L'ÉPOPÉE ET L'HISTOIRE.

Bien que les textes des plus anciens manuscrits qui nous sont parvenus aient été copiés et parfois rédigés par des chrétiens, l'ensemble des vieilles sagas gaéliques représente une civilisation antérieure au christianisme, et c'est là ce qui en fait le principal attrait.

Tous les grands événements de l'histoire d'Irlande, depuis la destruction de Dindriugh, que les chroniqueurs datent du III^e siècle avant J.-C., jusqu'aux invasions scandinaves, à la fin du VIII^e siècle, ont fourni des sujets de sagas et des cycles épiques. La période préhistorique, même, est représentée par les légendes sur les cavernes et les lacs, ainsi que par les traditions sur les plus anciens habitants : les Meurtres des Enfants de Lir, des Enfants de Tuiré, d'Eochaid fils de Mairid, la Veillée de Fingen, la Vision d'Oengus, la Bataille de Moytura, que les chroniqueurs irlandais placent vers l'an 3303 du monde, l'Expédition de Loegaire fils de Crimthann, l'Histoire de Tuan fils de Cairell, la Courtise d'Étain, la Prise du Sid Trom et les invasions des Dédanann, des Hommes Bolg et des Fomoré.

D'après l'un des principaux annalistes irlandais, Tigernach, c'est à partir de 305 que l'histoire d'Irlande devient moins incertaine. Un cycle de légendes se forme autour des fils du grand-roi Ingoine, Cobthach et Laegaire. Au second siècle avant J.-C. se placent les victoires de Congal Cláringnech et la mort de Fergus fils de Lété. Au premier siècle appartiennent les événements historiques qui constituent le fond du cycle des Ulates ou du Rameau rouge ; les principaux personnages sont Conor, roi d'Ulster († 19 ou 22 après J.-C.), Cúchulainn, le célèbre champion († 2 après J.-C.) et leurs adversaires Aíllil et Mève, roi et reine de Connaught. Conaire, grand-roi d'Irlande († 33 avant J.-C.), est le héros d'un autre cycle.

Au I^{er} siècle de l'ère chrétienne règnent Crimthann Niadnair, Cairpre Tête-de-Chat (90). A la fin de ce siècle s'engagent les luttes que jusqu'en 671 le Leinster soutint contre les grands-rois d'Irlande pour ne pas leur payer un lourd

L'ÉPOPÉE IRLANDAISE

tribut imposé par le grand-roi Tuathal Techtmar. Au 11^e siècle, le roi le plus fameux est Cond aux-cent-batailles (177). Mais, à côté des rois d'Irlande, grandit la puissance des Fénians, sorte de milice chevaleresque, célèbre par ses exploits cynégétiques, dont les chefs Find et Ossian sont aussi des poètes; leur légende, qui s'est développée à côté de celle des héros du Rameau-rouge, a eu jusqu'à nos jours un développement prodigieux. Le règne de Cormac fils d'Art (204) et celui de son fils Cairpre Lifechair sont liés à l'histoire des Fénians qui furent vaincus et détruits à la bataille de Gabra, où Cairpre lui-même trouva la mort. Vers 331, Emain, capitale de l'Ulster, fut prise et brûlée par les trois Collas. Les Scots d'Irlande font, au 14^e siècle, de fréquentes incursions en Ecosse et en Grande-Bretagne et le grand-roi de cette époque, Niall aux-neuf-otages, fils d'Eochaid Mnigmedon, fut assassiné pendant une de ses expéditions en Gaule (405). Son fils Loegaire permit à saint Patrice de prêcher le christianisme à travers toute l'Irlande. Dès lors, les légendes chrétiennes se développent parallèlement aux anciennes légendes païennes. Des cycles se créent encore autour des rois Diarmaît fils de Cerball (554), Med fils d'Ainmire et son fils Domnall, le mystérieux Mongan fils de Fiachna et Diarmaît fils d'Aed Slâne. La date de la suppression du Boroma par le grand-roi Finnachta Fledach marque aussi la fin de l'ancienne épopée, remplacée désormais par des livres d'histoire, et qui ne subsiste plus que dans des œuvres d'imitation et des contes populaires. Les grands événements de l'histoire d'Irlande qui sont postérieurs au 8^e siècle, comme les invasions scandinaves et l'invasion normande, n'ont pas créé de cycles épiques.

LA CIVILISATION ÉPIQUE.

La civilisation de l'époque où furent rédigées les sagas, vraisemblablement aussi quelques traditions des temps où les héros avaient vécu, apparaissent dans l'épopée, et les recueils de droit coutumier qui nous sont parvenus permettent de les éclairer.

La société est minutieusement hiérarchisée : le grand-roi d'Irlande, les rois des cinq provinces, les rois de tribus, les chefs de clans, les chefs de famille, les nobles, les hommes libres propriétaires, les tenanciers libres, les serfs en sont les échelons principaux. Les chefs et les rois étaient élus, mais toujours choisis dans une même famille.

L'État n'intervient pas dans les querelles entre les familles, qu'elles aient pour objet un homicide ou un vol. La loi fixe seulement le taux de l'indemnité à payer au plaignant ou à sa famille. Pour l'homicide et les injures graves, le coupable a à payer en plus le « prix de l'honneur », qui varie selon le rang social. Un homme, évalué en monnaie de compte, vaut sept captives ou vingt et une bêtes à cornes ; le « prix de l'honneur » peut doubler, tripler ou même quadrupler cette valeur. Une femme ne vaut guère en moyenne que trois bêtes à cornes et pour elle le prix de l'honneur n'atteint que la moitié de celui d'un homme. Aussi, pour faire hommage à leur roi Conor, les Ulates n'avaient pas jugé excessif de lui donner, sur leurs filles et sur leurs femmes, le « droit du seigneur ».

Lorsque, même après un arbitrage, les deux parties n'avaient pu s'arranger, il fallait recourir à la force, au duel ou au combat des hommes en état de porter les armes. On voit dans l'épopée intitulée *le Festin de Brieré*, combien l'autorité des juges était impuissante à régler les contestations entre particuliers. Pour être sûr que la fin des repas ne fût pas troublée par des duels ou des combats, le roi Conor, lorsqu'il traitait ses vassaux, faisait enfermer toutes les armes dans un local réservé à cet usage.

Mais les Irlandais de l'épopée ne sont pas uniquement occupés à la guerre. De grandes assemblées réunissaient tantôt le peuple de la tribu ou de la province, tantôt tous les nobles et les chefs de l'Irlande ; toute querelle y était interdite ; on y célébrait les jeux nationaux ; il y avait des concours de poésie et de musique. La musique était en grand honneur ; les plus anciens instruments sont la harpe et la cornemuse ; les musiciens étaient respectés à l'égal des poètes.

La famille irlandaise est fondée sur la monogamie, mais elle admet, outre l'épouse légitime, des concubines. Le mariage est un contrat par lequel le père, ou le parent qui en tient lieu, cède au futur époux ses droits sur la femme. Les enfants ne sont pas élevés par leurs parents; ils sont confiés à un autre membre de la tribu, qui devient leur père nourricier.

Une curieuse institution sociale, qui ne dura que de 174 à 283, est celle des Fénians; c'est une sorte de chevalerie fondée sur le désintéressement, l'humanité, la libéralité et la bravoure; on n'y entraît qu'après avoir subi des épreuves difficiles. On a supposé que les héros du cycle de Conor, réunis dans la salle du Rameau rouge, formaient une association analogue à celle des Fénians.

LE MERVEILLEUX.

A ces réalités, faits historiques et coutumes, sans doute amplifiées et transformées, les Irlandais ajoutèrent des éléments merveilleux. Qu'était le merveilleux de leur temps? La notion s'en est, depuis lors, à la fois étendue et resserrée. La magie faisait partie de la vie individuelle et de la vie sociale des vieux Gaëls. Les gens d'alors avaient recours au druide et au *fili* aussi naturellement que maintenant les malades consultent le médecin; les présages, les tabous que devaient observer certains héros n'ont pas choqué les scribes chrétiens, qui en avaient gardé le souvenir et peut-être la tradition. De nos jours, toutes ces pratiques sont sorties de la réalité courante pour entrer dans le domaine du merveilleux. Dans l'ancienne Irlande, les « quatorze sources » de la science des *fili* comprenaient aussi bien des opérations magiques comme « l'illumination autour des mains » que des qualités comme la modestie, la dignité, le jugement, etc.

La magie est le plus souvent pratiquée par les druides. Ceux-ci peuvent faire venir la mer avec ses hautes vagues dans une plaine, empêcher d'entendre la voix des fées, faire tomber des pluies de feu sur les ennemis; établir une haie

magique entre deux armées, lever des brouillards qui rendent invisibles, changer le jour en nuit, amener la chute de la neige. Ce sont eux aussi qui connaissent le breuvage d'oubli, qui savent utiliser le lait de cent quarante vaches blanches sans cornes pour laver et guérir les blessures. Ils participent, dans certains cas, à l'élection des rois, en endormant par leurs charmes l'homme qui doit voir en rêve le futur souverain. La poésie et la musique ont encore gardé leur pouvoir originel d'incantation. Un habile harpiste peut à sa volonté produire le rire, les pleurs ou le sommeil. Un poète, par la seule vertu de ses vers, crée une obligation magique à laquelle nul n'essaie de se soustraire et, jusqu'au XVIII^e siècle, on croyait que les poètes avaient le pouvoir de chasser les souris.

Les tabous imposés sont très variés : interdiction de jamais se ranger pour faire place à un autre, de dire son nom, de refuser de se battre, de décliner une invitation, d'emmener des compagnons en sus d'un certain nombre, de passer plus de neuf nuits dans un endroit, d'allumer du feu à certains jours, à certaines heures; obligation de chercher un anneau dans un lac, de se procurer une copie de la *Razzia de Cualnge*. Les rois en particulier étaient soumis à de nombreux tabous; au I^{er} siècle, Conaire le Grand, en les violant sans le savoir, amena des calamités sur lui et sur son pays.

Les armes de guerriers fameux ont une vertu magique : épées qui parlent, qui se retournent contre les menteurs et qui racontent leurs exploits; javelots qui atteignent toujours leur but; boucliers qui crient quand leur maître est en danger.

La pierre de Fâl, qui était à Tara, capitale de l'Irlande, criait quand un roi montait sur elle.

Certains animaux sont doués de pouvoirs magiques, ou, comme on dit en irlandais, druidiques. Ce sont soit des chats, soit des animaux sauvages.

La croyance à la métempsycose a laissé quelques traces. Find s'était réincarné, plus de trois cents ans après sa mort, en la personne du roi d'Ulster Mongan. Tuan fils de Cairrell

avait été successivement homme, cerf, sanglier, faucon, saumon, puis de nouveau homme.

A côtés des rois et des guerriers historiques, dont les hauts faits s'accomplissent sur la terre d'Irlande, vit invisible et présente, ne se révélant aux hommes que quand il lui plaît, la race surnaturelle des fées (*sidhe*). Elles habitent des palais souterrains situés sous des tertres où sont conservés des trésors et que l'on appelle en irlandais des *sidh*. Mais elles viennent aussi de pays merveilleux situés à l'Orient ou d'îles proches du continent, où l'on se rend dans des barques de verre; les arbres y sont de cristal, d'or ou d'argent, et les fruits peuvent nourrir des multitudes. Parfois même leur terre, aux yeux des mortels, se confond avec l'Océan, les vagues avec les vertes prairies et les poissons avec les agneaux.

Leur arrivée et leur départ sont toujours enveloppés de mystère et elles peuvent à leur gré paraître ou disparaître. Elles ont besoin d'hommes vaillants pour les aider dans les combats que se livrent leurs tribus, et de joyeux compagnons pour s'asseoir à leurs côtés dans les festins qui célèbrent les victoires. Des fées s'unissent à des hommes et des fés à des femmes; les enfants qui naissent de ces mariages ne semblent point différents des autres mortels. Elles peuvent se réincarner. Etaine, après avoir vécu mille deux ans parmi les fées, a une seconde naissance parmi les hommes; elle est mise au monde par la femme d'un des grands vaisseaux de Conor. Outre la forme humaine, elles peuvent prendre la forme d'animaux et elles apparaissent souvent comme des oiseaux unis deux à deux par des chaînes d'or.

Les fées ont des pouvoirs surnaturels. Le cri de la fée Macha avait ensorcelé tous les Ulates qui l'entendirent: ils subissaient, une fois dans leur vie, les douleurs de l'accouchement. Il suffit à Manannán d'agiter son manteau entre sa femme Fand et l'ancien amant de celle-ci, Cúchulainn, pour les empêcher à jamais de se rencontrer.

Il ne faut pas les confondre avec les dieux. Car il n'est jamais question d'offrande ou de sacrifices aux fées. Labraid et Manannán, qui sont des fés, nous apparaissent

l'un comme un farouche guerrier, l'autre comme un habile magicien. Leurs femmes, Libane et Fand, courent le monde, en quête d'aventures parmi les hommes. Lorsque Fand et l'épouse de Cûchulainn, Emer, se disputent l'amour du héros d'Ulster, c'est la fée qui exprime les sentiments les plus profondément humains. Les *sidhe* n'ont pas auprès des héros irlandais ce rôle d'assistance et de protection qu'assument les dieux et les déesses du panthéon grec auprès des héros d'Homère. Dans certaines sagas, ils ont des aventures que des contes populaires attribuent à des revenants.

Ainsi, la vie des Gaëls que nous dépeint l'épopée était-elle toute pénétrée de ce que nous appelons maintenant le surnaturel. Elle en était à la fois compliquée et simplifiée; compliquée à cause des nombreux tabous, dont chacun devait avoir sa part, et du souci de ménager les êtres invisibles qui les entouraient; simplifiée parce qu'elle était exempte de la recherche des causes et des longs raisonnements qui combinent l'avenir. Entre la magie et les tabous, il n'y avait pas grand'place pour le libre arbitre.

LE CHRISTIANISME.

Le christianisme, qui pénétra en Irlande dès 431, date de la mission de Palladius, et se répandit dans la plus grande partie du pays sous l'action de saint Patrice, donna naissance à une littérature nouvelle dont les homélies, les hymnes, les vies de saints et les calendriers en vers sont les principales productions. Mais les vies de saints furent écrites sur le modèle de l'épopée païenne; la vie si dramatique de saint Cellach, par exemple, parsemée de poèmes lyriques qui comptent parmi les plus beaux de la littérature irlandaise, présente tous les caractères d'une saga. Lorsque, du VII^e siècle à l'invasion scandinave, les légendes épiques furent mises par écrit, ce sont des moines chrétiens qui s'emploient à cette tâche patriotique. Le manuscrit qui nous a conservé les plus anciens textes d'épopée, le Livre de la Vache Brune, a été transcrit d'après d'autres manuscrits par un religieux de Clonmacnois. Find mac Gorman, évêque de

Kildare, copia une partie du Livre de Leinster. La tradition rapporte que ce fut à saint Ciaran que le héros Fergus, surgissant de sa tombe, dicta la célèbre épopée de la Razzia de Cualnge. Les genres littéraires créés par les païens subsistèrent même lorsque la littérature fut tout entière devenue chrétienne ; la division entre littérature sacrée et littérature profane, si absolue au moyen âge sur le continent, ne fut pas réalisée en Irlande. Quand saint Patrice eut à choisir le premier évêque de race irlandaise, ce fut à un *file*, Dubthach, qu'il demanda conseil et ce fut un autre *file*, Fiacc, qu'il nomma. Les prédictions et les miracles, attribués jadis aux druides, furent attribués aux saints. Saint Patrice disperse une armée par un tremblement de terre, dissipe la neige et les ténèbres produits par un druide, et chasse les oiseaux noirs qui lui cachaient le ciel et la terre.

Toutefois, il est sûr que les rédacteurs chrétiens des sagas en ont supprimé tous les détails qui se rapportaient au culte des dieux, et les mentions de ces dieux eux-mêmes. Saint Patrice avait fait alliance avec les *fili*, à condition qu'ils n'accomplissent rien qui comportât une offrande au diable. Il leur avait permis celles des formules de divination qui s'effectuent sans sacrifice aux dieux et avait interdit les autres. Il lutta sans trêve contre les druides et, dans l'hymne qui lui est attribuée, il prie Dieu de le protéger contre leurs sortilèges. A peine peut-on trouver çà et là quelque trace des anciens dieux dans des formules de serments. Ce n'est que dans les « Antiquités » qui conservent les souvenirs historiques et archéologiques relatifs aux lieux célèbres, et dans les vieux glossaires qu'il est question des sacrifices d'animaux ou même d'enfants à des idoles de pierre.

D'autre part, les chrétiens ont introduit, partout où ils l'ont pu, des prédictions sur la venue du christianisme et sur le déclin de la puissance druidique. Dans les sagas adaptées de l'Antiquité, là où l'intervention des dieux ne pouvait être passée sous silence, ils les ont souvent remplacés par des démons. En général, les dieux des Grecs et des Romains leur ont semblé moins dangereux pour la foi des fidèles que

les divinités primitives de l'ancienne Irlande, dont le culte avait sans doute laissé vivaces des superstitions que les chrétiens cherchaient à faire disparaître. Le copiste de la *Maladie de Cúchulainn* conclut la saga en rappelant combien la puissance des démons était grande avant le christianisme et comment, sous la forme humaine, ils livraient bataille aux hommes; ce sont, ajoute-t-il, ces apparitions que les ignorants appellent fées.

De bonne heure, on supposa que des rapports s'étaient établis entre les principaux personnages des cycles païens et les saints les plus illustres de la chrétienté irlandaise. Saint Ciaran obtient par ses jeûnes que Fergus, fils de Roeg, lui apparaisse, et écrive sous sa dictée le récit de la *Razzia de Cualnge*. Après la bataille de Gabra, qui mit fin à la puissance des Fénians, Cailte, compagnon d'Ossian, rencontre saint Patrice à Drumderg; converti par lui, il le suit dans son voyage apostolique et, chemin faisant, évoque les grands souvenirs du paganisme; c'est ce qu'on appelle le « Dialogue des Anciens ». Le roi d'Ulster, Conor, était, d'après la légende, né au même jour et à la même heure que le Christ, et quatre prophètes avaient annoncé sa naissance sept ans à l'avance. Quand son druide lui raconta la Passion, il éprouva une telle émotion, qu'une balle de fronde, que l'on n'avait pu lui extraire de la tête, sortit violemment et causa sa mort. Il y avait même des gens qui donnaient comme maître à Amergin, le plus ancien des *fili*, Caé, qui avait fréquenté Moïse en Égypte et était élève de Fénus Fersaid, descendant de Noé.

LA CLASSE DES LETTRÉS.

Les auteurs des sagas irlandaises appartenaient à la classe lettrée, qui dans l'ancienne Gaule comprenait les druides, les *vates* et les bardes et qui, en Irlande, se composait des druides, des *fili* et des bardes. Les druides irlandais, à l'époque la plus ancienne, sont à la fois prophètes, magiciens, médecins, sacrificateurs, professeurs; ils sont l'objet de grands honneurs; le roi lui-même ne pouvait prendre la

parole avant le druide. Les bardes irlandais sont tenus en piètre estime; ils n'ont pas fait d'études spéciales; ils occupent un rang social inférieur à celui des *fili*. Vers le VII^e siècle, à l'époque où furent mises par écrit les plus anciennes sagas, ce sont les *fili* qui ont la prépondérance sur les druides et les bardes. Ils sont non seulement les poètes et les conteurs des histoires épiques, mais aussi des devins, des magiciens et des juristes. Comme devins, ils emploient divers procédés. L'« illumination autour des mains », *imbas forosnai*, se pratiquait ainsi : le *file* mâchait un morceau de cochon rouge, de chat ou de chien; il chantait une prière pour l'offrir aux dieux; un jour après, il prononçait une incantation sur ses mains, invoquait les dieux pour avoir un sommeil tranquille et s'endormait les mains sur ses jones. On montait la garde autour de lui pour que personne ne vint le troubler. Le sommeil magique durait deux, trois ou neuf jours. Quand le *file* se réveillait, il avait vu en songe ce qu'il avait besoin de savoir. Le charme appelé *teinm laeda* ou *laegda* nécessitait l'emploi d'une baguette que l'on plaçait sur l'objet ou sur la personne au sujet desquels la question était posée. Cet acte s'accompagnait d'une incantation, et Find mettait en la prononçant le pouce dans la bouche. La « récitation du bout des doigts », *dichetal di chennaib*, consistait essentiellement en l'improvisation d'un quatrain. La poésie seule pouvait donc avoir un effet magique; aussi certaines compositions étaient-elles le monopole d'un grade de *file*, à l'exclusion des autres.

La satire, en irlandais *air*, avait le pouvoir d'attirer toute sorte de maux sur la personne contre laquelle elle était dirigée. Le plus souvent, la malédiction du *file* faisait pousser d'énormes boutons sur le visage de l'homme à qui il en voulait. Parfois, elle rendait stériles les champs, les arbres et les eaux. La terreur qu'elle causait était telle que le roi Bress, plutôt que d'éprouver les effets de l'imprécation qu'avait lancée contre lui le *file* Coirpre, préféra se démettre de la royauté.

Conscients de leur pouvoir et de la crainte qu'ils inspi-
raient, certains *fili* n'hésitaient point à rançonner les chefs.

Athairne avait coutume de demander à ses hôtes leur femme, un de leurs yeux, ou une partie de leur fortune. Nédé, pour avoir un prétexte de satiriser le bon roi Caier, s'enquiert de l'objet auquel celui-ci tient le plus et qu'il lui refusera certainement. Les exigences des *fili* lassèrent à plusieurs reprises les rois, qui tentèrent de les réduire, et elles furent tournées en ridicule dans une amusante histoire : « les Aventures de la Grande Institution bardique ». D'ailleurs, lorsque les *fili* étaient injustes, les effets de leurs malédictions se retournaient contre eux. Chaque fois que Sencha rendait un jugement inique, trois boutons apparaissaient sur son visage ; l'absence de boutons était une garantie de l'équité des décisions. Morann avait au cou un collier qui s'élargissait quand la sentence était juste et se resserrait quand elle était injuste. Quand Fachtna jugeait à tort, tous les fruits tombaient des arbres en une nuit, ou les vaches refusaient le lait à leurs veaux.

Les *fili* avaient à leur disposition des moyens plus efficaces encore que les charmes magiques. Lorsque l'on ne voulait pas accepter leur décision, il leur suffisait de saisir entre deux doigts le bout de l'oreille du récalcitrant ; en la pressant d'une certaine manière, ils faisaient mourir l'homme aussitôt. Ils avaient rarement besoin de recourir à ce procédé, car leur autorité morale était incontestée. La généalogie du premier *file* le rattachait à Dagdé, l'ancêtre des Dédannann. La fille de Dagdé, Brigit, qui était femme-*file*, avait épousé Bress, fils de Elatha (Savoir) ; elle eut trois fils : Brian, Iuchar et Uar qui engendrèrent Ecne (Sagesse) ; celui-ci fut père d'Ergna (Savoir), père de Rochond (Grand Sens), père de Rofhis (Grande Science), père de Imradud (Réflexion), père de Osmunta (Grande Éducation), père de Dan (Art), père de File (Poète).

En fait, dans l'épopée gaëlique, il ne semble pas que le pouvoir des *fili* soit souvent mis en discussion. C'est le *file* Sencha dont l'avis prédomine dans l'assemblée des nobles d'Ulster, et le plus souvent on accepte d'avance sa décision ; c'est lui qui met la paix non seulement entre les guerriers, mais aussi entre les femmes, qui même décide par quel

divertissement on doit commencer la fête. Le *file* Dubthach est choisi par saint Patrice pour juger le meurtrier de son cocher, et il est l'un des auteurs du *Senchus Mor*, le plus vieux recueil du droit irlandais. Le plus ancien des *fili* était Amergin au-genou-blanc, qui vivait au temps où les fils de Milé émigrèrent d'Espagne en Irlande, émigration que la tradition place au x^e siècle; il avait réglé les conditions du partage de l'Irlande entre Eber et Eremon. Au vii^e siècle, le chef des *fili* d'Irlande, Senchan Torpeist, était entouré d'un grand nombre de disciples, parmi lesquels on comptait cinquante docteurs.

On peut d'ailleurs mesurer la situation sociale des *fili* à leurs privilèges. Ils avaient, comme les rois et les nobles, le droit d'être accompagnés d'une suite. Les *fili* du premier rang, les *ollam*, prétendaient être suivis de trente *fili* et ceux du second rang, les *anruth*, en exigeaient quinze; le premier cortège était aussi nombreux que celui du roi suprême. Le grand-roi Aed fils d'Ainmire, après une longue discussion dans l'assemblée générale de Druim Ceta, s'en remit à l'arbitrage de saint Columcille, qui réduisit les suites à vingt-quatre et à douze *fili*; c'était le chiffre du cortège des rois des provinces et des rois des tribus. Les *fili* des autres grades avaient droit à des suites aussi nombreuses que les nobles des diverses classes, et le *file* du dernier grade, comme le noble de la dernière classe, avait encore droit à une suite de deux personnes. Les *fili* et leur suite, quel qu'en fût le nombre, étaient hébergés par les rois et les chefs qu'ils honoraient de leur visite.

Dans la grande salle du palais de Tara, après l'introduction du christianisme, la place la plus élevée, en face des rois et des reines, est occupée par le *sui litre*, savant en lettres sacrées, mais aussitôt après lui vient l'*ollam*; puis, par ordre, les autres *fili*. Les morceaux de viande sont, par catégories, répartis à chacun d'après son rang. L'*ollam file* reçoit la cuisse; les *fili* des trois rangs suivants, des côtelettes.

Les assimilations des *fili* aux rois et aux nobles déterminaient encore le chiffre de l'indemnité qui leur était due pour insulte; ainsi un *anruth* avait droit à la même indemnité

qu'un roi de tribu ou qu'un évêque; en cas d'injure grave, cette indemnité s'élevait à la valeur de vingt et une bêtes à cornes. De même les prix de pension des enfants sont proportionnés au rang des *fili* qui les élèvent.

Il n'est pas sûr que la grande réputation des *fili* et la considération dont ils étaient entourés tint uniquement à leur pouvoir magique. De ce pouvoir magique, en ces temps primitifs, on ne séparait pas cette autre magie dont ils ensorcelaient l'imagination, au cours des longues veillées où ils contaient les merveilles histoires, coupées de chants accompagnés sur la harpe, qui déroulaient les exploits des héros et des hommes.

LES GENRES ÉPIQUES.

Ces histoires se divisaient en grandes et en petites, et le rang hiérarchique des *fili* dépendait du nombre d'histoires qu'ils savaient. Nous connaissons par la légende de Mongan, roi d'Ulster, la fonction de son *file*, qui s'appelait Forgoll. Ce n'était pas une sinécure. Forgoll devait venir tous les soirs, de Samain (1^{er} novembre) à Belténé (1^{er} mai), raconter une histoire au roi, à sa famille et à ses vassaux; cela faisait environ cent quatre-vingts histoires. Le *file* du plus haut grade (*ollam*) pouvait conter 350 histoires; ceux qui le suivaient dans la hiérarchie littéraire en savaient 80, 60, 50, 40, 30, 20, 10, et le dernier, l'*oblaire*, n'en savait que sept. Depuis le septième degré à partir du bas, la connaissance d'un certain nombre de petites histoires devenait obligatoire. Il y avait cent petites histoires et deux cent cinquante grandes histoires. Deux listes écrites, l'une au XII^e siècle, l'autre au XVI^e siècle, nous ont conservé les titres de cent quatre-vingt-dix-sept d'entre elles; ces listes sont sans doute la reproduction de catalogues antérieurs dont le plus ancien, d'après H. d'Arbois de Jubainville, daterait du commencement du VIII^e siècle. Il ne nous est parvenu que soixante-huit sagas; les résumés que donne Keating, au début de son *Histoire d'Irlande*, nous en font connaître vingt-cinq autres. Elles sont d'étendue diverse. Les unes ont plusieurs centaines

de pages, les autres quelques lignes. La plupart ont une étendue comprise entre dix et vingt pages. Il est probable que les plus courtes sont de simples résumés.

Les sujets traités par les *fili* avaient été répartis par eux en une trentaine de genres. Le plus grand nombre se rapportaient à la guerre : Batailles, Prises d'assaut, Morts, Massacres, Razzias, Rapt, Fuites, Poursuites. Mais d'autres avaient pour thèmes les événements et les occupations paisibles de la vie : Conceptions, Enfances, Amours et fiançailles, Maladies, Dialogues, Festins, Préceptes. Les romans d'aventure se répartissaient les titres d'Histoires, Aventures, Visions, Exils, Navigations, Chasses, Cachettes, Châteaux. Les vieilles traditions sur les débordements des lacs portaient le nom d'Irruptions, et les Immigrations retraçaient l'arrivée des anciens colonisateurs de l'Irlande. On avait réuni sous le nom de *Les trois histoires tristes d'Irlande* : « l'Exil des fils d'Usnech », « la Mort des enfants de Lir » et « la Mort des enfants de Tuiré ». Mais il restait encore quelques histoires qui ne pouvaient entrer dans les cadres rigides de la classification savante ; les parodies, nombreuses pourtant, ne se distinguent par aucun titre ou sous-titre ; les voyages en l'autre monde portent le même nom que les voyages plus ou moins merveilleux dans des pays réels. A part quelques redites et quelques emprunts d'une histoire à l'autre, la richesse des sagas gaéliques nous présente séparément tous les genres de contes et de légendes où se complaisait l'imagination des peuples civilisés dans les siècles qui précéderent l'ère chrétienne, légendes dont la littérature classique ne nous donne qu'une idée synthétique et sommaire, quoique parfaite. *L'Iliade* ne se compose guère que des Batailles, des Massacres, des Morts, des Razzias, des Rapt et des Festins ; *l'Odyssée*, que des Navigations, des Chasses, des Festins, des Massacres. Il est vrai que les deux épopées grecques offrent des thèmes qui ne figurent pas dans la liste des sagas gaéliques : les Colères, les Ambassades, et que les épopées perdues qui fournirent aux tragiques grecs les Incestes, les Parricides, les Meurtres d'enfants et de parents, n'ont point d'équivalent en Irlande. Mais l'épo-

pée grecque subordonne les épisodes au sujet principal ; l'épopée gaëlique les juxtapose ; dans l'épopée grecque, les événements tirent leur relief des personnages ; dans l'épopée gaëlique les personnages n'ont d'autre raison d'être que l'action.

Les Irlandais n'ont point d'épopée qui ait eu une influence semblable à celle de l'*Illiade* chez les Grecs. La plus longue saga, qui est aussi la plus célèbre, est la « Razzia de Cualnge ». Le sujet en est très simple ; c'est la reine Mève de Connaught qui, pour s'emparer d'un taureau fameux, fait une grande razzia en Ulster, malgré la résistance héroïque que le jeune Cúchulainn oppose à l'armée d'Irlande. Nous voilà loin de la colère d'Achille et des batailles livrées sous les murs de Troie. Mais si nous voulons déterminer le noyau primitif de l'épopée irlandaise et distinguer les éléments de provenances diverses et d'âges différents qui la composent, nous nous heurtons aux difficultés qu'ont rencontrées les critiques de l'*Illiade*. A quelle époque, d'ailleurs, une épopée qui s'est accrue au cours des récitations ou des rédactions qu'on en a faites a-t-elle atteint son développement normal ? Est-ce au temps où elle était le moins développée, au temps où elle l'était le plus, ou, pour prendre une moyenne, au temps intermédiaire entre le premier et le dernier stade de croissance ?

Autour des quatre cents pages de la « Razzia de Cualnge » se groupent, comme les poèmes cycliques grecs autour de l'*Illiade*, les histoires qui lui servent d'introduction et celles qui lui servent de conclusion. C'est d'abord la Révélation de la Razzia qui rapporte comment les *fili* d'Irlande, qui ne savaient plus réciter la Razzia d'un bout à l'autre, ne trouveraient rien de mieux que d'évoquer un des héros qui y avaient pris part, Fergus fils de Roeg. Celui-ci se rendit à leurs prières ; pendant trois jours et trois nuits, il leur dicta, du commencement à la fin, le récit qui nous est parvenu. Quelques sagas racontent, avec force péripéties, comment se fit l'approvisionnement en bétail de l'armée irlandaise. D'autres nous renseignent sur la généalogie du taureau de Cualnge et de son adversaire le Beau-Cornu, ainsi que sur leur métempsycose. Enfin deux sagas ont pour sujet les

L'ÉPOPÉE IRLANDAISE

naissances merveilleuses des deux plus célèbres Ulates, Conor et Cúchulainn. Comme la Razzia de Cualnge s'arrêtait à la défaite de l'armée irlandaise par les Ulates et à la mort des taureaux, les *fili* composèrent des histoires pour apprendre ce que devinrent les principaux personnages de la fameuse expédition, Cúchulainn, Conor, Mève, Ailill, Fergus.

Les autres cycles n'offrent point de sagas qui tiennent parmi les autres la place que la « Razzia de Cualnge » occupe dans le cycle d'Ulster. Le cycle des Fénians est formé de récits indépendants les uns des autres, et les histoires les plus célèbres, comme la « Poursuite de Diarmaid et de Grainne », ne sont que des épisodes de la légende de Find.

LA COMPOSITION ET LE STYLE.

Quelles sont les caractéristiques de l'ancienne saga gaélique ?

La composition, très simple, suit l'ordre des événements ; il n'y a pas de récits rétrospectifs ; mais les digressions sont fréquentes, soit que des morceaux d'abord indépendants aient été intercalés dans une saga, soit que le savant *filé* ne résiste pas au plaisir de raconter une histoire pour donner l'étymologie d'un nom de lieu. Ainsi, le récit de la Maladie de Cúchulainn est interrompu par l'énumération des devoirs du roi. Les étymologies, savantes ou populaires, des dénominations locales sont si nombreuses qu'on en a pu composer des recueils spéciaux, les *Dindsenchus* ou « Antiquités » ; mais c'est aux faits et aux héros qu'ils rappellent, non aux lieux eux-mêmes, que s'intéresse l'auteur. Le goût pour les devinettes, les décisions juridiques et les sentences était très vif à l'époque où furent rédigées les plus anciennes sagas.

Les descriptions de paysages sont très rares. Le pays, peu étendu, est assez bien connu de ses habitants pour qu'on n'ait pas besoin d'en faire remarquer les aspects pittoresques. Le conteur évoque parfois le souvenir d'un arbre ou d'un animal d'un endroit déterminé. Les descriptions de châteaux et d'armées sont particulièrement détaillées ; les chars, les chevaux, le costume, l'armement, les caractères physiques

des tribus et des principaux chefs sont brillamment dépeints en de somptueuses et précises énumérations où chatoient les couleurs vives, les métaux rares et les pierres précieuses.

Les dialogues et les monologues sont d'ordinaire en vers ; ils ne donnent, quand ils sont en prose, que l'essentiel ; et on a parfois l'impression qu'ils ne sont que de simples canevas sur lesquels le conteur brodait à sa guise. Il en est de même des récits impersonnels, souvent répétés sous une autre forme dans les dialogues, qui diffèrent profondément selon les manuscrits. Il y a même dans les textes les plus anciens la trace de deux manières ou de deux écoles. La « Maladie de Cúchulainn », par exemple, offre, dans un manuscrit du XI^e siècle, une combinaison de deux rédactions : l'une plus sèche, semée de digressions historiques ou archéologiques ; l'autre plus développée, plus poétique et plus dramatique. Dans l'« Histoire du cochon de Mac Dathò », la rudesse du langage s'allie à un art essentiellement dramatique qui sait varier les épisodes et les détails et éviter la monotonie inhérente à une série de récits de combats. La « Razzia de Cualnge » et quelques autres sagas mettent les narrations les plus importantes dans la bouche de messagers ou de personnages de l'épopée.

Que l'on parcoure le cycle mythologique, le cycle des Ulates ou le cycle des Fénians, le goût du grandiose, de l'incroyable et de l'excessif se manifeste presque à chaque page. Prenons Cúchulainn en train de redresser la maison de Bricré qu'il avait disloquée pour y faire entrer les femmes ; « La fureur lui fit faire d'affreuses contorsions ; une goutte de sang brilla à la racine de chacun de ses cheveux ; il s'enfonça les cheveux dans la tête ; le sommet de son front parut chauve et ses boucles noires tombèrent comme si elles avaient été coupées par des ciseaux ; son corps s'allongea tellement que le pied d'un guerrier aurait pu se fourrer entre chacune de ses côtes. » Avec une femme sous chaque bras, il pouvait encore sauter par-dessus trois remparts. Ogre dont le bâton ferait la charge de huit hommes et dont la cuiller peut contenir un couple ; géant aux doigts plus gros qu'une main entière, à la figure large de sept pieds ;

fantôme aussi haut que le ciel et entre les jambes duquel on pouvait voir toute la mer, tout un monde de Gargantuas et d'êtres fantastiques peuple les vagues paysages de l'épopée. Le taureau de Cualnge couvrait par jour cinquante génisses ; à l'abri de son corps, cinquante guerriers étaient protégés contre la chaleur et contre le froid ; cinquante petits garçons pouvaient jouer sur son large dos. Il fallait quarante bœufs pour traîner le cochon de Mac Dathó.

De l'invéraisemblance de ces détails, les Irlandais n'avaient cure, du moment qu'ils amusaient leur imagination. Ils ont d'ailleurs souvent montré qu'ils n'en étaient pas dupes et leur humour ironique se manifeste en de transparentes parodies. Le cycle d'Ulster est parodié dans l'« Exil des fils de Deel Dermait », où Cúchulainn apparaît comme un fantoche qui coupe les têtes à tort et à travers et qui a pour tabou de ne pas trouver de repos avant de savoir quelle est la cause de cet exil. Le cycle des Fenians est ridiculisé dans les « Aventures du garçon difficile », où l'on voit Find et les siens partir à travers le monde à la poursuite d'un cheval apocalyptique sur lequel sont juchés quinze de leurs compagnons. Les Visions et les Navigations sont, dans la « Vision de Mac Conglinne », devenues un songe dans lequel le héros, sur une barque en gras de bœuf, navigue à travers une mer de bouillon parmi des bois, des rochers et des promontoires de victuailles.

On ne peut affirmer que les détails grandioses ou grandiloquents des sagas les plus épiques ne soient, çà et là, tempérés par une intention moqueuse. De même, les quelques épisodes grivois qui faisaient dire à l'helléniste Mahaffy que la littérature irlandaise était indécente, ont été sans doute introduits par des conteurs à la verve ingénue pour susciter le rire énorme de leur auditoire.

Les analyses psychologiques sont inconnues des conteurs. Les héros et les héroïnes ne se manifestent guère que par leurs gestes ou par leurs paroles, et les idées ou les sentiments qu'ils expriment sont, en général, peu compliqués. Ils ne manquent pas de relief, mais les contours en sont rigides. L'amour, la jalousie, la haine, l'ambition, toutes les passions

humaines qui agitent ces êtres surhumains, ne sont traversées d'aucune faiblesse et n'admettent point de répit. Bien que la recherche des femmes (*tochmarc*) soit le sujet d'une série de sagas, cette « courtoisie » consiste surtout en luttes auxquelles se livrent les prétendants, ou en marchandages avec les parents de la future épouse. La jalousie est guérie par le breuvage d'oubli. La haine s'assouvit facilement par les querelles et les duels. Le recours à la magie et à la force physique rend inutiles la recherche intellectuelle et la discussion des arguments. Les raisonnements sont simples, qu'il s'agisse pour un mari de démontrer à sa femme que sa maîtresse a de nombreuses qualités, ou pour un héros qu'il est plus vaillant que tous les autres.

Le trait le plus caractéristique des guerriers est, outre une bravoure sauvage, un vif sentiment de l'honneur, qui les porte à des actes chevaleresques. Ils ne ménagent pas leur ennemi, mais tiennent à ce qu'il ne soit pas, vis-à-vis d'eux, en état d'infériorité. Ils sont toujours fidèles à la parole donnée. Mais ils sont, comme les primitifs, animés de fureur par la jalousie ou la haine, et les scènes de cruauté et de carnage leur communiquent une folie sanguinaire.

Quelle que fût la simplicité de leurs artifices, peut-être même à cause de cette simplicité, les auteurs des sagas irlandaises n'en ont pas moins réussi à tirer d'événements peu variés des récits animés, et, de caractères peu complexes, des silhouettes vivantes. D'abord les héros Dédannan et Fomoré : l'ingénieur et subtil Lug, aussi habile et fertile en ruses que le prudent Ulysse, le bon géant Dagdé, le poète Coirpre ; le généreux Nuada et l'avare Bress ; Angus, le plus charmant des hommes, dont les baisers se changeaient en oiseaux. Puis les personnages du cycle d'Ulster : Conor, le roi vert-galant, fastueux, ambitieux et jovial ; Cûchulainn, l'enfant-prodige, devenu le grand champion des Ulates, non moins bon faiseur de tours et contorsionniste que guerrier fameux, tantôt effroyablement tragique, tantôt étonnamment bouffon ; le riche Bricré, dont le plaisir est d'hospitaliser royalement ses amis et de susciter entre eux de sanglantes querelles ; le noble Fergus, toujours fidèle à la parole donnée ;

L'ÉPOPÉE IRLANDAISE

le juge Sencha, habile à se tirer des causes embarrassantes par d'astucieuses sentences; Conall le Victorieux, qui ne se couchait jamais sans avoir pour oreiller une tête de Connacien; la reine Mève, tour à tour bourgeoise calculatrice, femme dévergondée et guerrière ardente; la douce Deirdré, fidèle jusqu'à la mort à son amant; la sorcière Leborcham, qui n'hésite pas à tout mettre en œuvre pour sauver ceux qu'elle aime; Emer, la femme de Cúchulainn, qui lutte contre la fée qui a ensorcelé son mari. Le cycle des Fénians offre des chasseurs et des magiciens divisés entre eux par des rivalités et des jalousies: le roi des Fénians, Find, grand tueur de monstres, défiant et astucieux; son rival Goll, fils de Mórna; le séduisant Diarmaid, pour lequel Grainne abandonne son vieux mari Find; le poète Ossian.

Le style de la prose est en général caractérisé par la simplicité et la concision. Les récits et les dialogues sont rapides et pleins de mouvement; le manque de transition produit des oppositions frappantes. Peu à peu, toutefois, s'introduisirent quelques-uns des procédés de la poésie, l'abondance des épithètes et l'allitération. Cette formule, réservée d'abord à quelques morceaux de bravoure, fut étendue, au *xiv^e* siècle, à des pièces entières et ne tarda pas à engendrer la monotonie et l'ennui, après avoir été une des expressions les plus exactes de la puissance et du nombre.

L'art des Gaëls, différent en cela de l'art homérique, emploie rarement la comparaison. Les comparaisons développées, bientôt devenues des lieux communs que les conteurs s'empruntaient sans façon, ne se rapportent guère qu'aux débris humains que laisse la bataille, aussi nombreux que les grains de sable, les étoiles, les grêlons, les épis, les brins d'herbe, où à l'aspect qu'offre de loin un cavalier ou une armée en marche, semblables à des nuées, des flocons de neige, des étincelles et des vols d'oiseaux. Les épithètes complexes et imagées apportent à la saga irlandaise, comme à la saga anglo-saxonne (1), l'élément pittoresque que l'épopée

(1) Voir, dans cette collection, W. THOMAS, *L'Épopée anglo-saxonne*, p. 36.

homérique demandait à la fois à la richesse des adjectifs et à la variété des comparaisons.

La langue a gardé les principales caractéristiques du vieil-irlandais; la conjugaison, toutefois, s'est simplifiée et les verbes composés sont moins nombreux, mais le pronom complément s'insère encore entre la particule de composition et le radical, et c'est surtout à son emploi que l'on reconnaît l'archaïsme d'un texte. Les formes personnelles des verbes sont souvent suppléées par le verbe d'existence uni à l'infinitif précédé de prépositions. La proposition nominale est très employée. Un vocabulaire savant, d'une richesse inouïe, nuance ingénieusement la partie versifiée des plus anciennes sagas.

Le ton des parties en prose, en dehors des séries allitérantes, est familier. Le conteur emploie, comme nos contes populaires, la redondance : « Alors il dit... dit-il », et, pour entrer en matière, l'interrogation : « Pourquoi dit-on... ? » Il répète par la bouche d'un personnage un récit qu'il vient de faire. Mais il est rare qu'il se mette en scène. Toutefois le copiste de la version de la « Razzia de Cualnge » contenue dans le Livre de Leinster proteste qu'il n'ajoute pas foi à certains détails de la légende qu'il vient d'écrire.

Les poèmes, lyriques ou dramatiques, qui parsèment les sagas obéissent à des poétiques diverses selon les temps. Les plus anciens sont en vers rythmiques allitérés. A partir du VIII^e siècle, la métrique devient syllabique, avec rime, comme nos vers français; mais la rime finale est souvent renforcée par des rimes internes et des allitérations. Enfin, sous le nom latin de *retoric*, les scribes des sagas désignent des sortes de strophes et d'antistrophes lyriques dont la composition métrique et le sens sont également obscurs. Le charme musical de la poésie irlandaise et l'impression étrangement évocatrice des épithètes, que l'artiste ne craint pas d'opposer en un désordre singulier, font songer à nos poètes symbolistes. Certaines pièces, comme la Lamentation de Deirdré, sont parmi les plus belles de la littérature gaélique.

Les vers des sagas sont-ils d'origine plus ancienne que la prose? C'est là un problème difficile à résoudre et qui com-

porte sans doute, comme tous les problèmes de ce genre, diverses solutions. On peut remarquer toutefois que les pièces les plus anciennes, ou paraissant telles, sont celles qui offrent le plus grand nombre de poèmes, au point que la suite de ces poèmes offre un complet développement du sujet; au contraire, les pièces modernes sont entièrement en prose, comme des contes populaires. En tout cas, il est difficile de dater les poèmes des sagas, car les noms des auteurs ne sont point donnés, contrairement à ce qui est d'usage pour les poèmes isolés, dont l'attribution, quelque hypothétique qu'elle soit, est presque toujours indiquée. Le cycle de Find, plus populaire que le cycle des Ulates et copié plus souvent, s'est de bonne heure scindé en deux genres, le roman en prose et la ballade en vers.

Lorsque l'on rapproche de l'ancienne épopée, barbare et simplement ordonnée, les compositions polies et artistiques de Macpherson, on ne trouve presque rien qui leur soit commun. Le ton concis et rude de la saga en prose contraste étrangement avec le rythme étendu et harmonieux des périodes de l'*Ossian*, où l'on pressent le style somptueux de Chateaubriand. C'est Macpherson qui le premier a évoqué « le bruit sourd et triste qui précède la tempête », le fantôme dans le ciel et les étoiles qui « jettent une lumière faible à travers son corps »; « les zéphirs qui font l'un après l'autre plier les hautes herbes sur la colline »; « les voix grêles des spectres, présages de la mort »; « les noires ombres de l'automne qui s'étendent et fuient sur le penchant des vertes collines »; « les voiles qui réjouissent la vue comme les nuages de l'aurore ». C'est Macpherson qui renouvelle les comparaisons classiques : « Tu ressembles à une mer agitée par la tempête »; « la guerre était pour mon âme ce que le soleil est pour une vallée verte et profonde »; « les guerriers sont comme des chênes entourés de tous leurs rameaux lorsqu'ils sont battus du bruyant grésil et que les vents soufflent dans leurs feuilles desséchées ». Mais la suite uniforme de ces périodes majestueuses, de ces interrogations, de ces interpellations aux astres, aux vents, aux torrents, aux ombres des pères qui paraissent dans les nuages, paraît fade

à la longue et on se prend parfois à regretter que Macpherson ait affaibli la vigueur agreste de son modèle. La botte secrète, ou l'emploi fait par Cúchulainn d'une arme, le « javelot de sac », dont lui seul avait appris le manèment chez la mère de son fils, détail qui ajoute au combat du père et du fils un élément dramatique, est remplacée chez Macpherson par le recours, déjà banal, au « poignard de ses pères ». Quant à la célèbre comparaison de Deirdré, suggérée par la vue d'un corbeau buvant du sang sur la neige, elle a été employée deux fois par Macpherson ; la première fois elle est singulièrement réduite : « la noirceur de ta chevelure égalait celle du corbeau », dit Darthula à Nathos ; la seconde fois, elle est appliquée à Darthula mourante : « elle tombe comme un flocon de neige sur son cher Nathos ; sa noire chevelure enveloppe le visage de son amant et leur sang se mêle sur la terre ». Lorsque le lecteur, que hante le souvenir du romantisme naissant, se détourne de l'authentique épopée irlandaise pour goûter le charme de l'*Ossian*, il ne devrait pas oublier qu'il y a entre ces deux conceptions plus de dix siècles de civilisation, de littérature et d'art.

LES INFLUENCES ÉTRANGÈRES.

Les rapports de la littérature irlandaise avec les littératures voisines sont laborieux à étudier. L'épopée irlandaise était formée avant la date où apparaissent l'épopée bretonne, l'épopée anglo-saxonne et l'épopée scandinave. A-t-elle gardé quelques traits du passé le plus ancien des Celtes ?

H. d'Arbois de Jubainville a cherché les rapports qui pouvaient unir les légendes épiques de l'Irlande à ce que nous pouvons entrevoir des traditions gauloises. Nous ne connaissons guère celles-ci que par des noms propres ou des monuments figurés. Le célèbre ouvrier Lug, qui savait tous les métiers, peut être la réplique irlandaise du Gaulois *Lugus*, qui donna son nom à *Lugu-dunum*, Lyon, ou des *Lugoves*, divinités des Celtibères. Ogma, champion des Dédanann, fait songer à Ogmios, dieu de l'éloquence chez les Galates d'Asie Mineure. Les bas-reliefs de l'autel de Paris, qui repré-

sente sur une face un taureau sur lequel sont perchés trois oiseaux, et, sur une autre face, un bûcheron taillant un arbre, que l'on trouve aussi sur un bas-relief de Trèves, rappellent des épisodes de la Razzia de Cualnge : Cúchulainn coupant un arbre pour arrêter l'armée ennemie, le taureau Donn qui fut cause de la razzia, et la Morrígane qui, sous forme d'oiseau, vient conseiller au taureau de prendre la fuite.

La civilisation curieuse que nous fait connaître l'épopée irlandaise, et en particulier le cycle de Conor, prête à d'intéressantes comparaisons avec les Gaulois, tels que Strabon, Diodore et Athénée nous les représentent, ainsi qu'avec les Grecs des poèmes homériques. Les trois civilisations ont en commun le char de guerre; la coutume d'offrir la meilleure part du festin au guerrier le plus brave; le combat singulier entre deux armées ennemies, où deux guerriers illustres échangent des discours et des défis. Les Irlandais et les Gaulois ont, les uns et les autres, l'usage de couper les têtes des ennemis vaincus et de les conserver comme des trophées à l'intérieur de leur maison. Les noms de barde et de druide sont les mêmes chez les deux peuples. L'armement et les vêtements correspondent, chez les uns et les autres, aux types de la civilisation de La Tène. Il semble même, si l'étymologie du nom des *Galiain* est exacte, que des Gaulois aient servi dans des armées irlandaises.

L'influence irlandaise s'exerça-t-elle encore en Gaule à l'époque des Mérovingiens et des Carolingiens, dont la littérature épique est perdue? Il est permis de le supposer pour l'époque où les écoles irlandaises attiraient des étudiants de l'Europe occidentale, et où les savants irlandais allaient enseigner dans les écoles du continent. M. Leahy a remarqué avec raison que le modèle sur lequel s'est créée l'ancienne poésie française peut se trouver plus facilement en Irlande qu'ailleurs et que la forme de l'épopée irlandaise a été conservée dans la chante-fable française d'*Aucassin et Nicolette*.

Quant aux rapports entre les légendes bretonnes et les légendes irlandaises, ils s'établissent non seulement par

l'identité de quelques noms propres, mais aussi par la présence d'épisodes analogues dans les romans des deux pays. Les rapprochements de noms sont singulièrement frappants. On a dans le cycle mythologique de l'Irlande Manannán fils de Lér, et dans les romans bretons Manawyddan fils de Llyr. L'irlandais Nuada à la main d'argent et le breton Nudd à la main d'argent, desquels on peut rapprocher le dieu Nodons de Grande-Bretagne, sont évidemment apparentés. De même, la déesse bretonne Brigantia peut être comparée à Brigit fille de Dagdé, et la déesse Nemetona, parèdre de Mars, à Nemon femme de Nêt. Comme le Fomoré Balor, le géant gallois Yspaddaden a les paupières rabattues sur les yeux et il faut les lui lever avec une fourche.

Certains épisodes sont communs aux romans gallois et au cycle d'Ulster. Les guerriers irlandais du *Mesca Ulad* sont enfermés dans une maison de fer chauffée au rouge, ainsi que le fut le chaudronnier du *Mabinogi* de Branwen. La comparaison fameuse du géant, dont les yeux apparaissent comme deux lacs de chaque côté d'une montagne, est commune à l'Irlandais Mac Cecht et au Gallois Bendigeït Vran. Dans le roman gallois de Pérédur et le roman irlandais de Deirdré, on trouve le même portrait de l'amante aux lèvres rouges comme le sang, à la peau blanche comme la neige. Enfin, Pérédur, comme le navigateur Mael Duine, a vu des moutons dont la couleur change selon qu'ils passent d'un côté ou d'un autre. Il va, comme Cûchulainn, apprendre le métier des armes chez des sorcières de Grande-Bretagne. La chasse au sanglier Trwyth, de la légende galloise, a plus d'une réplique dans la légende ossianique.

Dans quelques cas, on peut supposer une source de traditions commune aux Gaëls et aux Bretons ; dans d'autres, un emprunt des Bretons aux Gaëls. C'est le cas pour le *Mabinogi* de Kulhwch et Olwen, où Conor est appelé Cnychwr, fils de Ness ; pour les poèmes de Taliesin, où Cûchulainn et Curoi mac Daire portent les noms de Cocholyn et de Corroi mab Dayry. Le « Festin de Bricré » offre plus d'un rapport avec les *Mabinogion*. Le roman de Tristan et Isent rappelle plusieurs sagas gaéliques : la « Poursuite de Diarmaid et

L'ÉPOPÉE IRLANDAISE

Grainne », l'« Histoire de Baile au doux langage » et surtout l'« Amour de Cano, fils de Gartnân, pour Cred ». M. J. Loth pense qu'il a existé une saga commune à tous les Celtes insulaires de Grande-Bretagne, d'Irlande, d'Écosse et des îles adjacentes et que, si elle a pu se modifier au contact des Scandinaves, elle était antérieure à la conquête anglo-saxonne.

La civilisation décrite dans les romans arthuriens est assez différente de celle que présentent les sagas irlandaises. Toutefois, les plus anciens *Mabinogion* gallois, Pwyll prince de Dyvet, Branwen fille de Llyr, Manawyddan fils de Llyr, Math fils de Mathonwy, nous transportent dans un monde de féerie et de magie qui ressemble beaucoup à celui de l'épopée gaélique, particulièrement du cycle des Dédanann.

Les rapports avec les légendes germaniques n'ont pas encore été assez étudiés pour que nous puissions aboutir à des résultats précis.

On a signalé des ressemblances entre des sagas. Le combat de Hildebrand et Hadubrand est comparable au « Meurtre du fils unique d'Aife » ; mais, comme l'a remarqué H. d'Arbois de Jubainville, il manque au poème allemand le caractère tragique et fatal qu'imprime à la courte saga irlandaise l'obstination du fils à respecter jusqu'à la mort le tabou qui, à sa naissance, lui a été imposé par son père. Quelques mythes irlandais se retrouvent dans la légende de Lohengrin.

Il est probable que les Scandinaves, qui occupèrent une partie de l'Irlande, de la fin du VIII^e siècle au commencement du XI^e siècle, ont eu quelque influence sur le développement du cycle des Fénians, car les *fili* irlandais étaient accueillis dans les forts scandinaves où ils avaient sans doute entendu conter des légendes du Nord, et il est possible que les rapports constatés entre certains contes ossianiques et les variantes scandinaves de l'épopée de Gudrun tiennent à des emprunts et non à une communauté d'origine.

Quant aux rapports de la littérature anglo-saxonne et de la littérature irlandaise, ils sont possibles dès les premiers siècles de l'épopée, car la conquête de la Grande-Bretagne par les Saxons est antérieure à la rédaction des anciens

cycles gaeliques, et il y avait aux écoles d'Armagh, au VII^e siècle, un quartier anglo-saxon. Mais, si les deux littératures ont quelques traits communs, la littérature irlandaise ne semble pas devoir grand'chose à la littérature anglo-saxonne qui lui est nettement inférieure.

On s'est demandé si l'Irlande, d'où la culture classique s'était, après les invasions barbares, répandue sur le continent, n'avait pas, à l'époque où les sagas furent fixées par écrit, emprunté quelques traits aux littératures grecque et latine. Il n'est pas démontré qu'avant le IX^e siècle la langue grecque fût étudiée en Irlande. La littérature et la légende grecques ne semblent y avoir pénétré que par l'intermédiaire d'ouvrages en latin comme *la Prise de Troie* d'après Darès de Phrygie, les commentaires de Servius et les fables d'Hygin. *L'Iliade* ne paraît pas avoir été directement connue et *l'Odyssee* a été singulièrement défigurée. La littérature latine a été bien mieux connue; il y a des traductions gaeliques, suffisamment exactes, de *l'Enéide*, de *la Pharsale* et de *l'Histoire d'Alexandre*. Mais ces traductions semblent postérieures aux rédactions des sagas nationales et n'ont point eu d'influence sur elles. Les sentences morales et les « Instructions des rois » qui ont été intercalées dans les sagas doivent sans doute une partie de leur contenu aux livres latins analogues.

Les rapports entre la mythologie grecque et les traditions irlandaises sont trop généraux pour provenir d'emprunts. Le combat des Dieux et des Géants ne ressemble guère, dans le détail, à la bataille de Moytura; les généalogies des Dédannan ne rappellent que de loin la cosmogonie et la théogonie d'Hésiode.

Le voyage des Argonautes est très différent de la « Navigation de Mael Duine ». Findabair, du haut de la forteresse de Cruachan, décrit à Mève les guerriers ulates, comme Hélène, du haut des murailles de Troie, dépeint les héros grecs aux vieillards troyens, mais c'est là un thème qui devait être familier à des conteurs soucieux de varier leurs énumérations. Les quelques noms de la légende grecque qui ont pénétré dans les sagas irlandaises désignent des êtres qui

L'ÉPOPÉE IRLANDAISE

n'ont à peu près rien gardé de leur caractère originel : Ercoil, dans le « Festin de Bricré », n'a rien d'Héraclès ; des Amazones le *fili* irlandais n'a guère retenu que l'étymologie de leur nom. Toutefois, certains épisodes de la « Navigation de Mael Duine » rappellent l'*Odyssee* et les recueils de Merveilles, et on a trouvé dans la « Vengeance de Ronan » quelques détails vraisemblablement inspirés de l'histoire de Phèdre et d'Hippolyte (1).

CONCLUSION.

L'étude de la formation de l'épopée irlandaise est à peine ébauchée et il est mal aisé de décider maintenant si elle est possible. Il est évident que les textes, les textes en prose surtout, en ont été perpétuellement remaniés pour les mettre au goût du jour, et, si l'on arrive à dresser la liste de ces rédactions successives, on pourra assez aisément distinguer les divers courants littéraires d'où elles sont sorties, mais il sera difficile de les classer chronologiquement.

Fixer les dates des rédactions par tel ou tel détail ou allusion historique est décevant, car nul ne peut dire à quelle date ce détail ou cette allusion ont été introduits dans le texte, et ils ne sauraient dater le texte entier, qui peut lui être, dans l'ensemble, très antérieur. A peine peut-on faire sur les interpolations chrétiennes le travail d'élimination, en comparant plusieurs rédactions ; certaines modifications, dues à l'influence chrétienne, se trouvant dans telle rédaction et faisant défaut dans une autre, il est possible de distinguer un texte d'inspiration chrétienne d'un texte païen interpolé.

Comme critérium sûr, il ne reste que la langue, mais la langue, elle aussi, a été progressivement modernisée, et on peut bien dire d'un texte qui comprend des formes archaïques qu'il a un fond archaïque, mais on ne peut dire d'un texte entièrement modernisé que le fond n'en a pas été archaïque.

L'âge des textes est indépendant de l'âge des manuscrits

(1) Voir *Revue des études grecques*, XXV (1922), p. 391-407.

qui les conservent. La « Bataille de Moytura », qui met en œuvre des traditions relatives aux plus anciens peuples de l'Irlande longtemps avant l'ère chrétienne, ne nous est parvenue que dans un manuscrit du xvi^e siècle.

La limite inférieure est toutefois plus facile à fixer que la limite supérieure. La date d'un manuscrit — ou les dates de chaque manuscrit, car les diverses parties n'en ont pas été écrites à la même époque, — peuvent s'établir en ce cas par l'orthographe et par la langue, sans trop de causes d'erreurs.

Le plus ancien catalogue des sagas ne mentionne aucun événement postérieur au milieu du vii^e siècle, sauf une exception. Au vii^e siècle les écoles d'Irlande brillent de tout leur éclat. Il y en avait de trois sortes : les écoles de lettres latines et chrétiennes, les écoles de droit coutumier national et les écoles des *fili*. C'est dans ces dernières que, pendant douze ans, les *fili* apprenaient, outre les histoires épiques, l'écriture oghamique, les lois de la versification qui comprenait trois cent cinquante espèces de vers, la grammaire et le vocabulaire archaïque, particulièrement la langue savante, inconnue du vulgaire, dont ils faisaient usage entre eux. Il est donc probable que les rédactions les plus anciennes des sagas irlandaises ne sont guère antérieures à cette époque, qui est aussi celle où furent rédigées les épopées anglo-saxonnes. Mais de quels éléments les avait-on alors formées? Nous l'ignorons.

Pour les folkloristes, les sagas irlandaises sont des contes populaires qui présentent des êtres surnaturels et des événements merveilleux : la naissance retardée, l'enfant qui parle avant d'être né, la roue ou la pomme qui sert de guide, la femme qui redevient vierge, la fée qui gouverne la maison, l'enfant géant, les animaux fantastiques, secourables ou hostiles. Pour les historiens et les sociologues, ce sont de précieux documents pour étudier l'ancienne civilisation de l'Irlande, antérieurement au christianisme, et dans un pays qui n'a pas subi l'empreinte romaine. Les littérateurs que ne rebute pas un art primitif en admirent la puissance dramatique et les descriptions qui évoquent la splendeur des Mille et une nuits. Ils y trouvent les plus anciennes épopées de

L'ÉPOPÉE IRLANDAISE

l'Europe occidentale et les modèles d'une poétique originale et raffinée. Ils y cherchent l'apport des Celtes à la littérature médiévale, question complexe et passionnante dont la solution dissiperait sans doute l'obscurité des « âges sombres ». La culture classique, qui avait pénétré en Irlande avec le christianisme, y fut favorisée par l'émigration des savants du continent qui, après les invasions des barbares, s'étaient réfugiés dans les îles de l'Ouest. Que, dès le VI^e siècle, du contact des deux civilisations ait jailli une littérature originale qui aurait fourni à la littérature européenne des thèmes nouveaux, c'est là une hypothèse que le présent entrevoit et que l'avenir sans doute, établira.

Nota. — Les parties en vers sont imprimées en caractères plus petits et les membres des strophes sont séparés par des tirets.

BIBLIOGRAPHIE

Textes.

Irische Texte mit Uebersetzungen und Wörterbuch, herausgegeben von W. H. STOKES und E. WINDISCH, Leipzig, 1880-1909.

Silva Gadelica, a collection of tales in Irish, edited from mss. and translated by STANDISH H. O'GRADY, London, 1892.

Royal Irish Academy, Todd Lecture Series, Dublin, depuis 1870.

Un grand nombre de textes sont publiés dans des revues : la *Revue celtique* (depuis 1870), la *Zeitschrift für celtische Philologie* (depuis 1899), *Eriu* (depuis 1904).

Traductions.

Tous les textes cités ci-dessus, sauf ceux contenus dans le tome I des *Irische Texte*, sont accompagnés de traductions.

L'épopée celtique en Irlande, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, avec la collaboration de G. DOTTIN, L. DUVAU, M. GRAMMONT, F. LOT, Paris, 1892.

Sagen aus dem alten Irland, übersetzt von R. THURNEYSEN, Berlin, 1901.

Heroic romances of Ireland translated into English prose and verse by A.-H. LEAHY, London, 1905-1906.

Histoire littéraire.

A literary history of Ireland, from earliest times to the present day, by DOUGLAS HYDE, London, 1901.

Esquisse d'une histoire des études celtiques, par V. TOURNEUR, Liège, 1905.

A text-book of Irish literature, by ELEANOR HULL, Dublin, 1906-1908.

L'ÉPOPÉE IRLANDAISE

R. THURNEYSSEN, *Die irische Helden- und Königsage bis zum siebzehnte Jahrhundert*, Halle, 1921.

GEORGES DOTTIN, *Les littératures celtiques* (Irlande, Ecosse, Pays de Galles, Bretagne), Paris, 1923.

Histoire sociale.

Cours de littérature celtique, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, t. I-II, VI-VIII, Paris, 1883-1895.

A social history of ancient Ireland, by P.-W. JOYCE, London, 1903.

Recueils bibliographiques.

Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Paris, 1883. Supplément dans la *Revue celtique*, XXXIII (1912), p. 1-40.

National library of Ireland. *Bibliography of Irish philology and of printed Irish literature*, Dublin, 1913.

TRADUCTIONS

LA BATAILLE DE MOYTURA (I)

Les tribus (2) Dédanann étaient dans les îles septentrionales du monde, apprenant la science, la magie, le druidisme, la sorcellerie et la sagesse, et les Dédanann devinrent supérieurs aux savants ès arts des Gentils. Les quatre villes où ils apprenaient la science et le savoir diaboliques étaient Falias et Gorias, Murias et Findias. De Falias fut apportée la pierre de Fâl qui était à Tara (3); elle criait sous chaque roi qui gouvernait l'Irlande. De Gorias fut apportée la lance qu'avait Lug; on ne gagnait pas de bataille sur celle ou sur celui qui l'avait en main. De Findias fut apporté le glaive de Nuada; personne ne lui échappait quand il était tiré de son fourreau guerrier et on ne lui résistait pas. De Murias fut apporté le chaudron de Dagdé; aucune compagnie ne s'en allait sans lui être reconnaissant. Il y avait quatre druides dans ces quatre villes: Morfesa à Falias, Esras à Gorias, Uiscias à Findias, Semias à Murias. Ce sont les

(1) Texte d'après le Harleian 5280, manuscrit du xv^e siècle. Traduction anglaise par Whitley Stokes, *Revue celtique*, XII (1891), p. 52-130, 306-308; traduction française par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *L'Épopée celtique en Irlande*, 1892, p. 403-448. Moytura est situé près de Cong, dans le comté de Mayo.

(2) C'est la traduction ordinaire de l'irlandais *tuatha*; mais il y a un autre mot *tuath*, « gauche », dont le dérivé *tuathach* signifie « sorcier », et c'est un sens qui s'appliquerait bien au nom de ce peuple de magiciens.

(3) Près de Navan, dans le comté de Meath.

quatre *fili* chez lesquels les tribus Dédanann apprirent science et doctrine.

Puis les tribus Dê firent amitié avec les Fomoré, et Balor, petit-fils de Nêt, donna sa fille Ethné à Cian, fils de Diancecht. Ce fut elle qui mit au monde l'enfant de la victoire, Lug. Les tribus Dê vinrent avec une grande flotte en Irlande pour la prendre de vive force aux Hommes Bolg. Ils brûlèrent leurs vaisseaux aussitôt après avoir atteint le pays de Corcu Belgatan, aujourd'hui Connemara, pour n'avoir pas la pensée de s'en aller, et la fumée et la brume qui vinrent de leurs navires remplirent la contrée et l'air autour d'eux ; c'est pourquoi on raconta qu'ils étaient venus dans des nuages de brume.

La bataille de Moytura fut livrée entre eux et les Hommes Bolg ; les Hommes Bolg furent vaincus et cent mille d'entre eux moururent autour d'Eochaid, fils d'Erc, leur roi. C'est dans cette bataille que fut coupée la main de Nuada. Ce fut Sregg fils de Sengand qui la lui coupa, et Diancecht le médecin lui mit une main d'argent qui avait la force de n'importe quelle main, avec l'aide de Credné le forgeron. Cependant les tribus Dédanann tombèrent en grand nombre dans cette bataille autour d'Edleo fils d'Alla, d'Ernmas, de Fiachra et de Turill Bicroo. Ceux des Hommes Bolg qui échappèrent s'enfuirent chez les Fomoré et s'établirent en Arann, en Islay, en Man et en Rathlin. Une discussion s'éleva au sujet de la souveraineté de l'Irlande entre les tribus Dê et leurs femmes, car Nuada n'était plus roi depuis qu'il avait la main coupée. On dit qu'il convenait de remettre la royauté à Bress fils d'Elatha, leur beau-fils ; lui donner la royauté nouerait amitié avec les Fomoré, car son père, Elatha, fils de Delbaeth, était roi des Fomoré.

Voici comment Bress avait été conçu. Une femme de

chez eux, un jour, regardait la mer et la terre, de la maison de Maeth Sciau ; c'était Eri (1), fille de Delbaeth, et elle vit la mer pleine de calme comme eût été une planche tout unie. Comme elle était là, elle vit ensuite quelque chose (2) : il apparut un navire d'argent dans la mer ; la taille lui en parut grande, mais elle n'en distinguait pas la forme, et le courant des flots le porta vers la terre. Alors elle vit qu'il y avait un homme de la plus grande beauté. Une chevelure d'or tombait sur ses épaules ; un manteau avec des bandes de fil d'or l'enveloppait ; sa tunique avait des broderies de fil d'or ; sur sa poitrine était une broche d'or où brillaient des pierres précieuses ; il avait deux javelots argentés avec deux hampes de bronze poli, et cinq colliers d'or autour du cou, un glaive à poignée d'or avec cercles d'argent et bossettes d'or.

L'homme lui dit : « Est-ce le bon moment pour s'unir à toi ? — Je ne t'ai pas donné rendez-vous, dit la femme. — Viens au rendez-vous, » dit-il. Alors ils s'étendirent. Puis la femme pleura quand l'homme se leva. — « Pourquoi pleures-tu ? dit-il. — J'ai deux raisons pour pleurer, dit la femme ; je me sépare de toi malgré notre rencontre. Les beaux fils des tribus Dédanann m'ont désirés, et mon désir est en toi depuis que tu m'as possédée. — Je vais t'ôter tout souci à ces deux propos, » dit-il. Il tira son anneau d'or de son doigt du milieu, le lui mis dans la main et lui dit de ne point s'en séparer, par vente ou par don, sinon pour celui au doigt duquel il irait. — « J'ai un autre chagrin, dit la femme ; je ne sais qui est venu vers moi. — Tu ne l'ignoreras pas,

(1) Sans doute identique au nom de l'Irlande *Eriu*, acc. *Erinn*.

(2) C'est l'expression irlandaise pour annoncer un prodige.

dit-il. Celui qui est venu vers toi est Elatha, fils de Delbaeth, roi des Fomoré. De notre union tu auras un fils et on ne lui donnera pas d'autre nom que Eochaid Bress, c'est-à-dire Eochaid le beau, et tout ce que l'on voit de beau en Irlande, champ, château, bière, chandelle, femme, homme, cheval, c'est à ce fils qu'on le comparera et l'on en dira : c'est un *bress*. » Alors l'homme s'en alla par où il était venu ; la femme retourna en sa demeure et telle fut cette conception illustre.

[L'enfant que Eri met au monde se développe avec une grande rapidité. A sept ans, il avait l'air d'avoir quatorze ans. Quand il fut devenu roi d'Irlande, les Fomoré, que le conteur identifie aux Scandinaves, frappèrent l'Irlande de lourds impôts. Bress, d'autre part, mécontenta les gens par son avarice, et les tribus Dédanann exigèrent qu'il abdiquât. Il demanda un délai et en profita pour aller demander le secours des Fomoré. Ceux-ci le lui promirent dès que, grâce à l'anneau que lui avait remis sa mère, il se fut fait reconnaître par son père Elatha. Le conteur coupe ce récit de trois épisodes où il présente les champions des Dédanann : le géant Dagdé, le médecin Diancecht, l'athlète Ogmé, le poète Coirpré, le multiple artisan Lug, qui est à la fois charpentier, homme fort, harpiste, guerrier, poète, magicien, médecin, échanton, bronzier et joueur d'échecs. Nuada charge Lug des préparatifs de guerre. Au bout de sept ans, l'armée des Dédanann est prête ; elle compte trois fois six mille hommes. Dagdé, dans un épisode comique, va dans le camp des Fomoré qu'il amuse par sa gloutonnerie. Les deux armées se mettent en ligne.]

Les Fomoré marchèrent jusqu'à ce qu'ils fussent, le dixième jour, en Scetné. Les hommes d'Irlande étaient à la Plaine de la Cachette. Les deux armées engageaient

la lutte. — « Les hommes d'Irlande osent nous livrer bataille ! » dit Bress fils d'Elatha à Indech fils de Dédanann. — « Je la livre aussitôt, dit Indech, de sorte que leurs os rapetisseront s'ils ne paient pas tribut. »

Les hommes d'Irlande décidèrent, dans un conseil, de ne pas laisser Lug aller au combat, à cause de sa science. Ses neuf pères nourriciers vinrent le garder ; c'étaient Tollusdam, Echdam, Era, Rechtaid le beau, Fosad, Fedlimid, Ibor, Scibar, Minn. Ils craignaient une mort prématurée pour un guerrier si bien doué ; aussi ne le laissèrent-ils pas aller au combat.

Les nobles des tribus Dédanann s'assemblèrent chez Lug. Celui-ci demanda à son forgeron Goibné quel haut fait il pouvait accomplir pour eux. — « Ce n'est pas difficile, dit-il. Quand même les hommes d'Irlande seraient en guerre pendant sept ans, pour chaque javelot qui se détacherait de sa hampe ou chaque glaive qui se briserait, je fournirai une arme nouvelle à sa place. Aucune pointe faite de ma main, dit-il, ne manque son coup. Aucune peau où elle pénètre ne goûte désormais la vie. Dolb, le forgeron des Fomoré, n'en fait pas autant. Je suis tout prêt pour la bataille de Moytura.

— Et toi, ô Diancecht, dit Lug, quel haut fait pouvez-vous accomplir en vérité ? — Ce n'est pas difficile, dit-il ; quiconque aura été blessé, à moins qu'on ne lui ait coupé la tête, tranché la membrane du cerveau ou la moelle, je le rendrai sain et sauf à la bataille le lendemain.

— Et toi, ô Credné, dit Lug à son bronzier, quel sera ton haut fait dans la bataille ? — Ce n'est pas difficile, dit Credné ; rivets de javelots, poignées de glaives, bossettes de boucliers, et bordures, je les leur fournirai tous.

— Et toi, ô Luchté, dit Lug à son charpentier,

quel sera ton haut fait dans la bataille? — Ce n'est pas difficile, dit Luchté; tous les boucliers et les bois de lance qu'il faudra, je les leur fournirai tous.

— Et toi, ô Ogmé, dit Lug à son homme fort, quel sera ton haut fait dans la bataille? — Ce n'est pas difficile, dit-il: repousser le roi et repousser trois neuves de ses amis et gagner le tiers de la bataille, avec les hommes d'Irlande.

— Et toi, ô Morigane, dit Lug, quel haut fait? — Ce n'est pas difficile, dit-elle; ce que je poursuivrai, je l'atteindrai, ce que je frapperai aura été frappé, ce que je couperai sera lié.

— Et vous, ô sorciers, dit Lug, quel haut fait? — Ce n'est pas difficile, dirent les sorciers; la plante de leurs pieds blanchira quand ils auront été terrassés par notre art, jusqu'à ce que leurs champions meurent privés des deux tiers de leur force par une rétention d'urine.

— Et vous, ô échansons, dit Lug, quel haut fait? — Ce n'est pas difficile, nous leur donnerons une grande soif et ils ne trouveront pas de boisson pour l'étancher.

— Et vous, ô druides, dit Lug, quel haut fait? — Ce n'est pas difficile, dirent les druides; nous amènerons des pluies de feu sur les faces des Foméré, en sorte qu'ils ne pourront plus regarder en haut et qu'ils succomberont sous la force des guerriers qui se battront avec eux.

— Et toi, ô Coirpré fils d'Étan, dit Lug à son poète, quel sera ton haut fait dans la bataille? — Ce n'est pas difficile, dit Coirpré; je ferai contre eux le *glam dicinn* (1), et je les satiriserai et les déshonorerai en sorte

(1) Voici comment se pratiquait ce charme (*Revue celtique*, XII, p 120): Après un jeûne, sept poètes se rendaient

qu'ils ne résisteront pas à nos guerriers, par la magie de mon art.

— Et vous, ô Bechullé et Dianann, dit Lug à ses deux sorcières, de quel haut fait êtes-vous capables dans la bataille ? — Ce n'est pas difficile, dirent-elles; nous ensorcellerons les arbres, les pierres et les mottes de terre, qui leur apparaîtront comme une troupe en armes et les mettront en déroute, pleins d'horreur et d'angoisse.

— Et toi, ô Dagdé, dit Lug, quel haut fait pourras-tu accomplir contre l'armée des Fomoré dans la bataille ? — Ce n'est pas difficile, dit-il; je me mettrai du côté des hommes d'Irlande tant pour frapper et détruire que pour ensorceler. Aussi nombreux que les gréons sous les pieds des chevaux (1) seront leurs os sous ma massue là où vous vous rencontrerez avec les ennemis, en mouvement sur la plaine de Moytura. »

Ainsi Lug s'entretint tour à tour avec chacun d'eux au sujet de leurs talents; il réconforta et harangua l'armée en sorte que chaque homme eut de cette manière la mentalité d'un roi ou d'un prince.

Tous les jours, la bataille s'engageait entre des clans de Fomoré et des tribus Dédanann; il n'y avait point de roi ni de prince à y prendre part, mais seulement des gens ardents et téméraires. Les Fomoré s'étonnaient de ce qui leur arrivait dans la bataille. Leurs armes, c'est-à-dire leurs javelots et leurs glaives, se détérioraient et ceux de leurs gens qui étaient tués sur le sommet d'une colline, tournés vers la terre du roi contre lequel ils prononçaient une imprécation; chacun avait une épine de ronce à la main et une pierre de fronde. S'ils avaient tort, la terre de la colline les engloutissait.

(1) Voir ci-après, p. 50, la même comparaison.

ne revenaient pas le lendemain. Il n'en allait pas de même des tribus Dé, car si leurs armes étaient détériorées aujourd'hui, elles étaient refaites le lendemain, parce que le forgeron Goibné était dans la forge à fabriquer des épées, des javelots et des javelines; il faisait ces armes en trois coups. Le charpentier Luchtainé fabriquait les hampes en trois coups; le troisième coup les polissait et les faisait entrer dans la douille du javelot; quand les armes étaient posées à côté de la forge, il lançait les anneaux sur les hampes; il n'était pas nécessaire de les ajuster de nouveau. Alors Credné le bronzier fabriquait les clous en trois coups et il jetait les anneaux dessus et il n'était pas nécessaire de les ajuster, et ils tenaient ainsi. Voici maintenant comment on redonnait la chaleur aux guerriers qui étaient tués, en sorte qu'ils étaient pleins de vie le lendemain : Diancecht, ses deux fils et sa fille, Ochtriuil, Airmed et Miach chantaient un charme sur la fontaine appelée Santé. Ils y jetaient les hommes mortellement blessés qu'ils soignaient, et c'était vivants qu'ils en sortaient. Les blessés guérissaient par la vertu du chant des quatre médecins qui étaient autour de la fontaine.

Ce fut su des Fomoré et ils dirent à l'un d'eux d'aller voir les bataillons et les armements des tribus Dé; ce fut Ruadan, fils de Bress et de Brig fille de Dagdé; il était donc fils et petit-fils de Tuath (1) Dé. Il revint rapporter aux Fomoré ce que faisaient le forgeron, le charpentier, le bronzier et les quatre médecins qui étaient autour de la source. On l'envoya de nouveau pour tuer l'un des artistes, Goibné. Il demanda à celui-ci un javelot, au bronzier des clous, au charpentier une hampe. On lui

(1) Cf. le Gallois Morgan Tut, « Morgan le Magicien », et voir la note 2 de la page 27.

donna ce qu'il disait. Il y avait une femme qui aiguisait les armes, c'était Cron, mère de Fianlug, et ce fut elle qui aiguisa le javelot de Ruadan. Le javelot fut donné à Ruadan par un chef, aussi donne-t-on encore en Irlande le nom de javelot de chef aux ensouples. Quand il eut reçu le javelot, Ruadàn se retourna et blessa Goibné, Celui-ci arracha le javelot et le jeta sur Ruadan qui fut percé de part en part et mourut, en présence de son père, dans l'assemblée des Fomoré. Brig vint pleurer son fils. Elle cria d'abord et se lamenta ensuite; ce fut la première fois que l'on entendit en Irlande des pleurs et des cris (1)...

Goibné alla à la fontaine et fut guéri. Il y avait chez les Fomoré un jeune guerrier, Octriallach fils d'Indech, fils de Dédomnann, fils du roi des Fomoré. Celui-ci dit aux Fomoré de prendre chacun une pierre de la rivière Drowes et de la mettre sur la fontaine Santé dans le champ d'Abla, à l'ouest de Moytura et au nord du lac Arboch. Ils y allèrent et chacun mit une pierre sur la fontaine. On appelle ce tas de pierres Tertre d'Octriallach. La fontaine porte un autre nom, Lac des herbes, parce que Diançecht y avait mis un brin de chaque herbe qu'il y a en Irlande (2).

Quand vint donc le rassemblement pour la grande bataille, les Fomoré sortirent hors de leur camp et formèrent des bataillons solides et indestructibles. Il n'y eut parmi eux chef ni bon soldat sans haubert sur la peau, sans casque sur la tête, sans lance d'armée dans la main droite, sans glaive bien aiguisé à la ceinture, sans bouclier

(1) Il y a en Irlande et en Galles toute une littérature des premières choses ou des premiers êtres.

(2) Dans la « Razzia de Cualngé », les tribus Dè Danann mettent dans les cours d'eau d'Irlande les herbes propres à guérir les multiples blessures de Cùchulainn.

solide sur l'épaule. C'était frapper la tête contre un rocher, mettre la main dans un nid de serpents, ou la figure dans le feu que d'attaquer l'armée des Fomoré ce jour-là,

Voici les rois et les princes qui étaient la force de l'armée des Fomoré : Balor fils de Dot fils de Nêt, Bress fils d'Elatha, Tuiré Tortbuillech fils de Lobos, Goll et Irgoll, Loscennlom fils de Lomgluinech, Indech fils de Dédonnann, roi des Fomoré, Octriallach fils d'Indech, Omna et Bagna, Elatha fils de Delbaeth.

Les tribus Dédanann se levèrent de leur côté ; ils laissèrent leurs neuf camarades à garder Lug et ils allèrent livrer bataille. Quand le combat fut engagé, Lug échappa à sa garde, monta sur son char et se rendit sur le front des tribus Dè. Alors eut lieu une rencontre violente et rude entre les clans des Fomoré et les hommes d'Irlande. Lug encourageait les hommes d'Irlande : « qu'ils menassent fortement la bataille pour ne pas rester en esclavage plus longtemps, car il vaudrait mieux pour eux trouver la mort en défendant leur patrie que d'être en esclavage et de payer tribut comme ils le faisaient ». Et Lug chanta ce poème :

Il se lèvera une bataille, etc.

Les armées jetèrent une grande clameur en allant au combat ; elles se rencontrèrent, et chacun se mit à frapper l'autre. Beaucoup de beaux hommes tombèrent là dans l'étable de la mort. Il y eut un grand carnage et des pierres tombales. L'honneur et la honte firent là côte à côte ; il y eut colère et férocité ; d'abondants flots de sang coulaient sur la peau blanche des tendres guerriers qui en venaient aux mains avec des forts, s'exposant au danger par émulation. Il y eut un grand fracas et tohu-bohu des héros et des braves défendant leurs javelots, leurs boucliers et leurs corps, pendant que les autres

les frappaient à coups de javelots et de glaives. Rude était le tonnerre qui grondait le long de la bataille : cri des guerriers, fracas des boucliers, éclat et sifflement des glaives et des épées à dents ; la musique et le cliquetis aigu des carquois, le mugissement du vol des dards et des javelines, le craquement des armes (1). Peu s'en fallait que les bouts des doigts et les jambes ne se rencontrassent dans le choc, en sorte qu'ils tombaient de leur haut tant le sol était glissant sous les pieds des soldats à cause du sang répandu, et qu'ils s'entre-choquaient les têtes en s'asseyant. Il s'éleva un combat dur, effrayant, lamentable, sanglant, et la rivière d'Unnsenn charriait les cadavres des ennemis.

Ce fut alors que Nuada à la main d'argent et Macha fille d'Ernmas tombèrent sous les coups de Balor petit-fils de Nét. Cassmael tomba sous les coups d'Octriallach fils d'Indech. Il y eut une rencontre entre Lug et Balor à l'œil perçant. Celui-ci avait un œil pernicieux ; cet œil ne s'ouvrait que dans le combat. Quatre hommes soulevaient la paupière avec un croc bien poli qu'ils passaient dans la paupière (2). L'armée qui regardait cet œil ne pouvait résister, fût-elle de plusieurs milliers d'hommes. Voici d'où venait son poison : les druides de son père faisaient cuire des charmes ; Balor survint et regarda par la fenêtre, en sorte que la fumée de la préparation l'atteignit et que le poison de la préparation alla dans son œil. Lug et lui se rencontrèrent.

[*Suit un dialogue inintelligible.*]

(1) Cette description est un lieu commun de l'épopée irlandaise. Voir par exemple la « Prise de Troie » 950 et suiv., 1365 et suiv.

(2) De même, dans le roman gallois de Kulwch et Olwen, il faut deux fourches pour soulever les sourcils d'Yspaddaden Penkawr.

« Lève-moi la paupière, garçon, dit Balor, que je voie le bavard qui me parle. »

On lève la paupière de l'œil de Balor. Alors Lug lui lança une pierre de fronde qui lui fit sortir l'œil à travers la tête. Son armée même regardait ; l'œil tomba sur l'armée des Fomoré et trois neuvaines tombèrent à côté ; leurs crânes heurtèrent la poitrine d'Indech fils de Dédanann, et un flot de sang jaillit sur ses lèvres. — « Qu'on m'appelle, dit Indech, Loch le demi-vert, mon poète » (il était à demi vert, depuis le sol jusqu'au sommet de la tête). Celui-ci arriva : « Trouve-moi, dit Indech, celui qui m'a envoyé ce coup-là. »

[*Indech, Loch et Lug s'entretiennent en une langue incompréhensible.*]

Alors la Morrigan fille d'Ernmas vint les exciter et se mit à encourager les tribus Dê, pour qu'ils combattissent avec force et ardeur : Et elle chanta ce lai :

Les rois se lèvent pour le combat, etc.

La bataille se changea alors en déroute et les Fomoré se replièrent jusqu'à la mer. Ogmé fils d'Elatha, l'homme fort, et Indech fils de Dédanann, roi des Fomoré, tombèrent ensemble. Loch le demi-vert demande merci à Lug. — « Accorde-moi mes trois souhaits ! dit Lug. — Soit, dit Loch. J'écarterai d'Irlande à jamais les ravages des Fomoré, et ce que j'ai de langue guérira, jusqu'à la fin du monde, toute indisposition. »

Ainsi Loch fut épargné. Alors il chanta aux Gaëls l'ordre de s'arrêter :

Que fassent halte les chars, etc.

Loch dit que, pour sa rançon, il dénommerait les

neufs chars de Lug. Lug lui dit de les dénommer. Loch répondit et dit : Luachta, Anagat, etc.

« Une question : quels sont maintenant les noms des cochers? — Medol, Medon, Moth, etc.

— Quels sont les noms des baguettes qu'ils avaient à la main? — Ce n'est pas difficile : Fes, Res, Roches etc.

Quels sont les noms des chevaux? — Can, Doriadha, etc.

— Une question : quel est le nombre des tués? dit Lug à Loch. — Je ne sais pas le nombre des plébéiens et du vulgaire. Si c'est le nombre des seigneurs, des nobles champions, des fils de rois et des grands-rois des Fomoré, je le sais : cinq mille soixante-trois, deux mille cent cinquante, quatre-vingt mille quarante-cinq, cent soixante-huit, quatre-vingt-sept, quatre-vingt-six, cent soixante-cinq, quarante-deux; autour du petit-fils de Net, quatre-vingt-dix. Voilà le nombre des grands-rois et des seigneurs fomoré qui tombèrent tués dans la bataille. Si c'est le nombre des plébéiens, des roturiers, de la racaille et des gens de tout métier en outre qui accompagnaient la grande armée (car tout champion, tout prince et tout grand-roi des Fomoré est venu à la bataille avec son peuple et tous, libres et esclaves, ont succombé), je ne compte que quelques-uns des esclaves des grands-rois. Voici le nombre que j'ai relevé de ceux que j'ai vus : sept cent vingt-sept, cinquante-sept, deux cent cinquante deux cent vingt, quarante autour de Sab à-la-tête-d'agneau fils de Coirpé Colc, fils d'une esclave d'Indech fils de Dédanann (fils d'un esclave du roi des Fomoré). Si c'est ceux qui tombèrent en outre, demi-hommes et troupe roturière, tous ceux qui n'ont pas atteint le cœur de la bataille, d'ici qu'on ne compte les étoiles du ciel, le sable de la mer, les grains de neige, la rosée sur la prairie, les grêlons, l'herbe sous les pieds des che-

vaux (1), et les chevaux du fils de Lër (2) dans une tempête, on ne pourra les compter.

Ensuite on trouva Bress fils d'Elatha en danger. Il dit « Mieux vaut m'épargner, dit-il, que me tuer. » — Qu'est-ce qui en résultera ? dit Lug. — Les vaches d'Irlande auront toujours du lait, dit Bress, si vous m'épargnez. — Je demanderai à nos sages, » répliqua Lug. Alors Lug alla trouver Maeltné au grand-jugement et lui dit : « Epargnera-t-on Bress pour que les vaches d'Irlande aient toujours du lait ? — Non, dit Maeltné, il ne peut rien sur leur vie ni leur production, s'il peut leur assurer du lait tant qu'elles vivront. » Lug dit à Bress : « Ce n'est pas cela qui te sauvera ; tu ne peux rien sur leur vie ni sur leur production, bien que tu puisses assurer du lait. » Bress dit : *Forbotha ruada roicht Maeltne*. « Y a-t-il autre chose à te sauver, ô Bress ? dit Lug. — Oui, certes : dis à vos juges que vous aurez une moisson par saison, pour m'épargner. » — Lug dit à Maeltné : « Epargnera-t-on Bress, s'il assure aux hommes d'Irlande une moisson de blé chaque saison ? — Voici ce qui nous convient, dit Maeltne : le printemps pour labourer et pour semer ; le commencement de l'été pour achever et fortifier le blé. le commencement de l'automne pour finir de le mûrir et pour le couper, l'hiver pour le manger. » — « Cela ne te sauve pas, dit Lug à Bress. — *Forbotha ruada roicht maeltne*, dit-il. — Moins que cela te sauvera, dit Lug. — « Quoi ? dit Bress. — Comment laboureront, comment sèmeront, comment moissonneront les hommes d'Irlande ? C'est après qu'on saura ces trois choses qu'on t'épargnera.

(1) Voir la même comparaison ci-dessus, p. 43, et ci-après, p. 152.

(2) Manannán, génie de la mer.

— Dis-leur qu'ils labourent le mardi, qu'ils mettent la semence dans le champ le mardi, qu'ils moissonnent le mardi. » Bress fut relâché par suite de cette ruse.

Ce fut à ce te bataille que Ogmé, l'homme fort, trouva Orné, le glaive de Téthra, roi des Fomoré. Ogmé le dégaina et le nettoya. Alors le glaive raconta ce qu'il avait fait (car les glaives en ce temps-là avaient coutume, une fois dégainés, de faire connaître les exploits qui avaient été accomplis par eux; aussi les glaives ont-ils droit au tribut de nettoyage après qu'ils ont été dégainés, et c'est pour cela qu'il y a des charmes dans les épées depuis lors; c'est pourquoi aussi les démons parlaient par les armes en ce temps-là; les armes étaient alors adorées par les hommes et les armes servaient de sauvegarde à cette époque). C'est à propos de glaive que Loch le demi-vert a chanté le lai *Admell maorna nath*, etc.

Puis Lug, Dagdé et Ogmé poursuivirent les Fomoré; car ils avaient emmené avec eux le harpiste de Dagdé, qui s'appelait Uaitné. Ils arrivèrent à la salle de banquet où étaient Bress fils d'Elatha et Elatha fils de Delbaeth. Là était la harpe sur la muraille. C'est la harpe sur laquelle Dagdé avait fixé les mélodies, de sorte qu'elles ne se faisaient entendre que par son ordre. Dagdé l'appela et dit:

Viens, Table-de-chêne; — Viens Air-aux-quatre-coins.
— Viens, été; viens, hiver; — bouches de harpes, de musettes
et de tuyaux!

(Cette harpe avait deux noms: Table de chêne et Air-aux-quatre-coins.)

Alors, la harpe se détacha de la muraille, tua neuf hommes et vint à Dagdé. Et celui-ci leur joua les trois airs par lesquels se distingue un harpiste: l'air du sommeil,

l'air du rire, l'air de la plainte. Il leur joua l'air de la plainte et leurs femmes larmoyantes pleurèrent. Il leur joua l'air du rire et leurs femmes et leurs fils se mirent à rire. Il leur joua l'air du sommeil et l'armée s'endormit. Ainsi, tous les trois s'échappèrent sains et saufs, bien que les Fomoré voulussent les tuer.

Dagdé emmena avec lui les bestiaux, grâce au mugissement de la génisse qu'on lui avait donnée pour son travail (1); car, quand elle appela son veau, tout le bétail d'Irlande que les Fomoré avaient exigé comme tribut se mit à paître.

Après la déroute et le nettoyage du champ de carnage, Morrigan fille d'Ernmas partit annoncer cette bataille et la grande victoire qui était survenue aux royales collines d'Irlande, aux troupes de fées, aux grandes eaux et aux embouchures. C'est depuis lors que la Corneille (2) a raconté les hauts faits. — « Tu n'as pas d'histoire ? » lui disait chacun. [Et elle chantait :]

Paix au ciel, — ciel à terre, — monde sous ciel, — force à chacun, etc.

Puis elle prophétisa la fin du monde et elle prédit tous les maux qu'il y aurait, toutes les épidémies et toutes les vengeances, et elle chanta ce lai :

Je ne verrai pas un monde qui me plaira : — été sans fleurs, — bétail sans lait, — femmes sans pudeur, — hommes

(1) Dagdé avait pour tâche, sous la tyrannie des Fomoré, de construire des forts, et c'était sur le conseil de Mag Og, qu'il avait demandé pour salaire, parmi les bestiaux d'Irlande, une génisse à crinière noire que l'on appelait *Aicenn* (Océan).

(2) En irlandais, *Bodb*. Elle est souvent identifiée à la Morrigan et à *Macha*.

sans courage, — captures sans roi, . . . — arbres sans fruits,
— mer sans produit.

Vieillards aux jugements faux, — fausses maximes des
juges ; — traître tout homme, — voleur tout fils ; — le fils ira
dans le lit de son père ; — le père ira dans le lit de son fils ; —
chacun sera le beau frère de son frère... — temps mauvais !
— le fils trompera son père ; — la fille trompera sa mère.

L'EXPÉDITION DE LOÉGAIÉ, FILS DE CRIMTHANN (1)

Les Connaciens étaient une fois assemblés au lac des Oiseaux dans la plaine d'Ac. C'était Crimthann Cas qui était roi de Connaught en ce temps-là. Ils restèrent assemblés la nuit ; le lendemain, de bon matin, ils se levèrent et ils virent un homme venir vers eux à travers la brume : il portait un manteau de pourpre à cinq plis ; il avait à la main deux javelots à cinq pointes ; un bouclier à bosse d'or le couvrait ; un glaive à poignée d'or était à sa ceinture et une chevelure jaune d'or flottait derrière lui.

« Saluez celui qui vient à nous, » dit Loégairé Libân, fils de Crimthann, le plus beau fils qui fût en Connaught. « Bienvenue au guerrier que nous ne connaissons pas ! — Je vous remercie, dit-il. — Pourquoi es-tu venu ? dit Loégairé. — Pour demander du renfort, dit-il. — D'où es-tu ? dit Loégairé — Je suis des gens de Féerie, dit-il, Fiachna fils de Rété est mon nom ; ma femme m'a été enlevée par Eochaid fils de Sâl. Il est tombé sous mes coups sur le champ de bataille ; elle est partie chez un fils de son frère, Goll fils de Dolb, roi de la forteresse de la Plaine agréable (2). Je lui ai livré sept batailles ; toutes

(1) D'après un manuscrit du xv^e siècle. Traduction anglaise par St. H. O' GRADY, *Silva Gadelica*, 1892, II, p. 290-291.

(2) *Mag Mell* C'est un des noms de la Terre des fées.

ont tourné contre moi. Une bataille est livrée par nous aujourd'hui et c'est pour demander aide que je suis venu. Je donnerai une hampe d'argent et une hampe d'or à tout homme qui voudra bien venir avec moi. » Là-dessus il s'en retourna.

« C'est une honte pour vous, dit Loégairé, de ne pas secourir cet homme-là ». Il entraîne cinquante guerriers à sa suite; il plonge devant eux sous le lac; ils plongent après lui. Ils virent en face une forteresse, et une bataille vis-à-vis. Fiachna fils de Rété à leur tête alla à la forteresse et ils virent les deux armées combattantes. — « C'est bien, dit Loégairé, je vais marcher au chef de cinquante guerriers là-bas. — Je marcherai contre toi, » dit Goll fils de Do'b. Les deux cinquantaines se battirent; Loégairé en sortit vivant ainsi que ses cinquante hommes, après que Goll fut tombé et ses cinquante hommes autour de lui. Puis tout rompt devant eux et ils font un ample carnage.

« Où est la femme? dit Loégairé. — Elle est dans la forteresse de la Plaine agréable, dit Fiachna, avec une armée autour d'elle. — Restez ici, que j'y aille avec mes cinquante, » dit Loégairé. Alors Loégairé se rendit à la forteresse de la Plaine agréable. On se mit à la prendre. — « Il n'y aurait pas grand profit (1), dit Loégairé; votre roi est tombé et vos gentilshommes sont tombés; faites sortir la femme et en échange on vous donnera la vie. » Ainsi fut fait. En sortant, elle dit la Lamentation de la fille d'Eochaid le muet. Loégairé partit alors et mit sa main dans la main de Fiachna. Cette nuit-là, Der Greine fille de Fiachna fut à Loégairé, et cinquante femmes furent données aux cinquante guerriers et restèrent avec eux jusqu'à la fin de l'année. — « Allons cher-

(1) Sous-entendu : pour vous à résister.

cher des nouvelles de notre pays, dit Loégairé. — Si vous voulez revenir, dit Fiachna, prenez des chevaux avec vous et n'en descendez pas (1). »

Ainsi fut fait. Ils arrivèrent à l'assemblée. Les Connaciens étaient en train de se lamenter sur les gens susdits, au bout de l'année, quand ils les aperçurent au-dessus d'eux. Les Connaciens s'élançèrent pour les saluer. — « N'approchez pas, dit Loégairé, c'est pour vous dire adieu que nous sommes venus. — Ne me quitte pas, dit Crimthann; le royaume de Connacht est à toi, son or, son argent, ses chevaux et leurs brides, ses belles femmes à ta discrétion, pour que tu ne me quittes pas ! »

Mais il se détourna d'eux pour rentrer dans le *sídh*, où il partage la royauté avec Fiachna fils de Rété, ayant la fille de Fiachna à ses côtés, et il n'en est pas sorti encore.

LA NAVIGATION DE BRAN FILS DE FEBAL (2)

Cinquante quatrains chanta la femme des pays inconnus, au milieu de la maison, à Bran fils de Fébal, quand le palais était plein de rois qui ne savaient d'où était venue la femme, puisque l'enceinte était fermée.

Voici le commencement de l'histoire. Un jour, dans le voisinage de la forteresse, Bran se promenait seul quand il entendit de la musique derrière lui. Quand il regardait derrière lui, c'était derrière lui encore qu'était la musique. Il tomba endormi, tant la musique était douce. Quand

(1) Ne pas mettre le pied à terre, condition nécessaire pour que le charme ne soit pas rompu.

(2) Texte critique d'après des manuscrits du XI^e au XVI^e siècle. Traduction anglaise par KUNO MEYER, *The voyage of Bran son of Febal to the Land of the Living*, 1895.

il s'éveilla de son sommeil, il vit près de lui une branche d'argent avec des fleurs blanches qu'il n'était pas aisé de distinguer de cette branche. Alors Bran emporta la branche dans sa main jusqu'au palais. Quand l'assemblée fut nombreuse dans le palais, on vit une femme en vêtements étrangers au milieu de la demeure. Alors elle chanta les cinquante quatrains à Bran, tandis que l'armée l'écoutait et que tous la voyaient :

Voici une branche du pommier d'Emain (2) — que je t'apporte, pareille aux autres ; — des rameaux d'argent blanc sont sur elle, — des sourcils de cristal avec des fleurs.

Il y a une île lointaine ; — alentour les chevaux de la mer brillent, — belle course contre les vagues écumantes ; — quatre pieds la supportent.

Charme des yeux, glorieuse étendue — est la plaine sur laquelle les armées jouent ; — la barque lutte contre le char, — dans la plaine méridionale de l'Argent Blanc.

Des pieds de bronze blanc la supportent, — brillant à travers les siècles de beauté ; — jolie terre à travers les siècles du monde, — où se répandent maintes fleurs.

Un vieil arbre est là avec les fleurs, — sur lequel les oiseaux appellent aux heures ; — en harmonie ils ont l'habitude — d'appeler ensemble à chaque heure.

Des splendeurs de toute couleur brillent — à travers les plaines aux jolies voix ; — la joie est habituelle ; on se range autour de la musique, — dans la plaine méridionale de la Nuée d'argent.

Inconnue la plainte ou la trahison — dans la terre cultivée bien connue ; — il n'y a rien de grossier ni de rude, — mais une douce musique qui frappe l'oreille.

Ni chagrin, ni deuil, ni mort, — ni maladie, ni faiblesse — voilà le signe d'Emain ; — rare est une pareille merveille.

Beauté d'une terre merveilleuse, — dont les aspects sont

(2) Pays de la Terre des fées, distinct d'Emain Macha, capitale des Ulates.

aimables, — dont la vue est une belle contrée, — incomparable en est la brume.

Si l'on voit la Terre de Bonté, — sur laquelle les pierres de dragons et les cristaux pleuvent ; — la mer jette la vague contre la terre, — poils de cristal de sa crinière.

Des richesses, des trésors de toute couleur — sont dans la Terre calme, fraîche beauté, — qui écoute la douce musique — en buvant le meilleur vin.

Des chariots d'or dans la Plaine de la Mer, — s'élevant avec le flot vers le soleil, — des chariots d'argent dans la Plaine des Jeux — et des chariots de bronze sans défaut.

Des coursiers d'or jaune sont là sur la rive ; — d'autres coursiers, de couleur pourpre ; — d'autres, avec de la laine sur leur dos, — de la couleur du ciel tout bleu.

Au lever du soleil viendra — un bel homme illuminant les plaines ; — il chevauche l'étendue battue des flots ; — il remue la mer jusqu'à ce qu'elle soit du sang.

Une armée viendra à travers la mer claire ; — vers la terre ils naviguent ; — puis ils rament jusqu'à la pierre en vue, — d'où s'élèvent cent refrains.

On chante un refrain à l'armée — (à travers les longs siècles), qui n'est pas misérable ; — sa musique s'enfle des chœurs de centaines, — qui n'attendent ni déclin ni mort.

Emain multiforme en face de la mer, — qu'elle soit proche, qu'elle soit loïn, — où sont des milliers de femmes bigarrées, — que la mer claire encercle (1).

Quand il a entendu le son de la musique, — le chœur des petits oiseaux de la Très calme Terre, — un groupe de femmes, vient de la colline — à la Plaine des Jeux où il est.

Là vient le bonheur avec la santé — à la terre où résonnent les rires, — dans la Très calme Terre, en toute saison — viendra la joie qui dure toujours.

C'est un jour d'éternel beau temps, — qui verse de l'argent sur les terres ; — une falaise blanche bordant la mer, — qui reçoit du soleil sa chaleur.

(1) Comparer la description de la terre des fées dans la « Maladie de Cúchulainn », ci-après, p. 132.

Course de l'armée le long de la Plaine des jeux ; — jeu charmant, sans faiblesse ; — dans la terre variée, après tant de beautés, — ils n'attendent ni déclin ni mort.

Écouter la musique la nuit — et venir à la terre aux-nombreuses-couleurs — pays varié, splendeur sur un diadème de beauté, — d'où brille la nuée blanche.

Il y a trois fois cinquante îles lointaines, — dans l'Océan à l'ouest de nous ; — plus grande qu'Erin deux fois — est chacune d'elles, ou trois fois.

Une grande naissance arrivera après des siècles, — qui ne sera pas dans les grandeurs : — le fils d'une femme dont le mari ne sera pas connu ; — il aura la royauté sur des milliers d'hommes.

Royauté sans commencement, sans fin ; — il a créé le monde parfaitement, — à lui sont la terre et la mer ; — malheur à qui encourra sa disgrâce !

C'est lui qui a fait les cieux. — Heureux celui qui a le cœur pur ; — il purifiera les peuples sous l'eau pure ; — c'est lui qui guérira vos maux (1).

Ce n'est pas pour vous tous qu'est mon discours, — bien que cette grande merveille soit connue ; — que Bran, parmi la foule du monde, écoute — la part de science qui lui est communiquée !

Ne tombe pas sur un lit de paresse ; — que l'ivresse ne te vaille pas ! — commence un voyage à travers la mer claire — pour voir si tu atteindras la Terre des femmes.

Là-dessus, la femme s'éloigna d'eux et ils ne surent pas où elle était allée. Et avec elle elle avait emporté sa branche. La branche avait sauté des mains de Bran dans les mains de la femme et la main de Bran n'avait pas eu la force de retenir la branche.

Le lendemain, Bran partit sur la mer. Sa compagnie était de trois neuvaines d'hommes. Un de ses frères

(1) Allusion au Christ et au baptême dans les trois strophes précédentes.

nourriciers ou de ses compagnons d'âge était à la tête de chaque neuvaine. Quand il eut été deux jours et deux nuits sur mer, il vit venir un homme dans un char sur la mer. Cet homme lui chanta trente autres quatrains et se fit connaître comme étant Manannán fils de Lér ; il dit qu'il avait l'intention d'aller en Irlande après de longues années et qu'un fils lui naîtrait qui s'appellerait Mongan, fils de Fiachna. Puis il chanta ses trente quatrains :

Bran trouve que c'est une belle merveille — de traverser en barque la mer claire, — tandis que pour moi, autour de mon char, de loin — c'est une plaine fleurie sur laquelle il chevauche.

Ce qui est la mer claire — pour le bateau à proue où est Bran, — c'est une agréable plaine avec beaucoup de fleurs, — pour moi, de mon char à deux roues.

Bran voit — nombre de vagues répandues sur la mer claire ; — je vois, moi, dans la Plaine des Jeux, — des fleurs parfaites à la tête rouge.

Les caevaux de mer brillent à l'été, — aussi loin que Bran étend son regard ; — des rivières versent un flot de miel, — dans le territoire de Manannán fils de Lér.

La couleur de l'océan sur lequel tu es, — la nuance blanche de la mer sur laquelle tu rames, — c'est le jaune et le bleu répandus, — c'est de la terre qui n'est pas dure.

Les saumons fachtés sautent du sein — de la mer blanche que tu regardes ; — ce sont des veaux, ce sont des agneaux de couleur, — en amitié, sans meurtre mutuel.

Quoique l'on ne voie qu'un conducteur de char, dans la Plaine agréable aux maintes fleurs, — il y a beaucoup de coursiers à la surface, — bien que tu ne les voies pas.

Etendue de la plaine, nombre des troupes, — couleurs qui brillent dans la pure gloire ; — beau torrent d'argent, degrés d'or, — accueillent, parmi toute sorte d'abondance.

Jeu charmant, plein de plaisir ; — ils jouent devant le vin

qui mousse, — hommes et jolies femmes, sous un berceau, — sans péché, sans crime.

C'est sur le haut d'un bois que nage — ta barque à travers les cimes ; — il y a un bois chargé de fruits très beaux, — sous la proue de ton petit bateau.

Un bois avec fleurs et fruits, — sur lequel est la vraie odeur du vin. — bois sans déclin, sans défaut, — où sont des feuilles de couleur d'or.

Nous sommes depuis le commencement de la Création, — sans vieillesse, sans cimetières ; — aussi nous n'attendons pas d'être sans force ; — le péché n'est pas venu jusqu'à nous.

Mauvais jour que celui où vint le Serpent, — vers le Père, dans sa Cité ; — il a perverti ce monde, — en sorte que vint le déclin, qui n'était pas à l'origine.

Par l'avidité et la glotonnerie il nous a tués, — par elles il a ruiné sa noble race ; — le corps flétri s'en est allé par le cercle des peines — et la demeure éternelle des tortures.

C'est la loi de l'orgueil en ce monde, — de croire aux créatures, d'oublier Dieu ; — d'être vaincu par la maladie et la vieillesse, — l'âme détruite par la déception.

Un noble salut viendra — du Roi qui nous a créés ; — une belle loi viendra par les mers ; — outre qu'il est Dieu, il sera homme (1).

Sous cette forme, celui que tu regardes — viendra de ton côté ; — j'ai à aller à sa maison, — vers la femme de la plaine de Liné (2).

Car c'est Manannân, fils de Lër, — sur son chariot, sous forme d'homme ; — de sa race sera bientôt — un bel homme en corps d'argile blanche.

Manannân, descendant de Lër, sera — un vigoureux com-

(1) Les quatre strophes précédentes sont d'inspiration chrétienne.

(2) Caintigern (Belle-Dame), femme de Fiachna roi d'Ulster, mère de Mongan qui était une réincarnation de Find, père d'Oss'an, et avait passé ses existences successives dans des corps d'animaux.

pagnon de lit de Caintigern; — on célébrera son fils dans le beau monde; — Fiachna le reconnaîtra comme son fils.

Il charmera la compagnie de chaque *sídh*; — il sera le chéri de toute Bonne Terre (1); — il fera connaître des secrets, flot de science, — dans le monde, sans être craint.

Il prendra la forme de tout animal, — à la fois dans la mer d'azur et sur terre, — il sera dragon devant l'ennemi à l'attaque; — il sera loup de toute grande forêt.

Il sera cerf avec des cornes d'argent, — dans la terre où l'on conduit les chariots; — il sera saumon tacheté dans une mare pleine; — il sera un phoque; il sera un beau cygne blanc.

Il sera pendant de longs siècles — de cent ans, un grand roi; — il battra les chemins, tombe lointaine; — il labourera les champs, une roue sur la mer.

Ce sera autour des rois et de leurs champions — qu'il sera connu comme un vaillant héros, — dans les forteresses d'une terre sur une hauteur — je lui enverrai d'Islay sa fin.

Bien haut je le place avec les princes; — il sera vaincu par un fils d'erreur (2); — Manannán, fils de Lér — sera son père, son tuteur.

Il sera, (car son temps sera court) — cinquante ans dans ce monde; — une pierre de dragon de la mer le tuera, — dans le combat de Senlabor.

Il demandera à boire de l'eau du lac Lô, — en regardant le fleuve de sang; — la Blanche troupe (3) le conduira sur une roue de nuages — à l'assemblée où il n'y a pas de chagrin.

Que fermement Bran rame — vers la Terre des Femmes qui n'est pas loin; — Emain à l'hospitalité si variée, — tu l'atteindras avant le coucher du soleil!

(1) La Terre des fées. On appelle souvent les fées du nom de « Bonnes gens ».

(2) Allusion au meurtre de Mongan par Artur, fils de Bior.

(3) Les anges. La mythologie et le christianisme sont sans cesse mélangés dans cette pièce.

Là-dessus, Bran s'éloigna jusqu'à ce qu'il fût en vue de l'île. Il fit le tour en ramant; là, une troupe s'esclafait de rire. Tous regardaient Bran et ses gens, mais ne s'arrêtaient pas pour causer avec eux, et ils continuaient à éclater de rire à leur nez. Bran envoya un de ses gens sur l'île. Il se mit avec eux et éclata de rire comme les autres gens de l'île. Quand il passa devant Bran, ses camarades l'appelèrent. Mais il ne leur parla pas et se contenta de les regarder et de rire d'eux. Le nom de cette île est « Ile de la Joie » (1). Là-dessus, ils la quittèrent.

Ils ne furent pas longtemps après à atteindre l'île des Femmes. Ils virent une rangée de femmes sur le port. La reine des femmes dit: « Viens dans mon pays, Bran fils de Febal; ton arrivée est la bienvenue! » Bran n'osa pas aller à terre. La femme jette une pelote de fil à Bran droit dans la figure. Bran met la main sur la pelote (2). La pelote s'attache à sa paume. Le bout du fil de la pelote était dans la main de la femme, qui tira la barque au port. Là-dessus, ils entrèrent dans une grande demeure, qui contenait un lit pour chaque couple, c'est-à-dire trois fois neufs lits. La nourriture que l'on mettait sur chaque plat ne disparaissait pas; il leur semblait qu'ils n'étaient là que depuis un an, et il y avait plusieurs années; aucune saveur ne leur manquait.

Mais le mal du pays s'empara de l'un d'eux, Nechtân fils de Collbran. Ses parents prièrent Bran de retourner en Irlande avec lui. La femme leur dit qu'ils se repenti-

(1) L'île des rieurs est aussi un épisode de la « Navigation de Mael Duine », 21, et de la « Navigation du bateau des O'Corra », 48.

(2) On trouve le même détail dans la « Navigation de Mael Duine », au chapitre 28 (H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *L'Épopée celtique*, p. 488) et dans la « Frise de Troie » (Livre de Leinster, p. 221).

raient de partir. Cependant ils s'en allèrent et la femme les avertit qu'aucun d'eux ne touchât terre et qu'ils visitassent et prissent avec eux celui qu'ils avaient laissé dans l'île de la Joie.

Alors ils allèrent jusqu'à ce qu'ils arrivassent à l'assemblée du Ruisseau de Bran. Les gens leur demandèrent qui était venu sur mer. Il répondit : « C'est moi, Bran fils de Febal. — Nous ne le connaissons pas, dit l'autre ; mais nous avons la Navigation de Bran dans nos vieilles histoires. » Nechtân saute de sa barque. Aussitôt qu'il eut touché la terre d'Irlande, il tomba aussitôt en cendres, comme s'il avait été dans la terre pendant des centaines d'années (1).

Alors Bran chanta ce quatrain :

« Le fils de Collbran eut la grande folie — de lever la main contre l'âge (2) ; — et personne ne jette un flot d'eau pure — sur Nechtân, fils de Collbran. »

Ensuite Bran raconta à l'assemblée ses aventures depuis le commencement jusqu'à ce moment-là et il écrivit ces quatrains en ogham (3). Il leur dit adieu, et on ne sait où il est allé à partir de cette heure.

(1) C'est le thème, bien connu dans les contes populaires, du charme qui fait oublier le temps. Pour le contact avec la terre, voir ci-dessus, p. 55.

(2) La saga qui se rapporte aux aventures de Nechtân est perdue et nous ne savons quel est le sens de cette allusion.

(3) Écriture spéciale à l'Irlande, formée de lignes droites tracées à l'arête d'un bois équarri.

LA NAISSANCE DE CONOR (I)

Il y avait en Ulster un roi illustre, Eochaid au-talon-jaune, fils de Loeg. Il lui naquit une fille. Douze tuteurs furent chargés de l'élever. Son nom était Facile, car elle était facile et douce à élever.

En ce temps-là vint du Sud un champion nommé Cathba. Il était originaire d'Ulster, bien qu'il demeurât dans le Sud. Outre qu'il était guerrier et champion, c'était aussi un homme de grande sagesse, un druide et un homme de grand savoir. Il avait trois neuvaines d'hommes à son expédition. Dans un désert, il rencontra un autre champion avec trois autres neuvaines, lui aussi. Ils s'attaquèrent d'abord; puis ils firent la paix, car ils ne succombaient pas parce qu'ils étaient de nombre égal. Cathba alla devant eux, car il connaissait le pays, et les douze tuteurs de la jeune fille sont tués par lui, comme ils étaient réunis pour festoyer. Personne n'échappa, sauf la fille. On ne sut qui les avait tués.

La fille va se plaindre à son père. Celui-ci dit qu'il ne pouvait les venger, puisqu'il ne savait pas qui les avait tués. Alors elle se mit en colère et partit en expédition avec trois neuvaines d'hommes pour venger ses tuteurs. Elle frappait et dévastait successivement tous les pays. Jusque-là on l'appelait Facile. Dès lors Difficile fut son nom dans les tribus à cause de la rudesse de ses armes et de sa bravoure. Elle avait coutume de demander

(1) D'après le Livrejaune de Lecan, manuscrit du XIV^e siècle. Traduction anglaise par KUNO MEYER, *Revue celtique*, VI (188), p. 173-18; cf. *Hibernica minora*, VIII, p. 50; traduction allemande par R. THURNEISEN. *Sagen aus dem alten Irland*, 1901, p. 63-65; traduction française chez H. D'ARBOIS. DE JUBAINVILLE, p. 14-21.

l'histoire du champion à chaque étranger qu'elle rencontrait pour voir s'il savait le malheur qui leur était arrivé.

Une fois, elle était dans un autre désert; ses gens préparaient leur nourriture. Elle s'en va seule à part alors; elle vit devant elle de belle eau pure; elle enlève ses armes et ses vêtements et s'y baigne. Survint une autre expédition; c'était Cathba et les siens. Il se mit entre elle et ses armes et tira son glaive contre elle. — « Laisse-moi la vie, dit la fille. — Accorde-moi mes trois demandes, dit Cathba. — Tu les obtiendras, dit-elle. Quel est ton choix? — Sécurité pour moi, ton amitié, et que tu sois ma femme tant que je suis en vie. — C'est entendu, dit-elle. — Maintenant notre alliance est finie, » dit l'autre champion à Cathba, et il alla de son côté.

Cathba alla avec elle chez son père. On leur fit bon accueil et on donna à Cathba une terre en Ulster : le Fort de Cathba en Cremhinne, près du ruisseau Conor qui est dans le territoire de Ross. Une nuit, Cathba eut grand soif. Sa femme alla lui chercher à boire. Elle n'en trouva pas dans le château. Alors elle alla au Conor, filtra l'eau à travers son voile dans la coupe et la lui apporta. « Allume-nous, dit-il, « pour voir s'il n'y a pas de bête dans l'eau. » On leur apporta de la lumière et ils y virent deux vers. Il tira son glaive contre la femme : « Bois donc, toi, dit-il, « ce que tu m'as offert. » La femme but deux gorgées et à chaque gorgée elle avala un ver. Elle devint grosse...

Cathba alors alla avec sa femme causer avec Eochaid au-talon-jaune. Ils étaient dans la plaine de Murthemné. Les douleurs prirent la femme en route. — « S'il est en ton pouvoir, dit Cathba, de ne mettre au monde ton enfant que cette nuit, ton fils sera roi et son nom sera parmi les hommes d'Irlande. Il naîtra cette nuit dans l'Est de la

terre un enfant qui sera au-dessus des hommes du monde, Jésus-Christ. — Je le ferai, dit la femme, « à moins qu'il ne sorte par mes côtés. Allons jusqu'à la Plaine-Ile. »

Elle se mit sur une pierre plate à la Plaine-Ile, en face de la Forteresse au-côté-vert... ; c'est là que naquit Conor. La pierre sur laquelle il naquit et la tombe sont encore là, et à sa naissance il avait un ver à chaque poing, ceux que sa mère avait bus dans l'eau du Conor. On lui donna le nom de Conor d'après le ruisseau Conor, mais c'était en la Plaine-Ile qu'il était né, comme nous l'avons dit. Il obtint la royauté de la province à cause du rang de sa mère, de l'art et de la science de son père et à cause de sa grande bravoure propre et de son adresse aux armes, en sorte qu'il fut un roi illustre. La victoire sur Ailil et Mève fut remportée par lui à la Razzia de Cualngé.

Et pourtant ce n'est pas ainsi qu'est racontée dans d'autres livres la naissance de Conor, mais de cette manière: Nessa, fille d'Eochaid Salbuide, était sur son trône dehors à Emain et ses filles royales autour d'elle. Le druide Cathba passa près d'elle. Il était de la Plaine-Ile, selon d'autres. La fille lui dit : « A quoi est bon ce moment-ci, ? dit-elle. — Il est bon à faire un roi avec une reine », dit le druide. La fille demanda si c'était vrai. Le druide jura ses dieux que c'était vrai ; le nom du fils qui serait fait à ce moment vivrait en Irlande jusqu'au Jugement. Alors la fille l'invita à l'approcher, car elle ne voyait pas d'autre homme dans son voisinage. Puis Nessa devint grosse et l'enfant fut dans son sein trois ans et trois mois. Ce fut au Festin de Uthar fils de Fordub qu'elle devint grosse.

L'HISTOIRE DU COCHON DE MAC DATHO (I)

Il y avait en Leinster un roi illustre ; son nom était Mac Dathò. Il avait un chien qui gardait le Leinster entier ; il s'appelait Ailbé et l'Irlande était pleine de sa renommée. On vint de la part d'Ailill et de Mève demander le chien. En même temps arrivaient aussi des messagers de Conor fils de Ness pour demander le même chien. On leur fit bon accueil à tous et on les introduisit dans l'hôtel. C'était le sixième hôtel qu'il y avait en Irlande en ce temps-là : l'hôtel de Daderga en Cuala, l'hôtel de Forgall le Rusé, l'hôtel de Mac Daré en Brefné, l'hôtel de Da choca en Westmeath, l'hôtel de Blai Briuga en Ulster. L'hôtel avait sept portes, et sept chemins y passaient ; il contenait sept foyers et sept chaudrons ; un bœuf et un cochon dans chaque chaudron. Quiconque passait sur le chemin mettait la fourchette dans le chaudron, et quoi qu'il attrapât du premier coup, il ne recommençait pas.

On amena donc les messagers dans la chambre de Mac Dathò pour connaître sa volonté avant le festin. Ils présentèrent leur requête. — « C'est pour demander ton chien que nous sommes venus, de la part d'Ailill et de Mève, dirent les messagers de Connaught, et on donnera sur-le-champ soixante vaches laitières, un char et deux chevaux les meilleurs de Connaught, et autant au bout d'un an, en outre. — C'est pour demander ton chien

(1) Texte d'après le Livre de Leinster, manuscrit du XII^e siècle ; traduction française par L. DUVAU, *L'Épopée celtique*, p. 66-80 ; traduction allemande par R. THURNEYSSEN, *Sagen*, p. 1-10 ; traduction anglaise par KUNO MEYER, *Hibernica minora*, p. 57-64.

que nous sommes venus, dirent les messagers d'Ulster, de la part de Conor, et Conor n'est pire ni comme ami, ni pour donner des objets précieux et du bétail, et on donnera autant au bout de l'année et il en résultera une bonne amitié. »

Mac Dathô garda un grand silence, en sorte qu'il fut trois jours sans boire, ni manger, ni dormir, se tournant d'un côté sur l'autre. Alors sa femme lui dit : « Voilà longtemps que tu jeûnes ; tu as de la nourriture et tu n'en manges pas. Qu'est-ce que tu as ? » Il ne répondit pas à la femme ; alors la femme dit :

L'insomnie est tombée — sur Mac Dathô, dans sa maison. — Il a eu une affaire sur laquelle il méditait, — bien qu'il n'en parle à personne.

Il se tourne et se détourne de moi contre la muraille, — le héros féniain aux violents exploits ; — sa femme prudente remarque — que son époux est sans sommeil.

L'HOMME. — Crimthand neveu de Nar a dit : — Tu ne donneras pas ton secret aux femmes ; — secret de femme n'est pas bien caché : — on ne confie pas de bien à un esclave.

LA FEMME. — Que dirais-tu à une femme — s'il ne te manquait rien ? — Ce qui ne vient pas à ton esprit — vient à l'esprit de quelque autre.

L'HOMME. — Le chien de Mesroida Mac Dathô, — c'est un mauvais jour qu'il lui est venu ; — beaucoup de beaux hommes tomberont pour l'amour de lui — dans le combat ; on n'en pourra compter le nombre.

Si ce n'est pas à Conor qu'il est donné — il est sûr que l'affaire sera chaude ; — ses armées ne laisseront — pas beaucoup de vaches ni de terres.

Si c'est un refus pour Ailill, — il soulève la plaine de Fal (1) contre la tribu ; — le fils de Maga nous emmènera ; — aucune plaine ne sera vide de cendre.

(1) Un des noms de l'Irlande.

LA FEMME. — Je te donne un conseil — qui n'a pas de mauvaise conséquence pour nous ; — donne-leur le chien à tous deux, — peu importe qui tombera à cause de lui !

L'HOMME. — Le conseil que tu donnes — c'est lui qui me délivre de souci ; — Ailbé, Dieu l'a envoyé ; — on ne sait par qui il a été amené.

Là-dessus, il se leva et se secoua : « Que ce soit bien, dit-il, pour nous et pour les hôtes qui sont venus ! » Ceux-ci restent avec lui trois jours et trois nuits. Il appelle à part les messagers de Connaught : « J'ai eu un grand souci et une longue hésitation avant de voir clair : j'ai accordé le chien à Ailill et à Mève ; qu'ils viennent le chercher en grande pompe ; ils auront à boire et à manger, ils emmèneront le chien et on les accueillera bien. » Les messagers de Connaught le remercient de sa réponse.

Puis il alla trouver les messagers d'Ulster : « J'ai donc accordé, dit-il, après hésitation, le chien à Conor. Qu'il en soit fier ! Que viennent le chercher en foule les braves d'Ulster ! Ils emporteront les présents et ils seront les bienvenus. » Les messagers d'Ulster remercient.

Or ce fut le même jour qu'ils se rencontrèrent, ceux de l'Est et ceux de l'Ouest. Aucun ne manqua, et deux provinces d'Irlande arrivèrent le même jour et furent à la porte de l'hôtel de Mac Dathó. Il sortit lui-même et leur souhaita la bienvenue : « Nous ne sommes pas préparés à vous recevoir, dit-il, ô jeunes gens ; cependant, salut à vous ! Entrez dans la cour. » Ils entrèrent tous dans l'hôtel : une moitié de la maison fut pour les Connaughtiens et l'autre moitié pour les Ulates. La maison n'était pas petite ; il y avait sept portes et cinquante lits d'une porte à l'autre. Au repas, ce ne furent pas des visages d'amis que l'on eut dans la maison. Beaucoup se querellèrent les uns les autres. C'est dans les trois cents ans

avant la naissance de Jésus-Christ qu'eut lieu cette bataille.

Pour eux donc, on tua le cochon de Mac Dathò. Trois vingtaines de vaches l'avaient nourri pendant sept ans. C'est de poison qu'il avait été nourri, car c'est lui qui fut cause du massacre des hommes d'Irlande. On leur apporta le cochon, que quarante bœufs traînaient (1), sans compter en outre d'autres choses à manger. Mac Dathò lui-même servait. « Salut à vous, dit-il ; il n'y a rien de pareil à ce que sont les bœufs et les cochons en Leinster. Ce qui manque sera tué pour vous demain. — Il est bien, le cochon, dit Conor. — Il est bien, dit Ailill. Comment va-t-on partager le cochon, ô Conor ? dit Ailill. — Comment ? dit Br. cré fils de Carbad, du haut de la salle, « là où sont les plus braves guerriers d'Irlande ! Mais en raison de leurs exploits et de leurs combats ! (2) Auparavant, chacun aura donné plus d'un coup sur le nez de son camarade — Soit, dit Ailill. — C'est juste ! dit Conor, nous avons ici des garçons qui ont gardé la frontière. — Tes garçons seront utiles ce soir, ô Conor, dit un vieux guerrier, chef de Luachra Conalad à l'Ouest. Il y a beaucoup de bœufs gras que vous m'avez laissés, et les routes de Luachra Dedad derrière vous ! — Plus gras était le bœuf que tu as laissé chez nous, ton propre frère Cruachné fils de Ruadlom, des coteaux de Conalad. — Ce n'était pas mieux, dit Lugaid fils de Curoi, que de laisser le grand Loth fils de Fergus fils de Lété à Echbel fils de Deda,

(1) On, selon une autre leçon, avec quatre bœufs en travers.

(2) Chez les Gaulois, les meilleurs morceaux étaient offerts aux plus braves ; aussi les repas se terminaient-ils par des disputes et des combats souvent mortels. Cf. DIODORE, V, 28 ; ATHÉNÉE, IV, 40.

en Temair Lochra. — Quelle sorte d'homme pensez-vous qu'il est ? dit Celtchair fils d'Utthechar ; j'ai tué Conganchness fils de Deda, et je lui ai coupé la tête.»

Il leur arriva enfin qu'un seul homme força les hommes d'Irlande à se retirer devant lui ; c'était Cét, fils de Maga. Il éleva ses armes au-dessus des armes de l'armée ; il prit un couteau à la main et s'installa près du cochon. Qu'on trouve donc, dit-il, parmi les hommes d'Irlande quelqu'un pour soutenir la lutte contre moi ou qu'on me laisse partager le cochon ! »

Il plongea les Ulates dans le silence. « Tu vois, Loégairé, dit Conor. — Il ne sera pas dit, dit Loégairé, que Cét partage le cochon à notre nez. — Attends un peu, ô Loégairé, que je te parle, dit Cét. C'est l'usage chez vous, en votre Ulster, dit Cét, que chaque fils qui chez vous prend les armes, c'est chez nous qu'est son premier but. Tu es venu à la frontière, nous nous y sommes rencontrés ; tu as laissé la roue, le char et les chevaux ; tu t'es sauvé avec un javelot par le corps ; — tu n'obtiendras pas le cochon de cette façon-là. » Loégairé s'assit alors.

« Il ne sera pas vrai, dit un beau et grand guerrier qui s'était levé de son lit, que Cét partage le cochon à notre nez. — Qui est-ce ? dit Cét. — C'est un meilleur guerrier que toi, dit chacun, Oengus fils de Main-de-danger d'Ulster. — Pourquoi appelle-t-on ton père Main-de-danger ? dit Cét. Pourquoi donc ? Je le sais, dit Cét. Je suis allé à l'Est une fois. On crie sur moi, chacun arrive ; arrive ton père. Il me lança un grand coup de javelot. Je lui lance alors le même javelot, en sorte qu'il lui coupa la main, qui resta par terre. Qu'est-ce qui mettrait son fils à lutter avec moi ? » Oengus alla s'asseoir,

« Soutenir la lutte encore ? dit Cét, ou que je

partage le cochon ? — Il ne sera pas vrai que tu le découperas le premier, dit un beau et grand guerrier d'Ulster. — Qui est-ce ? dit Cêt. — C'est Eogan, fils de Durthacht, dit chacun, le roi de Fernmag. — Je t'ai vu déjà, dit Cêt. — Où m'as-tu vu ? » dit Eogan. — A la porte de ta maison, quand je razziais tes vaches. On criait sur moi dans le pays. Tu es arrivé au cri. Tu m'as lancé un javelot qui fut arrêté par mon bouclier. Je te lance le même javelot ; il te traverse la tête et te fait sortir l'œil de l'orbite. Les hommes d'Irlande te voient avec un seul œil. C'est moi qui t'ai enlevé l'autre de la tête. » Eogan alors s'assit.

« Servez donc, Ulates, la lutte encore ! dit Cêt. — Tu ne feras pas les parts maintenant, dit Munremur, fils de Gergend. — Est-ce Munremur ? dit Cêt. C'est moi qui ai le dernier nettoyé mon javelot, ô Munremur, » dit Cêt. Il n'y a pas trois jours que j'ai rapporté de ton pays les têtes de trois guerriers autour de la tête de ton fils aîné. » Munremur alors s'assit.

« La lutte encore ! dit Cêt. — Tu l'auras, dit Mend, fils de Salcholcan. — Qui est-ce ? dit Cêt. — Mend, dit chacun. — Quoi donc ? dit Cêt, un fils de rustres à sobriquets lutter avec moi ! mais c'est à moi que ton père doit ce nom : c'est moi qui, de mon glaive, lui ai coupé le talon, en sorte qu'il n'a rapporté qu'un seul pied. Qu'est-ce qui mettrait en face de moi le fils d'un estropié ? »

« La lutte encore ! dit Cêt. — Tu l'auras, dit un grand guerrier grisonnant et laid. — Qui est-ce ? dit Cêt. — Celtchair, fils d'Uthechar, dit chacun. — Un moment, ô Celtchair, dit Cêt, si tu n'es pas pressé de me frapper. Je suis venu, ô Celtchair, jusqu'à la porte de ta maison. On criait sur moi. Tout le monde arriva. Tu es arrivé aussi. Tu allas dans un défilé où tu

me rencontra. Tu me lanças un javelot. Je t'en lançai un autre qui te perça la cuisse et le haut des testicules. Tu as une maladie de vessie depuis ce temps-là, et dans la suite tu n'as plus engendré de fils ni de fille. Qu'est-ce qui te mettrait en face de moi ? » Celtchair s'assit.

« La lutte encore ! dit Cêt. — Tu l'auras, dit Cuscraid le bègue de Macha, fils de Conor. — Qui est-ce ? dit Cêt. — Cuscraid, dit chacun ; il a l'étoffe d'un roi à cause de sa beauté. — Il ne te remercie pas, dit le garçon. — C'est bien, dit Cêt. C'est chez nous d'abord que tu es venu pour ton premier exploit, ô garçon ; nous nous sommes rencontrés à la frontière ; tu y laissas le tiers des tiens et c'est ainsi que tu revins sans pouvoir émettre correctement une parole du haut de la tête, car le javelot t'avait blessé la veine du cou, en sorte que l'on t'appelle Cuscraid le bègue depuis ce temps-là. » Et ainsi il jeta l'opprobre sur la province entière.

Mais, au moment où il s'activait auprès du cochon, le couteau à la main, on vit entrer Conall Cernach qui d'un bond fut au milieu de la maison. Les Ulates firent grand accueil à Conall.

Conor enleva de sa tête son casque et l'agita. — « Nous désirons faire nos parts, dit Conall ; qui vous fait le partage ? — On l'a accordé à l'homme qui fait les parts, dit Conor, c'est-à-dire à Cêt, fils de Maga. — Est-il vrai, ô Cêt, dit Conall, que c'est toi qui partages le cochon ? » Alors Cêt dit :

Salut, Conall, cœur de pierre, — flamme ardente et vive, éclat de glace ; — cœur rouge de colère, dans une poitrine de héros ; — couvert de cicatrices, vainqueur au combat, — tel je vois le fils de Findchôem.

Et Conall dit :

Salut, Cêt, premier fils de Maga, rendez-vous de héros, — cœur de glace, fin de danger, — vaillant conducteur du combat, flot bell queux, — beau taureau querelleur, Cêt fils de Maga ! — Illustre sera notre rencontre, — illustre, notre séparation ; — on les racontera en Fer-Brot ; — on en témoignera en Fer-Manach. — Les héros verront un violent combat de lions ; — homme sur homme, dans la maison, cette nuit !

« Écarte-toi du cochon ! dit Conall. — Qu'est-ce qui peut t'y mener ? dit Cêt. — Tu as raison, dit Conall, de demander à te battre avec moi. Je te livrerai un combat singulier, ô Cêt, dit-il. J'en jure le serment de ma tribu ; depuis que j'ai pris un javelot en main, il ne m'est pas arrivé souvent de dormir sans la tête d'un Connacien sous la mienne et sans avoir blessé un homme chaque jour et chaque nuit. — C'est vrai, dit Cêt, tu es un meilleur guerrier que moi. Si c'était Anluan qui fût dans la maison, il te livrerait combat sur combat. C'est un malheur qu'il ne soit pas dans la maison ! — Il y est », dit Conall en tirant de sa ceinture la tête d'Anluan, et il la jeta sur la poitrine de Cêt, en sorte qu'un flot de sang monta à ses lèvres. Il s'écarta du cochon et Conall s'assit à côté.

« Qu'on vienne lutter, cette fois-ci ! » dit Conall. On ne trouva pas parmi les Connaciens de guerrier qui tint devant lui. On fit un rempart de boucliers à bosse en cercle autour de lui, car il y eut de mauvaises disputes dans la maison et de mauvais coups par de mauvaises gens. Ensuite Conall alla partager le cochon, mais il mit le bout de la queue dans sa bouche jusqu'à ce qu'il fût arrivé à faire les parts ; il suçà cette queue qui faisait la charge de neuf hommes et n'en laissa rien.

Il ne donna aux Connaciens que les deux jambes sous la gorge. Les Connaciens trouvèrent maigre leur part. Ils se lèvent, les Ulates aussi se lèvent, et chacun se jeta sur l'autre.

Il y eut là des coups sur l'oreille, en sorte que le tas qui s'élevait sur le sol était aussi haut que le pignon de la maison et que des ruisseaux de sang coulaient par les portes. Les troupes firent irruption par les portes et jetèrent une grande clameur, en sorte que beaucoup de sang coulait au milieu de la cour, chacun massacrant l'autre. C'est là que Fergus déracina un grand chêne qui était dans la cour. Les combattants font irruption hors de la cour. Le combat se livre à la porte de la cour.

Alors sortit Mac Dathô, avec son chien en main, et il le lâcha parmi eux pour voir quel parti choisirait son intelligence de chien. Le chien choisit les Ulates et se mit à massacrer les Connaciens et il mit en déroute les Connaciens. On dit que dans les champs d'Ailbé le chien saisit le timon du char sous Ailil et sous Mève. Alors Ferloga, cocher d'Ailill et de Mève, l'atteignit ; son corps tomba d'un côté ; sa tête resta au timon du char. On dit que c'est de là que vient le nom de Plaine d'Ailbé (Ailbé était le nom du chien).

La déroute passa au sud par la Brèche de Mugna Senrôiré, par le gué de Midibiné en Mastin, le long de la crête de Criach que l'on appelle aujourd'hui Kildare ; du fort d'Ingain dans le bois de Gaiblé au gué de Mac Lugna, le long de la crête de Damaigé, par le pont de Cairpré. Au gué de la Tête du chien, en Bilé, la tête du chien tomba du char. En traversant la lande de Midé à l'ouest, Ferloga, le cocher d'Ailill se jeta dans la bruyère et il sauta dans le char derrière Conor et lui tira la tête en arrière : « Remercie de te faire quartier, ô

Conor, dit-il. — Choisis à ta volonté, dit Conor. — Ce ne sera pas grand'chose, dit Ferloga. Emmène-moi avec toi à Emain Macha et que chaque soir les femmes à marier et les filles nubiles d'Ulster chantent un chœur autour de moi en disant : « Ferloga, mon bien-aimé ! » Il fallut le faire, car on n'osait refuser à cause de Conor, et Ferloga, au bout d'un an, fut laissé à Athlone avec, de la part de Conor, deux chevaux à brides d'or,

L'EXIL DES FILS D'USNECH (1)

Pourquoi les fils d'Usnech s'exilèrent-ils ? Ce n'est pas difficile.

Les Ulates étaient à boire chez Fédelmid, fils de Dall, conteur de Conor. La femme de Fédelmid, en outre, y était pour servir la compagnie, et elle était grosse. Les cornes et les parts circulaient à la ronde et la gaieté de l'ivresse se manifestait. Quand il fut temps de se coucher, la femme alla à son lit. Comme elle traversait la maison, l'enfant, dans son sein, cria (2), de telle sorte qu'on l'entendit dans toute la cour. A ce cri, tous les gens se jetèrent les uns sur les autres et s'entassèrent tête contre tête dans la maison. Alors Sencha fils d'Ailill les interpella : « Ne bougez pas, dit-il ; qu'on nous amène la femme pour qu'on sache d'où vient ce bruit. »

(1) Texte d'après le Livre de Leinster, manuscrit du XII^e siècle, avec variantes des XIV^e et XV^e siècles. Traduction anglaise par O'CURRY, *Atlantis*, III, 1862, p. 377-422; traduction française chez H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *L'Épopée celtique*, p. 220-236; traduction allemande par R. THURNEYSEN, *Sagen*, p. 11-20.

(2) C'est le thème, bien connu en folklore, de l'enfant qui crie ou parle avant de naître.

Alors on leur amena la femme. Son mari Fédelmídit dit :

Quel bruit violent gronde — et tempête dans ton sein mugissant ? — bruit qui est venu aux oreilles ? — entre tes deux côtés fortement enflés, — grande frayeur il produit ; — mon cœur est cruellement blessé.

Alors, on l'envoya à Cathba, car celui-ci était un savant :

Que Cathba au beau visage entende ! — ô grand diadème de prince magnifique, grandi — par des charmes de druide.

— Ce n'est pas à moi que sont les belles paroles, — l'éclat de la science, — car la femme ne sait pas — ce qui est dans son sein, — ce qui a crié dans le creux de son sein.

Alors Cathba dit :

Dans le creux de ton sein cria — une femme aux boucles blondes, — aux superbes yeux gris bleu ; — de digitale sont ses joues pourpre foncée. — A la couleur de la neige nous comparons — le trésor de ses dents sans défaut ; — ses lèvres sont éclatantes comme l'écarlate ; — femme pour qui il y aura bien des meurtres — parmi les guerriers ulates. — Dans ton sein gronde et crie — une femme à la belle chevelure longue ; — pour elle des héros lutteront ; — nombre de grands rois la demanderont ; — elle sera entraînée à l'ouest avec de grandes troupes — secrètement hors de la province de Conor. — Ses lèvres seront écarlates, — autour de ses dents de perles ; — de grandes reines seront jalouses — de sa beauté souveraine sans défaut.

Puis Cathba mit la main sur le sein de la femme et, sous la main, l'enfant s'agita. — « En vérité, dit-il, c'est une fille qui est là, son nom sera Deirdré et il y

aura du mal à cause d'elle. » La fille naquit ensuite et Calhba dit :

O Deirdré, tu détruiras beaucoup, — bien que tu aies un beau visage à l'illustre blancheur. — Les Ulates souffriront en ton temps, — ô noble fille de Fédelmid !

Un malheur arrivera plus tard, — à cause de toi, ô femme brillante ; — c'est en ton temps qu'aura lieu, écoute, — l'exil des trois grands fils d'Usnech.

C'est en ton temps qu'un acte de violence — sera accompli en Emain ; — on regrettera longtemps après de n'avoir plus — la protection du grand fils de Roeg.

C'est par toi, ô femme, qu'arrivera — l'exil de Fergus hors d'Ulster ; — et un fait sur lequel on pleurera, — le meurtre de Fiachna, fils de Conor.

C'est par ta faute, ô femme, qu'arrivera — le meurtre de Gercé ; fils d'Illadan, — et un fait de non moindre importance, — le massacre d'Eogan, fils de Durthacht.

Tu feras un acte haïssable, violent, — par ressentiment contre le grand roi des Ulates ; — en quelque endroit que soit ta tombe — il y aura une fameuse histoire, ô Deirdré !
O Deirdré !

« Que l'on tue la fille ! dirent les jeunes guerriers. — Non pas, dit Conor. Qu'on me l'apporte demain », dit Conor, « et on l'élèvera d'après mes ordres, et elle sera la femme qui vivra avec moi ». Les Ulates n'osèrent pas le contredire. Ainsi fut fait. Elle fut élevée chez Conor et devint la plus jolie fille qu'il y eût en Irlande. C'est dans un château à part qu'elle fut élevée, pour qu'aucun homme d'Ulster ne la vît jusqu'au moment où elle dormirait avec Conor, et on ne laissa personne entrer dans la maison, sauf sa nourrice et Leborcham à qui on ne pouvait s'attaquer, car elle était sorcière.

Une fois, le tuteur de la jeune fille écorchait un veau sur la neige, dehors, en hiver, pour le lui servir, quand il vit un corbeau qui buvait le sang sur la

neige (1). Alors elle dit à Leborcham : « Le seul homme que j'aimerais serait celui qui aurait sur lui ces trois couleurs-là : la chevelure comme le corbeau, la joue comme le sang et le corps comme la neige. — Dignité et bonheur à toi ! dit Leborcham ; il n'est pas loin de toi, il est dans la maison près de toi : c'est Nôisé, fils d'Usnech. — Je ne serai pas bien portante, dit-elle, que je ne l'aie vu. »

Cette fois-là, Nôisé était seul sur le mur du rempart d'Emain à chanter. Elle était harmonieuse la voix des fils d'Usnech. Toute vache et tout animal qui l'entendait donnait deux tiers de lait en plus. Tout homme qui l'entendait éprouvait un sentiment de paix et de joie. Leur adresse aux armes était grande. Toute la province d'Ulster aurait eu beau se réunir autour d'eux en un seul endroit, s'ils s'étaient adossés tous les trois les uns aux autres, elle n'aurait pas remporté la victoire sur eux, à cause de la supériorité de leur riposte et de leur défense. Ils étaient aussi rapides que les chiens pour poursuivre le gibier et tuaient les daims à la course.

Comme Nôisé était dehors tout seul, Deirdré s'échappa et passa près de lui, mais il ne la reconnut pas. — « Elle est belle, dit-il, la génisse qui passe près de nous. — Il faut, dit-elle, de grandes génisses là où il n'y a pas de taureaux — Tu as, avec toi, le taureau de la province, dit-il, le roi d'Ulster. — Je voudrais choisir entre vous deux, dit-elle, et je voudrais avoir un jeune petit taureau comme toi. — Non

(1) Dans le roman gallois de Pérédur, un jour où il était tombé de la neige pendant la nuit et où un corbeau avait tué un canard, Pérédur, en voyant la noirceur du corbeau, la blancheur de la neige, la rougeur du sang, songe à la chevelure de la femme qu'il aimait le plus, à la couleur de sa peau et aux pommettes de ses joues.

pas, » dit-il. Aussitôt elle s'élança sur lui et le prend par les deux oreilles. — « Voici deux oreilles de honte et de moquerie, dit-elle, si tu ne m'emmenes pas avec toi (1). — Éloigne-toi de moi, ô femme, dit-il. — Je serai à toi, » dit-elle. Aussitôt il fit entendre sa voix. Quand les Ulates entendirent la voix, chacun se jeta sur l'autre.

Les fils d'Usnech sortirent pour retenir leur frère. — « Qu'est-ce qui t'arrive? dirent-ils; il ne faut pas que les Ulates s'entre-tuent par ta faute ! » Alors il leur raconta ce qui lui était arrivé. — « Cela tournera mal, dirent les jeunes gens. Quoi qu'il en soit, tu ne seras pas exposé à la honte, tant que nous serons en vie. Nous irons avec elle dans un autre pays. Il n'y a pas en Irlande de roi qui ne nous accueille. » Ils tinrent conseil. Ils partirent cette nuit-là; ils avaient trois cinquantaines de guerriers, trois cinquantaines de femmes, trois cinquantaines de chiens, trois cinquantaines de valets et Deirdré avec eux.

Ils passèrent un long temps en service aux alentours, mais on essaya souvent de les mettre à mort chez des rois d'Irlande, par la malice et la ruse de Conor, d'Esruaid au sud-ouest jusqu'à Benn Étaïr au nord-est, et en sens inverse. Cependant les Ulates les chassèrent en Écosse et ils s'établirent dans un désert. Quand le gibier de la montagne leur manqua, ils s'en prirent aux bestiaux des hommes d'Écosse. Alors ceux-ci vinrent un jour pour les exterminer, mais les fils d'Usnech allèrent trouver le roi d'Écosse, qui les prit à son service et à la solde duquel ils se mirent. Ils construisirent leurs maisons dans la prairie; c'était pour la fille qu'ils avaient fait les maisons, pour que personne ne la

(1) Cette moquerie était un tabou qui obligeait Nôisé.

vît, de crainte qu'on ne les tuât à cause d'elle.

Une fois donc, l'intendant du roi vint, un matin de bonne heure, faire le tour de leur maison, et il vit le couple endormi. Il alla ensuite éveiller le roi. — « Nous n'avons pas trouvé, dit-il, jusqu'ici, une femme digne de toi. Il y a auprès de Nôisé fils d'Usnech une femme digne du roi de l'Occident. Que l'on tue Nôisé sur l'heure et que la femme dorme avec toi ! dit l'intendant. — Non, dit le roi, mais va lui faire ma cour, chaque jour, secrètement. » Ainsi fut fait. Mais tout ce que l'intendant lui disait, elle le racontait aussitôt à son mari, la nuit. Comme il n'en pouvait rien obtenir, il ordonna aux fils d'Usnech d'aller à des combats dangereux et des expéditions difficiles, pour qu'ils y fussent tués. Mais ils sortirent sains et saufs de toutes les batailles, et ces tentatives ne purent rien sur eux.

Les hommes d'Écosse, sur le conseil de l'intendant, se rassemblèrent pour les tuer. Elle le raconta à Nôisé. — « Partez d'ici, dit-elle, car si vous ne vous en allez pas cette nuit, vous serez tués demain. » Ils partirent cette nuit-là et s'en furent dans une île de la mer. Cela fut raconté aux Ulates. — « Il est malheureux, ô Conor, dirent les Ulates, que les fils d'Usnech tombent en pays ennemi par la faute d'une mauvaise femme. Il vaudrait mieux qu'on les accompagnât et qu'on les tuât et qu'ils vissent dans leur pays, que de succomber chez des ennemis. — Qu'ils viennent donc, dit Conor, et que des cautions aillent à leur rencontre ! » On leur porte cette nouvelle. — « Volontiers, dirent-ils, on ira et que Fergus, Dubthach et Cormac fils de Conor viennent nous cautionner ! » Ceux-ci vinrent et ils se prirent les mains dès leur débarquement.

On discuta pour savoir si l'on inviterait, sur le conseil

de Conor, Fergus à boire de la bière, car les fils d'Usnech avaient dit qu'ils ne prendraient aucune nourriture en Irlande avant d'avoir mangé chez Conor (1). Alors Fiacha fils de Fergus alla avec eux, tandis que Fergus et Dubthach restaient et les fils d'Usnech arrivèrent à la prairie d'Emain. C'est là aussi que vint Eogan, fils de Durthacht, roi de Fernmag, pour faire sa paix avec Conor, car il était brouillé avec lui depuis longtemps. C'est lui qui fut chargé de tuer les fils d'Usnech, et des soldats de Conor l'accompagnaient pour les empêcher d'arriver jusqu'au roi.

Les fils d'Usnech étaient debout au milieu de la prairie et les femmes assises sur la muraille d'Emain. Eogan arriva en examinant la prairie, mais le fils de Fergus se plaça à côté de Nôisé, Eogan lui souhaita la bienvenue d'un coup pénétrant de grand javelot, qui lui traversa le dos. Aussitôt le fils de Fergus s'élança, mit les deux mains sur Nôisé et le mit sous lui, en sorte qu'il était sur lui. Et c'est ainsi que fut frappé Nôisé, à travers le fils de Fergus. Ensuite on tua à travers la prairie, en sorte que personne n'échappa à la pointe des javelots ou au tranchant des glaives, et Deirdré fut amenée devant Conor, les mains liées derrière le dos.

On raconta cela ensuite à Fergus, à Dubthach et à Cormac. Ils arrivèrent et firent aussitôt de grands exploits : Dubthach tua Mané fils de Conor, et Fiachna

(1) Dans une rédaction plus moderne, il est raconté, plus clairement, comment Fergus, qui avait garanti la sécurité des fils d'Usnech, fut invité par Borrach à rester à dîner chez lui. Or Fergus avait comme tabou de ne pas refuser une invitation à dîner et de ne pas quitter le festin avant qu'il ne fût terminé. Il dut donc abandonner les fils d'Usnech en les confiant à la garde de ses fils. H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *L'Épopée celtique en Irlande*, p. 261-262.

fils de Fédelm fille de Conor ; Fergus tua Pied-Fort, fils de Pied-Grande, et son frère. Conor s'en offensa et un combat s'engagea entre eux pendant un jour entier ; trois cents Ulates y succombèrent. Dubthach tua les filles d'Ulster et, avant le matin, Fergus brûla Emain. Puis ils allèrent chez Ailill et Mève, car ils savaient que ce couple les accueillerait. Trente centaines, tel était le nombre de ces exilés ; jusqu'à la fin de seize années, ils ne cessèrent de causer aux Ulates plainte et terreur, mais chaque nuit ceux-ci criaient et tremblaient.

Elle fut un an auprès de Conor, et de tout ce temps-là, on ne vit pas sa bouche sourire ; elle ne mangea ni ne dormit son content et elle ne leva pas la tête de dessus ses genoux. Quand les jongleurs lui étaient amenés, voici ce qu'elle disait :

Quelque beaux que soient à vos yeux les héros — qui marchent vers Emain ; — plus noblement marchaient vers leur maison — les trois fils héroïques d'Usnech.

Nôisé, avec un hydromel de belles noisettes ; — je le lavais auprès du feu ; — Ardan, avec un cerf ou un porc exquis ; — Andlé avec un fagot sur son grand dos.

Quelque doux que soit pour vous l'hydromel exquis, — que boit le fils de Ness le batailleur, — j'avais auparavant sur la rive — nourriture abondante et plus douce.

Quand le noble Nôisé avait arrangé — la viande à cuire sur le bois, noble table, — toute nourriture était plus douce mille fois — que procurait le fils d'Usnech.

Quelque harmonieux que soient pour vous chaque mois — les flûtistes et les cornistes, — voici ce que j'avoue aujourd'hui : — j'ai entendu une musique bien plus harmonieuse.

Harmonieux sont pour le roi Conor — les flûtistes et les cornistes ; — plus harmonieuse est pour moi — la voix des fils d'Usnech.

Son de vague, la voix de Nôisé — était une harmonie à

écouter toujours ; — la voix de médium d'Ardam était bonne, — et la voix haute d'Andlé, hors de sa hutte.

De Nôisé on a fait la tombe ; — triste fut la protection (1) ; — ceux par qui il a été élevé ont distribué — le breuvage de poison dont il est mort.

Chère Berthàn, jolie campagne — riche en hommes quoique montagnueuse, — il est triste que je ne me lève pas aujourd'hui — pour attendre le fils d'Usnech.

Cher esprit ferme, juste, — cher guerrier, grand, modeste ; après avoir traversé le bois de Fâl, — cher entretien au petit matin.

Cher œil bleu aimé des femmes, — dur pour les ennemis ; — après le tour de la forêt, noble réunion, — chère voix haute à travers l'obscurité du bois.

Je ne dors plus ; — mes ongles ne sont plus de pourpre ; — la joie ne vient plus à mes veilles, — depuis que ne viennent plus les fils d'Usnech.

Je ne dors pas — la moitié de la nuit, dans mon lit ; — mon esprit se lance parmi les multitudes, — outre que je ne mange ni ne ris.

De joie aujourd'hui j'en'ai pas un moment ; — dans l'assemblée d'Emain où vont les nobles ; — ni paix, ni plaisir, ni repos, — ni grande maison, ni belle parure.

Quelque beaux...

Quand Conor cherchait à la calmer, elle disait :

O Conor, que veux-tu ? — Tu m'as causé chagrin et larmes ; — quant à moi, tant que je reste en vie, — ton amour pour moi ne sera pas très grand.

Celui qui fut pour moi le plus beau sous le ciel, — et celui qui fut si cher, — tu me l'as enlevé ; c'est grand dommage, — que je ne le voie qu'avec ma mort.

Disparue (tristesse pour moi) — la forme sous laquelle paraissent les fils d'Usnech, — tertre noir de jais sur un corps blanc, — qui sera bien connu dans la foule des femmes.

(1) La protection de Fergus.

Deux joues de pourpre plus belles qu'une prairie, — lèvres rouges, cils noirs comme le scarabée, — dents couleur de perles, — comme la noble teinte de la neige.

Il m'était bien connu, son clair vêtement, — parmi les guerriers d'Écosse; — son manteau de belle pourpre pour l'assemblée, — avec sa bordure d'or rouge.

Sa tunique de satin, grand trésor — où avaient été cent mains, doux nombre; — pour la broder, (il est évident), — [il y eut] cinquante onces de laiton.

Un glaive à poignée d'or dans sa main; — deux javelots gris à la terrible pointe; — un bouclier à bordure d'or jaune, — et sur lui une bosse d'argent.

Le beau Fergus nous a fait grand tort — en nous faisant franchir la mer; — il a vendu son honneur pour de la bière, — ses hauts faits se sont écroulés.

Si sur la plaine se trouvaient — les Ulates en présence de Conor, — je les donnerais tous, sans conteste, — pour le visage de Nôisé fils d'Usnech.

Ne brise pas aujourd'hui mon cœur; — bientôt j'atteindrai ma tombe prématurée, — Le chagrin est plus fort que la mer, — le sais-tu, ô Conor?

O Conor...

« Qui bais-tu le plus de ceux que tu vois? dit Conor.

— Toi, certes, dit-elle, et Eogan fils de Durthacht.

— Tu seras une année chez Eogan, » dit Conor.

Il la remit aux mains d'Eogan. Le lendemain, ils allèrent à l'assemblée de Tara. Elle était dans le char derrière Eogan. Elle s'était promis qu'elle ne verrait pas deux époux sur terre en même temps. — « Eh bien, ô Deirdré, dit Conor, tu as l'œil d'une brebis entre deux béliers, entre moi et Eogan. »

Il y avait un grand bloc de rocher devant elle. Elle se jeta, la tête contre le bloc, en sorte qu'elle s'y brisa la tête et mourut.

Voilà l'Exil des fils d'Usnech, l'Exil de Fergus, et le meurtre des fils d'Usnech et de Deirdré. *Finit.*

LA COURTISE DE FINDABAIR (I)

Fræch, fils d'Idach de Connacht, était fils de Befinn des Fées, qui était sœur de Boinn (2). C'était le plus beau héros des hommes d'Irlande et d'Écosse. Mais il ne vécut pas longtemps.

Sa mère lui avait donné dix vaches des fées ; elles étaient blanches avec des oreilles rouges. Il resta chez lui pendant huit ans sans prendre femme. Cinquante fils de rois formaient sa maison ; ils étaient tous de même âge, de même aspect que lui, tant taille que maintien.

Findabair, fille d'Ailill et de Mève, se prit d'amour pour lui sur les rapports qu'on lui en faisait. On le lui dit dans sa maison. Alors il décida d'aller parler à la jeune fille, et discuta cette affaire avec son peuple. — « Va-t'en trouver la sœur de ta mère pour rapporter quelques vêtements merveilleux et présents des fées. » Il alla donc vers la sœur, c'est-à-dire Boinn, et entra dans la plaine de Breg ; il emporta cinquante manteaux bleus dont chacun était pareil au dos d'un scarabée et

(1) Texte d'après le manuscrit XL de la Bibliothèque des avocats d'Edimbourg, manuscrit du XVI^e siècle. Traductions anglaises par O.B. CROWE, *Táin bó Fræich*, 1870 ; A.-O. ANDERSON, *Revue celtique*, XXIV (1903), p. 127-154. Traduction allemande par R. THURNEISEN, *Sagen*, p. 115-125. Variantes publiées par KUNO MEYER, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, IV (1902), p. 31-47. Nous avons tenu compte, dans la traduction, de ce texte critique. Le titre ordinaire de cette saga est « La Razzia de Fræch », qui est loin d'en constituer le principal épisode. Nous avons emprunté le vieux mot français « courtise » pour rendre l'irlandais *tochmarc*, en anglais *courtship*.

(2) Est-ce la rivière Boyne divinisée ?

avait quatre oreilles d'un gris sombre et portait une broche d'or rouge, cinquante tuniques blanches avec des animaux d'or et d'argent; cinquante boucliers d'argent avec des bordures; une chandelle royale dans la main de chacun des hommes avec cinquante rivets de laiton blanc, cinquante bosses d'or raffiné à chacune d'elles; à leur extrémité, des embouts d'escarboucle; des pierres précieuses à la tête, qui dans la nuit brillaient comme les rayons du soleil. Ils eurent cinquante glaives à poignée d'or, et chacun un cheval gris-doux, avec un mors d'or, et une boucle d'argent portant des clochettes d'or, à son cou. Cinquante caparaçons de pourpre avec des franges d'argent, des boucles d'or et d'argent et des têtes d'animaux. Cinquante fouets de laiton blanc avec des crochets d'or au bout de chacun. Et sept chiens de chasse avec des chaînes d'argent et une pomme d'or entre chacun; des jambières de bronze où aucune couleur ne manquait. Sept sonneurs de cor avec des cors d'or et d'argent, des robes de toutes couleurs, de longs cheveux dorés et jaunes, des manteaux brillants. Trois druides étaient devant eux, avec des diadèmes d'argent rehaussés d'or. Chacun avait un bouclier avec des emblèmes en relief, avec des crochets à crête, avec des côtes de bronze sur les côtés. Trois harpistes, chacun d'un maintien royal.

Ils partirent donc pour Cruachan en cet équipage. Le guetteur, du haut du château, les aperçut quand ils furent arrivés à la plaine de Cruachan: « Je vois approcher du château, dit-il, une nombreuse compagnie; depuis qu'Ailill et Mève ont pris le pouvoir, il n'est jamais venu et il ne viendra jamais une compagnie plus belle et plus brillante. Comme si j'avais la tête dans une cuve de vin est le souffle de la brise qui passe sur eux. Les tours et les jeux que fait le jeune homme qui est parmi eux, je

n'en ai jamais vu de pareils. Il jette son javelot à la distance d'une portée loin de lui; avant qu'il atteigne le sol, les sept chiens aux sept chaînes d'argent l'attrapent. »

Là-dessus, la troupe qui était dans le château de Cruachan vint pour les regarder; les gens s'écrasèrent les uns les autres en sorte que seize hommes moururent en les regardant. Ils descendirent de cheval à la porte du château. Ils débridèrent leurs chevaux et lâchèrent leurs chiens. Ceux-ci rabattirent sept daims jusqu'aux remparts de Cruachan et sept renards et sept bêtes de la plaine (1) et sept sangliers; les jeunes gens les tuèrent dans la première cour du château. Puis les chiens sautent dans la Bray et attrapent sept loutres et les apportent au même tertre, à la porte de la première enceinte. Puis ils s'assirent. On vint les trouver de la part du roi. On leur demanda d'où ils étaient. Ils se nommèrent, avec leur vrai lignage. — « Frâech fils d'Idach est là, » dirent-ils. On alla le dire au roi et à la reine. — « Qu'ils soient les bienvenus, dirent Ailill et Mève. — C'est un noble jeune homme, ajouta Ailill. Qu'il entre dans la cour! » On leur accorda un quart de la maison.

Voici la description de la maison : sept lits dorés, du foyer à la muraille, dans la maison tout autour; un fronton de bronze à chaque lit; des cloisons d'if rouge joliment tacheté, trois bandes de bronze autour de chaque lit (2); sept bandes de cuivre, du chaudron à bœuf jusqu'au toit de la maison. La maison était de sapin, couverte à l'extérieur de bardeaux. Il y avait seize fenêtres à la maison et des cadres de cuivre à cha-

(1) Périphrase pour désigner les lièvres.

(2) Ce sont des lits de repos, comme ceux des salles à manger des Romains.

cune. Un joug de cuivre en travers du trou du toit. Quatre piliers de cuivre aux lits d'Ailill et Mève; ils étaient tous faits de bronze de cuivre et le lit était au centre même. A l'entour, il y avait deux frontons d'argent couverts d'or. Une baguette d'argent, du fronton rejoignait les traverses de la maison et l'entourait d'une porte à l'autre.

Ils pendirent leurs armes dans la maison; ils s'assirent et on leur fit bon accueil: « Soyez les bienvenus, dirent Ailill et Mève. — C'est pour cela que nous sommes venus, répondit Fræch. — Ce ne serait pas facile de se quereller, » dit Mève. Puis Ailill et Mève se mirent à jouer aux échecs. Alors Fræch commence une partie d'échecs avec un homme de sa maison. Le jeu était splendide: l'échiquier de bronze blanc avec quatre oreilles et des coudes d'or; une chandelle de pierre précieuse l'éclairait; les pièces de l'échiquier étaient d'or et d'argent. — « Préparez à manger aux jeunes gens, dit Ailill. — Ce n'est pas ce que nous voulons, dit Mève, mais je désire jouer aux échecs avec Fræch. — Je veux bien que tu y ailles, » dit Ailill. Alors Mève va trouver Fræch et joue avec lui. Pendant ce temps, les gens de la maison faisaient cuire le gibier.

« Que tes harpistes nous jouent quelque chose, maintenant, dit Ailill. — Jouez donc, » dit Fræch. Un sac de peau de loutre, bordé de cuir écarlate, d'or et d'argent, entourait chaque harpe; au centre, la peau d'un chevreuil, aussi blanche que neige, mais avec des yeux d'un gris sombre au milieu, et des garnitures de lin sur les cordes, aussi blanches qu'un manteau de cygne. Les harpes étaient d'or, d'argent et de bronze blanc, avec des figures de serpents; d'oiseaux et de chiens en or et en argent. Quand on touchait les cordes, ces figures couraient en rond autour des hommes. Alors ils jouèrent,

et douze hommes de la maison d'Ailill et de Mève moururent à force de pleurer et de s'attrister.

Ces trois harpistes étaient de bons mélodistes, et les lois d'Uaithné furent alors. Ce fameux trio se composait de trois frères : Pleureur, Rieur, Endormeur. Boinn la fée était leur mère et on les nommait ainsi des airs que jouait Uaithné, la harpe de Dagdé. Quand leur mère était en travail, la harpe pleura de tristesse, aux premières douleurs; elle sourit, rit et se réjouit au milieu, à la naissance des deux premiers fils; elle fut doucement endormante à la naissance du dernier, qui fut pénible. C'est de là que fut nommée la troisième partie de la musique. Puis Boinn se réveilla de son sommeil. — « J'accepte, dit-elle, tes trois fils, ô Uaithné pleine d'ardeur, puisqu'il y aura sommeil, rire et pleurs sur les vaches et les femmes qui iront avec Mève et Ailill. Les hommes mourront, qui prêteront l'oreille à leurs charmes. »

Ils s'arrêtèrent alors de jouer dans le palais. « C'est magnifiquement qu'il est venu, dit Fergus. — Distribue-nous la nourriture apportée à la maison, » dit Fræch. Lothar parcourut la maison en distribuant la nourriture. Il coupait chaque jointure sur la paume de la main avec son glaive et il ne touchait viande ni peau. Depuis qu'il avait la charge de distribuer les portions, sa main ne les gaspillait jamais.

Pendant trois jours et trois nuits, Mève et Fræch jouèrent aux échecs à la lueur des pierres précieuses. Enfin Fræch s'adressa à Mève : « Il suffit, dit-il, que je t'aie gagnée; je ne prends pas ta mise; n'en sois pas froissée. — Depuis que tu es dans ce château, dit Mève, voici le jour qui m'a semblé le plus long — C'est évident, dit Fræch, voilà trois jours et trois nuits que nous jouons aux échecs. »

Là-dessus, Mève se leva ; elle trouvait honteux d'avoir laissé les jeunes gens sans manger. Elle alla vers Ailill et lui dit : « Nous en avons fait de belles ! Les jeunes gens venus du dehors n'ont pas eu à manger ! — Tu as mieux aimé jouer aux échecs, dit Ailill. Cela n'empêche pas de distribuer de la nourriture aux gens dans la maison. — Il y a trois jours et trois nuits, dit-elle, mais il n'y a pas à compter la nuit à cause de l'éclat des pierres précieuses dans la maison. — Dites-leur donc, dit Ailill, de cesser leurs lamentations jusqu'à ce que la distribution leur soit faite. » On leur distribua à manger ; ils furent satisfaits et ils continuèrent à festoyer trois jours et trois nuits.

Puis Fræch fut appelé dans la maison par Ailill et Mève et ils lui demandèrent ce qui l'avait amené. — « Je désirais, dit-il, vous faire visite. — La maisonnée n'est pas fâchée de vous connaître, dit Ailill ; votre présence vaut mieux que votre absence. — Je resterai donc, dit Fræch, une autre semaine avec vous. » Alors ils restèrent dans le château jusqu'à la fin de la quinzaine, et chaque jour ils chassaient et rapportaient le produit de leur chasse au château. Les Connaciens venaient les visiter.

Fræch était ennuyé de n'avoir pas eu d'entretien avec la fille, ce qui était le motif qui l'avait amené. Un jour il s'était levé à la fin de la nuit pour se laver les mains à la fontaine. A ce même moment, elle était venue aussi avec sa servante à la même fontaine pour se laver les mains. Il lui prit aussitôt les mains : « Reste à causer avec moi, dit-il ; c'est pour toi que nous sommes venus. — Ce serait une bonne fortune pour moi, dit la jeune fille, si je le pouvais, mais je ne puis rien pour toi. — Dis-moi, t'enfuirais-tu avec moi ? dit Fræch. — Je ne m'enfuirais certes pas, dit Findabair, car je suis fille

de roi et de reine. Ta pauvreté n'est pas telle que tu ne puisses m'obtenir de ma famille, et je préférerais aller avec toi. C'est toi que j'ai aimé. Prends cet anneau, dit la fille, et ce sera un gage entre nous. Ma mère me l'a donné à garder et je raconterai que je l'ai perdu. » Puis ils se séparèrent l'un de l'autre.

« Je crains, dit Ailill, la fuite de cette jeune fille-là avec Frâech. — Toutefois on pourrait la lui donner ; ce ne serait pas perdu, dit Mève, à condition qu'il vint avec son bétail nous aider dans la razzia. » Alors Frâech vint dans la maison pour leur parler : « Est-ce un secret qu'il y a entre vous ? dit-il. — Quel qu'il soit, tu peux cependant y prendre part, dit Ailill. — Voulez-vous me donner votre fille ? » dit Frâech. Alors les gens se regardent les uns les autres. « On te la donnera, dit Ailill, si tu me donne le douaire que je te demanderai. Tu l'auras, dit Frâech — Je demande trois vingtaines de chevaux gris foncé pour moi, dit Ailill, avec leurs mors d'or et d'argent, douze vaches laitières dont chacune donne du lait pour cinquante personnes, et chacune avec un veau blanc aux oreilles rouges ; je te demande aussi de venir avec nous avec toute ta troupe et tes musiciens, à la razzia de Cualngé ; ma fille sera à toi, pourvu que tu viennes à l'expédition. — Je jure par mon bouclier, par mon épée et par mes armes, dit Frâech, que je ne donnerais pas un tel douaire, même pour Mève de Cruachan. » Alors il les quitta et sortit de la maison.

Là-dessus Ailill et Mève conférèrent ensemble chez eux. Ils dirent : « S'il prend notre fille, cela nous mettra mal avec maints rois et seigneurs d'Irlande. Ce qui vaudrait mieux serait de se jeter sur lui et de le tuer sur-le-champ, avant qu'il ne nous détruise. — C'est mal, dit Mève, et c'est un déshonneur pour nous. — Ce ne

sera pas un déshonneur, dit Ailill, de la manière que j'emploierai. »

Ailill et Mève entrent dans le palais. « Sortons maintenant, dit Ailill, pour voir les chiens chasser jusqu'à midi et jusqu'à ce qu'ils soient fatigués. » Puis ils s'en vont tous à la rivière pour se baigner. « On m'a raconté, dit Ailill, que tu es bon dans l'eau, ô Fræch ; va dans l'étang, que nous te voyions nager. — Comment est cet étang ? dit-il. — Nous n'y connaissons aucun danger, dit Ailill, et on s'y baigne fréquemment. » Alors Fræch ôte ses vêtements et va dans l'étang, laissant à terre sa ceinture. Ailill ouvre la bourse, y trouva l'anneau et le reconnut aussitôt. « Viens là, dit Ailill, ô Mève ! » Mève vint à l'endroit où était Ailill, et il lui présenta l'anneau. « Le reconnais-tu ? dit-il. — Certes, je le reconnais, » dit Mève. Ailill le jette dans la rivière. Mais Fræch s'en aperçut : il vit le saumon sauter dessus et le mettre dans sa bouche. Fræch saute sur le saumon, le prend par les ouïes, l'emporte sur la terre et le pose dans un endroit caché sur la rive. Puis il se mit à sortir de l'eau. « Ne sors pas de l'eau, dit Ailill, sans m'apporter une branche de ce sorbier là-bas, sur le bord de la rivière. Je trouve ses baies jolies. » Alors il part pour atteindre le sorbier, brise une branche de l'arbre et, la portant sur son épaule, traverse l'eau pour revenir. Findabair remarque que, quelque belle chose qu'elle eût vue, elle trouvait plus beau de voir Fræch sur l'étang noir de Brei : son corps très blanc, sa très belle chevelure, sa jolie figure, ses yeux bleus, tendre jeune homme sans aucune défectuosité : le visage étroit du bas, large du haut ; sa taille droite sans défaut ; la branche avec ses sorbes entre son cou et sa figure blanche. Voici ce que dit Findabair : « Je n'ai rien vu

qui, à moitié ou au tiers, approchât de sa beauté. »

Alors, de l'eau, il leur jeta les branches : « Les baies sont splendides et superbes ; apporte-nous-en encore, » dit Ailill. Frâech retourne au milieu de l'eau. La Bête l'y saisit : « Passez-moi un glaive, dit-il, la Bête me tient. » Mais il n'y avait sur la rive aucun homme qui osât lui en donner un, par crainte d'Ailill et de Mève. Alors Findabair enlève rapidement ses vêtements et se jette à l'eau, avec l'épée de Frâech. Son père lui lance un javelot à cinq pointes à la distance d'une portée ; le javelot traverse ses deux tresses, mais Frâech l'attrape à la main, et le lance vers la terre, avec la Bête encore à ses côtés ; il le jette avec une telle adresse qu'il traversa la robe de pourpre et la tunique d'Ailill. Alors les jeunes se groupent autour d'Ailill. Findabair sort de l'eau et laisse le glaive à Frâech ; celui-ci coupe la tête à la Bête ; elle resta sur le côté et il la ramena avec lui à terre. De là vient le nom de l'Étang Noir de Frâech, dans la Bray, sur le territoire de Connacht.

Ensuite Ailill et Mève revinrent en leur château. — « Voilà une belle affaire que nous avons faite ! dit Mève. — Nous nous repentons de ce que nous avons fait contre cet homme, car il n'est pas coupable. Quant à notre fille, dit-il, ses lèvres mourront demain soir, et ce ne sera pas la faute d'avoir apporté le glaive qui lui sera imputée. Préparez un bain pour cet homme ! dit Ailill, un bouillon gras frais de viande de génisse coupée au couperet et à la hache, et apportez-le-lui dans le bain. » Tout fut fait comme il l'avait dit.

Les sonneurs de cor, avant cela, allèrent au château. Ils sonnèrent de telle sorte que trente des propres amis d'Ailill et de Mève moururent du charme plaintif de la musique. Puis Frâech entra dans le château et se mit

dans le bain, et les femmes s'assemblèrent autour de lui près de la cuve pour le frotter et lui laver la tête ; puis on le sortit du bain et on lui fit un lit.

Alors on entendit sur Cruachan une lamentation, aux environs, et l'on vit trois cinquantaines de femmes en tuniques de pourpre, avec des coiffures vertes, avec des bracelets d'argent au poignet. On envoya vers elles pour savoir l'histoire qui causait leur lamentation. — « C'est Fræch, fils d'Idach, dit la femme, le fils favori du roi des fées d'Irlande. » Là-dessus, Fræch entendit la lamentation. — « Soulevez-moi, dit-il aux siens, c'est la lamentation de ma mère et des femmes de Boinn. » Aussitôt, on le soulève et on le porte vers elles. Les femmes l'entourent et l'emportent en Cruachan.

Le lendemain, à nones, on le vit revenir, avec cinquante femmes autour de lui : il était guéri, sans blessure ni mal ; les femmes étaient du même âge, de la même taille, de la même beauté, avec l'aspect des fées, et il n'était pas possible de les distinguer les unes des autres. Peu s'en fallut que les gens ne s'étouffassent en se pressant autour d'elles. Elles le quittèrent à la porte de la cour. Elles continuèrent leur lamentation en s'en allant de sorte que les gens qui étaient dans la cour en devinrent fous, et c'est de là que vient la « Lamentation des Fées », chez les musiciens d'Irlande.

Puis il rentre dans le château. Toute l'assemblée se lève devant lui et lui souhaite le bienvenue, comme s'il était revenu d'un autre monde. Ailill et Mève se levèrent et exprimèrent leur regret de ce qu'ils lui avaient fait ; ils font la paix avec lui. Puis ce soir-là, ils se mirent à festoyer dans le palais. Fræch appelle à lui un jeune homme de sa troupe et lui dit : « Va-t'en à l'endroit où je suis entré dans l'eau ; j'y ai laissé un saumon ;

porte-le à Findabair; qu'elle l'apprête et le fasse bien cuire; l'anneau est à l'intérieur. Je crois vraisemblable qu'il en sera question ce soir. » Puis l'ivresse s'empara d'Ailill et de Mève et ils prirent plaisir aux chants et au jeu.

Ailill dit à son intendant : « Qu'on m'apporte mes bijoux ! » On les lui apporta tous alors et on les mit devant lui. « Merveille des merveilles ! » dit chacun dans le palais. — « Appelez-moi Findabair ! » dit Ailill, Findabair vint à eux avec cinquante filles de rois et de seigneurs de Connacht. « Ma fille, dit Ailill, l'anneau que je t'ai donné l'an dernier, l'as-tu encore ? Apporte-le-moi pour que les jeunes gens le voient ; je te le rendrai ensuite. — Je ne sais pas, dit-elle, ce qu'on en a fait. — Trouve-le donc, dit Ailill, il faut que tu le cherches, ou que ton âme s'en aille de ton corps. — Cela n'est pas juste, dirent les jeunes gens ; il y a déjà beaucoup de biens ici. — Il n'y a aucun de mes bijoux que je ne donnerais pour ta fille, dit Fræch, parce qu'elle m'a apporté le glaive pour défendre ma vie. — Tu n'as point de joyau qui puisse l'aider si elle n'apporte pas l'anneau, dit Ailill. — Il n'est pas en mon pouvoir de te le donner, dit la fille ; fais de moi ce que tu voudras. — J'en jure par le dieu que jure ma tribu, tes lèvres mourront, si tu n'apportes pas l'anneau, dit Ailill. C'est parce que c'est difficile que je te le demande ; car je sais que jusqu'à ce que reviennent ceux qui sont morts depuis le commencement du monde, il ne sortira pas de l'endroit où il a été jeté. — Il ne viendra donc pas pour un trésor ou une nécessité (1), dit la fille, le joyau que

(1) C'est-à-dire que Findabair ne cédera ni à la force ni à attrait d'un cadeau.

l'on demande. Je vais l'apporter, puisque voici bien des fois qu'on le demande. — Tu n'iras pas, dit Ailill, mais envoie quelqu'un le prendre. » La jeune fille envoya sa servante pour le prendre : « J'en jure par le dieu que jure ma tribu ; si on le trouve, je ne resterai pas plus longtemps sous ton pouvoir, quand même je n'aurais d'autre occupation que la débauche. — Je ne t'empêcherai pas même d'aller trouver le garçon d'écurie, si on trouve l'anneau, » dit Ailill. Là-dessus, la servante apporta le plat dans le palais ; dessus était le saumon cuit, avec un assaisonnement au miel que la fille avait préparé, et l'anneau d'or était sur le saumon. Ailill et Mève le considérèrent.

Puis on regarda Fræch et celui-ci regarda sa bourse. — « Il me semble qu'il est attesté que j'ai laissé ma ceinture, dit Fræch. Par ta vraie royauté, dis-nous ce que tu as fait de l'anneau. — Je ne te le célerai pas, dit Ailill. C'est à moi qu'est l'anneau qui était dans ta bourse et je savais que c'était Findabair qui te l'avait donné. C'est pourquoi je l'ai jeté dans l'étang noir. Par la vérité de ton honneur et de ta vie, ô Fræch, raconte comment tu as pu le rapporter. — Je ne te le célerai pas, dit Fræch. Le jour où je trouvai l'anneau à la porte de la cour, je vis que c'était un joyau de prix. Aussi le serrai-je aussitôt dans ma bourse. J'entendis, le jour où j'allai à l'eau, la fille qui l'avait perdu, le chercher. Je lui dis : « Quelle récompense aurai-je de toi si je le trouve ? » Elle me dit qu'elle me donnerait une année d'amour. Par hasard je n'avais pas l'anneau sur moi ; je l'avais laissé à la maison. Nous ne nous rencontrâmes plus jusqu'à ce que nous nous trouvâmes, au moment où elle me mit le glaive en main, dans la rivière. Puis je te vis quand tu ouvris ma bourse et que tu jetas l'anneau dans l'eau. Je vis le

saumon qui sauta dessus et le prit dans sa bouche. Alors, j'attrapai le saumon, le mis dans un manteau et le passai à la fille. C'est ce saumon que voilà sur le plat. »

Toute la maisonnée fut pleine de surprise et d'admiration devant cette histoire. — « Je ne donnerai pas ma pensée à un jeune homme d'Irlande autre que toi, dit Findabair. — Engage-toi à lui, dirent Ailill et Mève; viens avec nous, avec tes vaches, à la Razzia de Cualngé, et quand tu seras revenu de l'Est avec tes vaches, vous vous marierez la nuit même, toi et Findabair. — Je le ferai, » dit Frâech. Ils restèrent là jusqu'au lendemain. Frâech et sa troupe s'équipèrent. Ils dirent adieu à Ailill et à Mève. Puis ils partirent pour leur pays.

Or il était arrivé que ses vaches venaient d'être volées. Sa mère vint à lui : « Il n'a pas été heureux, dit-elle, le voyage que tu as fait. Il te causera bien de l'ennui. Tes vaches ont été volées, ainsi que tes trois fils et ta femme, et sont dans la montagne des Alpes. Trois des vaches sont dans l'Écosse du Nord, chez les Pictes. — Alors, que faire? dit-il à sa mère. — Tu n'iras pas les chercher; tu ne vas pas donner ta vie pour elles, dit-elle. Tu auras par moi d'autres vaches. — Non, certes, dit-il. Il est de mon honneur et de ma vie d'aller trouver Ailill et Mève, avec des vaches, pour la Razzia de Cualngé. — Tu n'obtiendras pas ce que tu cherches, » dit sa mère. Là-dessus, il la quitta.

Alors il partit avec trois neuvaines d'hommes, un faucon et un chien à laisse, en sorte qu'il arriva sur le territoire de l'Ulster, et rencontra Conall Cernach dans les montagnes de Boirché. Il lui fit part de sa recherche. « Ce que tu es en train de faire, dit celui-ci, ne sera pas chanceux; tu auras beaucoup d'ennui, quelle que soit ton intention. — Reste avec moi

dit Fræch à Conall, pour venir avec moi, à quelque moment que nous nous trouvions. — Je viendrai certes, » dit Conall.

Ils partirent tous les trois ; ils traversèrent la mer, le nord de l'Angleterre, la mer de Wight, et arrivèrent au nord de la Lombardie, puis aux montagnes des Alpes. Ils virent en face d'eux une jeune fille qui gardait des moutons. — « Allons tous deux, dit Conall, ô Fræch, parler à la femme là-bas, et que nos jeunes gens restent ici ! » Ils allèrent donc lui parler. Elle leur dit : « D'où êtes-vous ? — D'Irlande, dit Conall. — Il ne sera pas chanceux pour les hommes d'Irlande de venir en ce pays. Ma mère aussi est d'Irlande. — Aide-moi, dit Conall Cernach, par amitié. Raconte-moi un peu nos voyages. En quelle espèce de pays sommes-nous arrivés ? dit-il. — Dans un pays affreux et terrible, avec des jeunes guerriers rudes et rusés qui vont de tout côté enlever des vaches, des femmes et des vêtements, dit-elle. — Qu'est-ce qu'ils ont pris, tout dernièrement ? — Les vaches de Fræch fils d'Idach, de l'Ouest de l'Irlande, avec ses trois fils et sa femme, dit-elle. Sa femme est ici chez le roi, dans le château ; voici ses vaches dans la terre devant vous. — Tu viendras à notre aide ? dit Conall. — Mon pouvoir est petit ; je n'ai que de la science, dit-elle. — C'est Fræch qui est là auprès de moi, dit Conall, et ce sont ses vaches, sa femme et ses fils qui ont été amenés ici. — Croyez-vous la femme fidèle ? dit-elle. — Nous l'avons crue fidèle quand elle est partie de chez nous ; mais elle ne doit pas être fidèle depuis son arrivée ici, dit Fræch. — C'est sans doute vrai, dit-elle. Allez trouver la femme qui garde les vaches, dites-lui votre affaire. Elle est de race irlandaise et, en particulier, d'Uster. »

Ils vont aussitôt vers elle, l'abordent, se nomment à

elle, et elle leur souhaite la bienvenue. — « Qu'est-ce qui vous amène? dit-elle. — C'est un grand ennui qui nous amène, dit Conall. C'est à nous que sont les vaches et les fils et la femme qui ont été amenés à ce château, dit Conall le victorieux. — Il ne sera pas chanceux, certes, pour vous, dit-elle, d'aller à la recherche de la femme; plus malaisé que tout, dit-elle, est le serpent qui garde le château. — Je ne suis pas à la recherche de la femme, dit Fræch; je ne la crois pas fidèle; nous savons que tu ne nous trompes pas, parce que nous sommes de l'Ulster. — Quels hommes d'Ulster êtes-vous? — Voici Conall le victorieux à mes côtés, dit Fræch, le meilleur guerrier d'Ulster, » dit-il. Elle entoure de ses bras le cou de Conall le victorieux: « Voici la destruction, cette fois-ci, dit-elle, puisque tu es venu, ô Conall; car c'est toi qui, d'après une prédiction, détruiras ce château. Je m'en vais donc, dit-elle, à ma maison; je ne trairai pas du tout les vaches ce soir et je dirai que les veaux sont à téter; je laisserai la cour ouverte devant vous, car c'est moi qui la ferme d'ordinaire chaque soir. Vous viendrez dans le château quand les jeunes gens du château seront endormis. Il n'y a de malaisé pour vous que le serpent qui est au château. Bien des gens lui sont abandonnés. — Nous irons, quoi qu'il en résulte, » dit Conall. On attaqua la forteresse au moment de la nuit. Le serpent fit un bond et tomba endormi dans la ceinture de Conall Cernach. Aussitôt ils pillent le château; ils sauvent ensuite la femme et les trois fils, emportant avec eux les plus précieux bijoux du château. Conall délia le serpent de sa ceinture sans que l'un d'entre eux fit aucun mal à l'autre.

Ensuite ils allèrent dans le pays des Pictes du Nord et ils emmenèrent leurs trois vaches qui s'y trouvaient.

Puis ils partirent pour le château de Ollach fils de Brian, en Aird h-Ua n-Eachdach, au delà de la mer, à l'Est. C'est là que mourut Bicné fils de Loégairé, garçon de Conall Cernach, en conduisant les bœufs. De lui vient le nom « Embouchure de Bicné » à Bennchur en Ulster, et c'est là qu'ils firent traverser les vaches, et c'est alors qu'elles perdirent leurs cornes au rivage de Bennchur, et c'est de là que vient ce nom.

Frâech partit ensuite pour son pays avec sa femme, ses fils et ses vaches, en sorte qu'il alla avec Ailill et Mève à la Razzia de Cualngé.

LA RAZZIA DE CUALNGÉ (1)

LE DIALOGUE SUR L'OREILLER

Il arriva une fois qu'Ailill et Mève, après avoir arrangé leur lit royal à la forteresse de Cruachan en Connaught, eurent cet entretien sur l'oreiller.

« Voici un dicton vrai, ô femme, dit Ailill : bien est la femme qui est la femme d'un homme bien. — Bien, certes, dit la femme; mais pourquoi as-tu cette idée? — Voilà, répondit Ailill, c'est que tu vaux plus aujourd'hui que le jour où je t'ai emmenée. — J'étais bien, avant toi, dit Mève. — C'est un bien

(1) Texte d'après le Livre de Leinster, manuscrit du XII^e siècle (*Irish Texts, Extraband*). Traduction allemande par E. WINDISCH, *Die altirische Heldensage Táin bó Cualnge*, 1905. Traduction française par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Táin bó Cualnge*, Paris, 1907-1912. Traductions anglaises par St. H. O'GRADY, chez E. HULL, *The Cuchullin saga*, London, 1889; L. W. FARADAY, *The Cattle raid of Cualnge*, London, 1904; J. DUNN, *The ancient Irish epic tale Táin bó Cualnge*, London, 1914.

dont nous n'avons pas entendu parler et que nous n'avons pas connu, dit Ailill, mais tu vivais sur bien de femme, et des ennemis venant de la province la plus voisine de toi t'enlevaient du butin et te pillaient. — Je n'étais pas ainsi, dit Mève ; car mon père était le roi suprême d'Irlande, Eochaid Feidlech, fils de Find, fils de Findoman, fils de Findén, fils de Findguin, fils de Rogen le rouge, fils de Rigen, fils de Blathacht, fils de Beothacht, fils d'Enna le rapide, fils d'Oengus Turbech. Il avait six filles : Derbré, Ethné, Elé, Clothru, Mugain, Mève. C'était moi la plus noble et la mieux née d'entre elles. Je leur étais supérieure en bonté et en générosité ; je leur étais supérieure pour la bataille, la lutte et le combat. C'est moi qui avais quinze cents mercenaires royaux, fils d'exilés de leur pays, et autant de fils d'hommes libres du pays. Et il y avait dix hommes pour chaque mercenaire, neuf hommes, huit hommes, sept hommes, six hommes, cinq hommes, quatre hommes, trois hommes, deux hommes, un homme pour chaque. C'était la garde habituelle de la maison, dit Mève ; c'est pourquoi mon père m'avait donné une des cinq provinces d'Irlande, la province de Cruachan ; aussi m'appelle-t-on Mève de Cruachan. On vint de la part de Fiod, fils de Ross le rouge, roi de Leinster, me demander, et de la part de Cairbré le champion, fils de Ross le rouge, roi de Tara, et on vint de la part de Conor, fils de Fachtna le puissant, roi d'Ulster ; on vint de la part d'Eocho Bec (le petit), et je n'allai pas ; car c'est moi qui exigeais un présent de fiançailles (1) étonnant, tel que femme n'en avait jamais demandé à un des hommes d'Irlande, à savoir : un mari sans avarice, sans jalousie, sans peur. Car s'il était avare, le mari chez qui je serais, notre union se-

(1) *Coibche* ; c'est le prix payé au père de la future épouse.

rait mal assortie, étant donné que je suis généreuse en largesses et présents et que ce serait une honte pour mon mari si j'étais plus généreuse que lui, tandis qu'il n'y aurait pas de déshonneur si l'on était aussi large des deux côtés. Si mon mari était peureux, notre union ne serait pas mieux assortie, car à moi seule je romps les batailles, les luttes et les combats, et ce serait un déshonneur pour mon mari que sa femme fût plus en vie que lui, et il n'y aurait pas de déshonneur si l'on était vivant des deux côtés. S'il était jaloux, le mari chez qui je serais, ce ne serait pas encore bien assorti, car je n'ai jamais été sans un mari dans l'ombre d'un autre. J'ai donc trouvé le mari qu'il fallait, c'est toi, Ailill fils de Ross le rouge de Leinster. Tu n'étais pas avare, tu n'étais pas jaloux, tu n'étais pas lâche. Je t'ai donné comme présent de fiançailles — qui de droit revient à la femme — l'équipement de douze hommes, un chariot valant trois fois sept captives, la largeur de ta figure d'or rouge. le poids de ton avant-bras gauche de laiton blanc. Quiconque te cause de la honte, de la peine et de l'exaspération, tu n'as droit à aucune compensation ni satisfaction que je n'aie, moi, dit Mève, car tu te trouves être un homme sur bien de femme.

— Non, ce n'est pas mon cas, dit Ailill ; mais j'ai deux frères, l'un règne à Tara, l'autre en Leinster : Finn en Leinster et Cairbré à Tara. Je leur ai laissé le royaume parce qu'ils étaient mes aînés, mais ils ne m'étaient pas supérieurs en largesse et bonté. Je n'ai jamais entendu dire qu'une province d'Irlande fût bien de femme, sinon cette province-ci seule. Je suis donc venu, j'ai pris la royauté à la suite de ma mère, car Mâta de Muresc fille de Maga était ma mère, et que pouvais-je avoir de mieux pour moi comme reine que toi qui te trouvais être la fille du grand-roi d'Irlande ? — En tout cas, dit Mève, mon

bien est plus grand que le tien. — Je trouve cela étonnant, dit Ailill, « car il n'y a personne qui ait plus de trésors, de richesses et de fortune que moi, et je ne sache pas qu'il y en ait. »

LA CAUSE DE LA RAZZIA

On leur apporta ce qu'il y avait de moins précieux dans leurs trésors, pour qu'ils sussent lequel d'entre eux avait plus de trésors, de richesses et de fortune. On leur apporta leurs seaux, leurs cuves, leurs vaisseaux de fer, leurs cruches, leurs bains de pied, leurs vases à anses. On leur apporta leurs anneaux, leurs bracelets, leurs bagues de pouce, leurs bijoux d'or et leurs vêtements, tant pourpres que bleus, noirs et verts, jaunes que variés et gris, bruns, tachetés et rayés. On amena leurs nombreux troupeaux de moutons des champs, des prés et des plaines. On les compta, recompta, et on reconnut qu'ils étaient égaux en taille et en nombre, sauf qu'il y avait dans les troupeaux de Mève un bélier remarquable qui valait une captive, mais il y avait un bélier correspondant dans les troupeaux d'Ailill. On amena leurs chevaux, leurs coursiers et leurs manades des prairies et des parcs. Il y avait, dans le troupeau de Mève, un cheval remarquable qui valait une captive, mais il y avait un cheval correspondant chez Ailill. On amena leurs nombreux troupeaux de porcs des bois, des vallées et des fourrés ; on les compta, recompta et reconnut. Il y avait un verrat remarquable chez Mève et un autre chez Ailill. On leur amena leurs troupeaux de bœufs, leurs bandes de bestiaux des bois et des déserts de la province. On les compta, recompta et reconnut ; ils étaient égaux en taille et en nombre, sauf qu'il y avait un taureau remarquable pour les vaches d'Ailill ; c'était le veau d'une vache à Mève ; il s'appelait Beau-Cornu, mais il n'avait pas voulu

être dans un bien de femme et il était parti chez les vaches du roi. Et c'était la même chose pour Mève que si elle n'avait pas possédé un penny, car elle n'avait pas de taureau semblable pour ses vaches.

Alors Mac Rôth le courrier fut appelé chez Mève et elle lui demanda de savoir où il y avait un taureau pareil à celui-là dans une des provinces d'Irlande. — « Je sais certes, dit Mac Rôth, où il y a un taureau qui est bien plus beau ; c'est dans la province d'Ulster, dans le canton de Cualngé, chez Dâré fils de Fiachna ; on l'appelle le Brun de Cualngé. — Va le trouver, ô Mac Rôth, et demande pour moi à Dâré qu'il me prête pour un an le Brun de Cualngé, et comme récompense de son prêt il aura à la fin de l'année cinquante génisses et le Brun de Cualngé lui-même. Porte-lui une autre proposition, ô Mac Rôth ; si les gens de la frontière et ceux du pays prennent mal le prêt d'un trésor si rare, il aura une terre égale à la sienne dans les champs de la plaine d'Ae, un char de la valeur de sept captives, et il aura l'amitié de ma hanche. »

Alors les courriers allèrent chez Dâré fils de Fiachna. Les courriers qui se rendirent chez Daré étaient au nombre de neuf. On fit ensuite bon accueil à Mac Rôth dans la maison de Dâré. C'était naturel, car Mac Rôth était le courrier en chef. Dâré demanda à Mac Rôth ce qui causait son voyage et pourquoi il était venu. Le courrier raconta pourquoi il était venu, ainsi que la dispute entre Mève et Ailil « c'est pour demander le prêt du Brun de Cualngé pour rivaliser avec le Beau-Cornu que je suis venu, dit-il, et en récompense du prêt tu recevras cinquante génisses, le Brun de Cualngé lui-même, et encore autre chose de plus. Viens toi-même avec ton taureau, et tu auras une terre égale à la tienne, dans les champs de la plaine d'Ae, et un char de la valeur de

sept captives et l'amitié de la hanche de Mève par-dessus le marché. »

Dâré trouva agréable la proposition ; il se remua tant que les coutures de sa courte-pointe craquèrent sous lui, et il dit : « Par la vérité de notre conscience, quelle que soit à ce sujet l'opinion des Ulates, de ce coup-ci, ce trésor, le Brun de Cualngé, sera conduit à Ailill et à Mève dans le territoire de Connaught. » Mac Rôth fut enchanté de ce qu'avait dit le fils de Fiachna.

Là-dessus, on les servit et on répandit sous eux de la paille et des roseaux frais (1). Du manger de choix leur fut apporté, on leur distribua un festin, en sorte qu'ilstombèrent dans une ivresse bruyante. Une conversation s'engagea entre deux des courriers : « Ma parole vraie, dit l'un, c'est un brave homme que le maître de la maison où nous sommes. — Certes oui, dit l'autre. — Y a-t-il quelque Ulate qui soit meilleur que lui ? dit encore le premier. — Oui certes, dit le second, meilleur est Conor à qui il est, et quand même tous les Ulates seraient réunis autour de lui, ils n'auraient pas honte. C'est très bien à Dâré de nous donner à nous neuf courriers le Brun de Cualngé, alors que ce serait un travail pour les quatre provinces d'Irlande de l'enlever du territoire de l'Ulster. » Puis un troisième courrier lia conversation avec eux : « De quoi parlez-vous ? » dit-il. Le courrier reprit : « C'est un brave homme que le maître de la maison où nous sommes. — Certes oui, dit l'autre. — Y a-t-il quelque Ulate qui soit meilleur que lui ? dit encore le premier. — Oui certes, dit le second, meilleur est Conor à qu'il est, et quand

(1) De même, les Gaulois, d'après Athénée (IV, 36), s'asseyaient sur du foin autour de tables peu élevées au-dessus du sol.

même tous les Uiates seraient réunis autour de lui, i's n'auraient pas honte. C'est très bon à Dâré de nous donner à nous neuf courriers le Brun de Cualngé alors que ce serait un travail pour les quatre provinces d'Irlande de l'enlever du territoire de l'Ulster. Je ne trouverais pas excessif que la bouche d'où ces mots sont sortis vomît des flots de sang, car s'il n'avait pas été donné de bon gré, il aurait été enlevé de force. »

A ce moment entra le maître d'hôtel de Dâré fils de Fiachna et avec lui l'échanson et le pourvoyeur. Il entendit ce qu'ils chantaient. La colère le prit ; il leur mit à manger et à boire, mais il ne leur dit pas de le manger et il ne leur dit pas de ne pas le manger. Ensuite il alla dans la maison où était Dâré fils de Fachna et il dit : « Est-ce toi qui as donné ce rare trésor, le Brun de Cualngé, aux courriers ? — Oui, c'est moi, dit Dâré. — Il n'y a pas de roi, là où il a été donné, car en vérité ils disent que si tu ne le donnes pas de bon gré, tu le donneras de force à cause de l'armée d'Ailill et de Mève et de la grande science de Fergus fils de Roeg. — Je jure par le dieu que j'adore qu'ils ne l'emmenent pas plus de force que de bon gré. »

Ils restent ainsi jusqu'au matin. Les courriers se lèvent le lendemain de bonne heure. Ils entrèrent dans la maison où était Dâré. « Enseigne-nous, seigneur, comment aller là où est le Brun de Cualngé. — Non certes, dit Dâré, et si c'était mon habitude de maltraiter les courriers, les voyageurs ou les passants, pas un de vous ne s'en irait en vie. — Pourquoi donc ? dit Mac Rôth. — Pour une bonne raison, dit Dâré. Vous avez dit que si je ne le donnais pas de bon gré, je le donnerais de force, à cause de l'armée d'Ailill et de Mève et de la grande science de Fergus fils de Roeg. — Voyons, dit Mac Rôth, quoi qu'aient dit

des courriers à la suite de ta boisson et de ta nourriture, tu n'as pas à y faire attention ni à en vouloir à Ailill et à Mève. — De ce coup-là, ô Mac Rôth, je ne donnerai pas mon taureau, si ça ne dépend que de moi.»

Les courriers s'en retournèrent ainsi et arrivèrent à Cruachan, forteresse de Connaught. Mève leur demanda quelles nouvelles ils avaient. Mac Rôth raconta l'histoire, qu'ils n'avaient pas eu le taureau de Dâré. — « Et pourquoi ? » dit Mève. Mac Rôth raconta ce qui s'était passé. « Il n'est pas nécessaire de polir des nœuds là-dessus (1), dit Mève, car on savait que, s'il n'était pas donné de bon gré, il serait enlevé de force, et certes il le sera. »

LA LEVÉE DES HOMMES DE CONNAUGHT A CRUACHAN AË

Mève envoya des messagers aux Mané pour les faire venir à Cruachan, les sept Mané avec leurs deux cent-dix centaines : Mané semblable-à-Mère, Mané semblable-à-Père, Mané qu'il-les-prenne-tous, Mané le Doux-docile, Mané le Grand-docile, Mané qui-parle-trop. D'autres messagers allèrent trouver les fils de Maga : le Premier fils de Maga, l'Éclatant fils de Maga, le Fils du chariot fils de Maga, l'Effaré fils de Maga, l'Oiseau fils de Maga, l'Actif fils de Maga, l'Insulteur fils de Maga. Ils vinrent et leur nombre était de trente centaines d'hommes armés. D'autres messagers allèrent trouver Cormac l'Exilé, fils de Conor, Fergus, fils de Roeg, et ils vinrent au nombre de trente centaines d'hommes armés.

En premier lieu, la première troupe : ils avaient les cheveux coupés, des manteaux verts avec des broches d'argent, des tuniques de fils d'or sur la peau, avec des

(1) Expression proverbiale qui équivaut sans doute à « chercher midi à quatorze heures ».

broderies d'or rouge; des glaives à la poignée blanche, avec des gardes d'argent. « Est-ce Cormac là-bas ? demanda chacun. — Non, certes, » répondit Mève.

La deuxième troupe : ils avaient les cheveux fraîchement coupés, des manteaux bleu foncé, des tuniques d'un blanc éclatant sur la peau, des glaives avec des poignées d'or et des gardes d'argent. « Est-ce Cormac là-bas ? dit chacun. — Non certes, » répondit Mève.

La dernière troupe : ils avaient les cheveux coupés en large, des chevelures d'un beau blond doré flottant sur leurs épaules, des manteaux de pourpre ornementée, des broches d'or orné sur la poitrine, des tuniques de soie belles et longues qui descendaient jusqu'au milieu du pied. Ils levaient et baissaient les pieds tous ensemble. « Est-ce Cormac là-bas ? dit chacun. — « Oui certes, » répondit Mève.

Ils établirent leur camp et leurs quartiers cette nuit-là en sorte qu'il y eut une masse de fumée et de feu entre les quatre gués d'Ae, Ath Moga, Ath Bercna, Ath Slissen et Ath Coltna. Ils restèrent pendant une quinzaine à la forteresse de Cruachan à boire, à jouer et à s'amuser pour que leur voyage et leur expédition leur parussent plus aisés. Mève dit alors à son cocher de lui atteler ses chevaux pour qu'elle allât consulter son druide et lui demander ce qu'il savait sur l'avenir.

LA PROPHÉTIE

Quand Mève fut arrivée à l'endroit où était le druide, elle le questionna sur ce qu'il savait de l'avenir : — « Beaucoup de gens se sont séparés ici aujourd'hui de leurs proches et de leurs amis, de leur pays et de leur terre, de leur père et de leur mère; et s'ils ne reviennent pas tous sains et saufs, c'est sur moi que tomberont leurs soupirs et leurs malédictions. Cependant, il ne part

ou il ne reste personne qui nous soit plus cher que nous-même ; découvre-nous donc si nous reviendrons ou si nous ne reviendrons pas. »

Le druide répondit : « Quel que soit celui qui ne reviendra pas, toi, tu reviendras. »

Le cocher fit tourner le char en rond et Mève s'en retournait quand elle vit une chose qui l'étonna : une femme sur la flèche d'un char s'approchait d'elle, et voici comment elle était : elle tissait du galon ; un fuseau de laiton avec sept bordures d'or rouge était dans sa main droite ; un manteau vert moucheté l'entourait ; une grosse épingle à forte tête fixait son manteau sur sa poitrine. Elle avait la figure pourpre et belle, l'œil bleu et riant, les lèvres rouges et minces, les dents brillantes et perlées ; tu aurais dit qu'il y avait eu des pluies de perles à lui remplir la tête ; ses lèvres étaient semblables au corail ; aussi harmonieux que les cordes d'une harpe qui résonnent sous les mains d'un artiste savant était le doux son de sa voix et de ses belles paroles ; aussi blanc que la neige tombée en une nuit était l'éclat de sa peau et de son corps en dehors de son vêtement ; minces et très blancs étaient ses pieds ; elle avait des ongles de pourpre, polis, à la pointe arrondie ; des cheveux blonds et longs, dorés ; trois tresses de cheveux lui entouraient la tête ; une autre tresse ombrageait ses mollets.

Mève la regarda. « Que fais-tu ici en ce moment, ma fille ? dit Mève. — Je travaille à tes intérêts et à ton bonheur en rassemblant et en réunissant avec toi les quatre provinces d'Irlande pour la razzia de Cualngé. — Pourquoi fais-tu cela pour moi ? dit Mève. — J'ai pour cela une bonne raison : je suis une captive de ta maison. — Qui donc de ma maison es-tu ? dit Mève. — Ce n'est pas difficile en vérité. Je suis la prophétesse Fédelm du *sídh* de Cruachan.

— Eh bien alors, ô prophétesse Fédelm, comment vois-tu notre armée ?

— Je la vois toute rouge, je la vois rouge.

— Conor est dans les douleurs (1) à Emain, dit Mève; mes courriers y sont allés, nous n'avons rien à craindre des Ulates. Mais dis la vérité, ô Fédelm.

« Prophétesse Fédelm, comment vois-tu notre armée ?

— Je la vois toute rouge, je la vois rouge.

— Cuscraid le bègue de Macha est à l'Ile de Cuscraid; dans les douleurs; mes courriers y sont allés; nous n'avons rien à craindre des Ulates. Mais dis-nous la vérité, ô Fédelm.

« Prophétesse Fédelm, comment vois-tu l'armée ?

— Je la vois toute rouge, je la vois rouge.

— Eogan fils de Durthacht est à Rath Airthir, dans les douleurs; mes courriers y sont allés; nous n'avons rien à craindre des Ulates. Mais dis-nous la vérité, ô Fédelm.

« Prophétesse Fédelm, comment vois-tu l'armée ?

— Je la vois toute rouge, je la vois rouge.

— Celtchair fils d'Uthechar est dans son château, dans les douleurs, mes courriers y sont allés; nous n'avons rien à craindre des Ulates. Mais dis la vérité, ô Fédelm.

« Prophétesse Fédelm, comment vois-tu l'armée ?

— Je la vois toute rouge, je la vois rouge.

(1) Les douleurs de l'enfantement, que tous les hommes d'Ulster souffraient une fois dans leur vie pendant quatre jours et cinq nuits ou cinq jours et quatre nuits, par suite de la malédiction de la fée Macha.

— Je ne pense pas comme toi, car quand les hommes d'Irlande seront réunis en un même lieu, il y aura parmi eux des querelles, des lutttes, des scandales, des disputes pour aller tous à l'avant ou à l'arrière, au gué ou à la rivière, pour tuer le premier un porc, un cerf, un daim ou un lièvre. Mais dis la vérité, ô Fédelm.

« Prophétesse Fédelm, comment vois-tu l'armée ?

— Je la vois toute rouge, je la vois rouge. »

Et elle se mit à prophétiser et à prédire que Cúchulainn viendrait vers les hommes d'Irlande, et elle fit un lai :

Je vois un bel homme qui fait des tours ; — il a nombre de blessures sur sa tendre peau ; — l'éclat du héros est sur le devant de sa tête, — l'assemblée de la victoire en son front.

Les sept joyaux des braves champions — sont au milieu de ses deux yeux ; — ses extrémités sont nues ; — il a sur lui un manteau rouge à crochet.

Il a la plus noble figure ; — il respecte les femmes ; — jeune garçon de belle couleur, — il a l'aspect d'un dragon dans la bataille.

Je ne sais pas qui est le chien — de Culann dont la gloire est si belle ; — mais je sais cependant — que par lui l'armée sera toute rouge.

Quatre petits glaives, tous brillant, — sont dans chacune de ses deux mains ; — il lui arrivera d'en jouer sur l'armée, — chacun d'eux a son emploi.

Il se sert du javelot à sac, — outre son glaive et sa lance, — l'homme vigilant, vêtu d'un manteau rouge — qui met les pieds sur toute trace.

Ses deux lances, par la gauche du char — il les jette, le contorsionniste ; — la forme sous laquelle il s'est montré jusqu'ici — (j'en suis sûre) changera d'aspect.

Il se rend au combat ; — si l'on n'y prend garde, il y aura trahison ; — en duel c'est lui qui vous recherche, — Cúchulainn fils de Sualtam.

Il frappera vos armées intactes — jusqu'à ce qu'il cause votre ruine; — vous lui laisserez toutes vos têtes; — la prophétesse Fedelm ne le cache pas.

Le sang coulera de la peau des guerriers; — le souvenir en restera longtemps; — les corps seront coupés, les femmes se lamenteront, — à cause du Chien du forgeron, je le vois.
Je vois...

La prophétie, la prédiction, la préface de l'histoire, la cause de la recherche de la composition, le dialogue sur l'oreiller que Ailill et Mève tinrent à Cruachan, voilà ce qu'il y a jusqu'ici.

[Le conteur, après avoir décrit la route suivie par l'armée, raconte comment l'armée irlandaise est arrêtée et retardée par des prohibitions magiques. On tient conseil pour savoir à qui sont dues ces prohibitions. On s'accorde à dire que ce ne peut être que Cúchulainn, alors âgé de dix-sept ans, disciple de Fergus. Mève se montrant incrédule, Fergus raconte qu'à l'âge de cinq ans Cúchulainn avait lutté contre cinquante enfants.]

LES « ENFANCES » DE CUCHULAINN

Le chien du forgeron.

Alors parla Carmoc l'Exilé, fils de Conor: « Ce petit garçon fit encore un second exploit l'année d'après. — Quel exploit? dit Ailill. — Il y avait dans le territoire d'Ulster un forgeron nommé Culann qui avait préparé un festin pour Conor. Il alla à Emain pour l'inviter; il lui dit de ne pas amener avec lui beaucoup de gens, sauf un véritable hôte, car il n'avait pas de territoire ni de terre, mais seulement son marteau, son enclume, ses poings et ses tenailles. Conor dit que peu de gens viendraient chez lui.

Culann revint à son château pour se procurer et préparer de la boisson et de la nourriture. Conor s'assit à Emain jusqu'à ce qu'il fût temps de partir, quand vint la fin du jour. Le roi prit son léger vêtement de voyage et alla dire adieu aux enfants. Il arriva sur la pelouse et il vit une chose qu'il trouva merveilleuse : trois cinquantaines d'enfants à un bout de la prairie et un seul enfant à un autre bout ; celui qui était seul remportait la victoire à la balle et au javelot sur les cent cinquante autres. Quand ils jouaient à la balle au pot (c'était le jeu en usage sur la prairie d'Emain) et que c'était à eux de jeter et à lui d'écarter, il tenait les trois cinquantaines, de balles en dehors du trou et il n'en passait aucune dedans. Quand c'était à eux d'écarter et à lui de jeter, il mettait les trois cinquantaines de balles dans le trou sans manquer. Quand ils s'arrachaient leurs vêtements, il leur enlevait leurs cent cinquante vêtements et ils ne pouvaient pas lui enlever la broche de son manteau. Quand ils luttaient, il les mettait tous les cent cinquante par terre sous lui et ils n'arrivaient pas, en l'entourant tous, à le soulever. Conor dit en regardant le petit garçon : « Holà, jeunes gens, heureux le pays d'où est venu le petit garçon que vous voyez, si les exploits de sa virilité sont semblables à ceux de son enfance ! — Ce que tu dis n'est pas exact, dit Fergus ; à mesure que le petit garçon grandira, ses exploits d'homme grandiront avec lui. Qu'on appelle à nous ce petit garçon pour qu'il vienne boire au festin où nous allons. » On appela le petit garçon vers Conor. « Eh bien ; mon petit garçon, dit Conor, viens avec nous boire au festin où nous allons. — Je n'irai certes pas, dit le petit garçon. — Comment cela ? dit Conor. — Parce que les garçons n'ont pas eu leur suffisance de jeux ou d'amusements, je ne les quitterai pas qu'ils ne soient rassasiés de jouer. — C'est trop long pour nous de

t'attendre jusque-là, mon petit garçon, et nous ne le ferons pas. — « Allez devant, dit le petit garçon, et j'irai à votre suite. — Tu ne connais pas du tout la route, mon petit garçon, dit Conor. — Je prendrai la trace de la troupe, des chevaux et du char. »

Ensuite Conor arriva à la maison du forgeron Culann. Le roi fut reçu comme un hôte et il fut honoré d'après son rang, sa situation, ses droits, sa noblesse et son caractère. On mit sous eux de la paille et des roseaux frais.

Ils commencèrent à boire et à se réjouir. Culann demanda à Conor : « Eh bien, ô roi, as-tu ordonné à quelqu'un de venir te trouver cette nuit au château ? — Je n'ai rien dit à personne, » dit Conor, car il ne se souvenait plus du jeune garçon qu'il avait invité ; « pourquoi cela ? — J'ai un bon chien de guerre ; aussitôt que sa laisse est détachée, personne n'oserait approcher de son canton pour faire une ronde ou une promenade, et il ne connaît personne que moi. Il a la force de cent personnes. » Conor dit : « Qu'on ouvre le château au chien de guerre pour qu'il garde le canton ! » On détacha donc la laisse du chien de guerre et il fit rapidement le tour du canton. Il vint au tertre d'où il gardait la ville ; il y était, la tête sur ses pattes ; il était tout ce qu'il y avait de plus sauvage, indomptable, furieux, farouche, hargneux.

En ce qui concerne les enfants qui étaient à Emain, le temps vint pour eux de se séparer. Chacun d'eux se rendit chez son père et sa mère ou chez sa nourrice et son père nourricier. Le petit garçon suivit la trace du cortège et arriva à la maison du forgeron Culann. Il abrégait la route devant lui en jouant. Quand il fut arrivé à la pelouse du château où étaient Culann et Conor, il jeta tous ses jouets, sauf sa balle. Le chien de guerre remarqua le petit garçon et hurla après lui de telle sorte qu'on entendit dans toutes les tribus le hurlement du chien de guerre.

Ce n'était pas en faire des parts de festin qu'il voulait, mais l'avalier en une fois et le faire passer par le creux de sa poitrine, la largeur de sa gorge et son œsophage. Le garçon n'avait aucun moyen de défense, mais il lui lança de toute sa force sa balle en sorte qu'elle traversa la gorge du chien de guerre et poussa tout ce qu'il y avait de boyaux à l'intérieur par la porte de derrière; il le prit par les deux pattes et le frappa contre un bloc de pierre, en sorte que ses membres tombèrent en morceaux à terre,

Conor entendit le hurlement du chien de guerre. — « Hélas, ô jeunes gens, dit-il, nous n'avons pas eu de chance de venir boire à ce festin-ci. — Comment cela? dit chacun. — Le petit garçon que j'avais invité, le fils de ma sœur, Setanta fils de Suaitan, a été tué par le chien. » Comme un seul homme, tous les glorieux Ulates se levèrent. Bien que la porte de la ville fût ouverte, chacun sortit droit devant lui par-dessus les palissades de l'enceinte. Quelque rapide que fût chacun, le plus rapide à arriver fut Fergus; il enleva de terre le petit garçon et le porta sur son épaule en présence de Conor. Culann sortit et vit son chien de guerre en pièces. Il sentit son cœur battre contre sa poitrine. Puis il rentra dans le château. « Tu es le bienvenu, mon petit garçon, dit Culann; à cause de ta mère et de ton père, mais non à cause de toi. — Qu'est-ce que tu as contre le garçon? dit Conor. — Ce n'est pas pour mon bonheur que tu es venu boire ma bière et manger ma nourriture, car mes biens sont maintenant des biens perdus et ma vie est une vie anéantie. Bon était le familier que tu m'as enlevé et qui gardait mes troupeaux et mes bandes de bestiaux. — Ne te fâche pas ainsi, ô mon père Culann, dit le petit garçon « car je vais porter un jugement équitable. — Quel jugement vas-tu porter sur cette affaire, mon garçon? dit Conor. — S'il existe en Irlande un

petit chien de la race de ce chien-là, je l'élèverai jusqu'à ce qu'il soit aussi vaillant que son père. Jusque-là, je sera le chien protecteur des biens, des bestiaux et de la terre. — Tu as porté un bon jugement, mon petit garçon, dit Conor. — En vérité, dit Cathba, nous ne saurions le porter meilleur. Pourquoi ne t'appellerait-on pas Cûchulainn (chien de Culann) à la suite de cela? — Non point, dit le petit garçon. J'aime mieux mon vrai nom, Setanta fils de Sualtam. — Ne dis pas cela, petit garçon, dit Cathba, car les hommes d'Irlande et d'Écosse écouteront ce nom et les bouches des hommes d'Irlande et d'Écosse seront pleines de ce nom-là. — C'est bon alors, quel que soit celui qu'on me donnera, » dit le petit garçon. C'est en effet à la suite de cela que s'attacha à lui ce nom fameux, Cûchulainn, depuis qu'il avait tué le chien qui était chez le forgeron Culann.

[Après Cormac, Fiacharaconte que Cûchulainn, à sept ans, avait vaincu les trois fils de Necht qui avaient tué les deux tiers des Ulates. Cûchulainn doit bientôt payer de sa personne et livre aux Irlandais une suite de combats; chaque nuit, il tuait une centaine de guerriers. Mève essaie de négocier avec lui; il refuse ses propositions. Couvert de blessures, il doit momentanément abandonner la lutte. Son père, le Dédanann Lug, le remplace pendant trois jours en face des ennemis. Quand il est rétabli, il doit accepter un combat singulier avec son ancien frère d'armes Ferdiad. Après trois jours de lutte, Cûchulainn, se souvenant d'une arme infaillible que lui fait connaître une sorcière d'Écosse, tue Ferdiad. Pris de remords et presque hors de combat, il ne peut soutenir ses forces qu'en se plongeant dans les eaux où les Dédanann apportent des plantes médicinales. Son père putatif, Suallam, va lui chercher du secours.]

L'APPEL RÉPÉTÉ DE SUALTAM

Suallam était fils de Becaltach fils de Moraltach, et père

de Cúchulainn, fils de Sualtam. On lui raconta la détresse de son fils livrant un combat inégal, à la Razzia de Cualngé, contre le hardi Calatin et ses vingt-sept fils et contre son petit-fils Glass fils de Delga : « Quoi que ce soit que j'entende au loin, dit Sualtam, c'est le ciel qui se brise (1), ou la mer qui déborde, ou la détresse de mon fils livrant un combat inégal, à la Razzia de Cualngé. » En cela, certes, Sualtam disait vrai. Il alla s'informer, après quelque temps, sans partir tout de suite. Quand il fut arrivé à l'endroit où était Cúchulainn, Sualtam se mit à gémir et à se lamenter. Cúchulainn, quelque blessé et couvert de plaies qu'il fût, ne trouva pas que ce fût un honneur ou une gloire d'être un objet de gémissement ou de lamentation pour Sualtam, car Sualtam ne pouvait le venger. En effet, il n'était ni mauvais guerrier, ni bon guerrier, mais c'était un brave homme. — « Allons, ô mon père Sualtam, dit Cúchulainn, va à Emain (2) trouver les Ulates et dis-leur de venir aussitôt poursuivre la razzia, car je ne suis plus capable de garder les défilés et les passages du territoire de Conaillé Murthemné. Je suis seul en face des quatre provinces d'Irlande, depuis le lundi de Samain jusqu'au commencement du printemps, tuant un homme sur le gué chaque jour, et cent guerriers chaque nuit. On ne m'accorde pas de combat singulier; personne ne vient à mon aide ni à mon secours. Ce sont des cercles qui écartent mon manteau; des herbes sèches sont dans mes jointures; il n'y a pas de poils sur lesquels tiendrait une pointe d'aiguille,

(1) Comparez la formule irlandaise de serment, ci-après, p. 120. H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE a rappelé à ce propos la réponse célèbre des Gaulois à Alexandre : « Nous ne craignons qu'une chose, c'est que le ciel ne nous tombe sur la tête. »

(2) Aujourd'hui The Navan Fort, à l'ouest d'Armagh.

depuis les cheveux jusqu'à la plante des pieds, qui n'ait à l'extrémité une goutte de sang toute rouge; toutefois ma main gauche tient mon bouclier, bien qu'il y ait sur elle trois cinquantaines de blessures, S'ils ne me vengent pas sur l'heure, ils ne me vengeront pas avant le jour du Jugement et de la Vie. »

Sualtam alla droit devant lui sur un cheval, le Gris de Macha (1), pour avertir les Ulates, et quand il fut arrivé auprès d'Emain, il dit ces paroles : « Les hommes on les tue, les femmes on les enlève, le bétail on l'emmena, ô Ulates, » dit Sualtam.

Il n'obtint pas des Ulates [ce qu'il voulait et c'est pourquoi il s'avança en face d'Emain, et il dit les mêmes paroles : « Les hommes on les tue, les femmes on les enlève, le bétail on l'emmena, ô Ulates! » dit Sualtam. Il n'obtint pas des Ulates ce qu'il voulait. Car chez les Ulates c'était ainsi : il était tabou aux Ulates de parler avant le roi, tabou au roi de parler avant ses druides. Il se rendit ensuite jusqu'à la pierre des otages à Emain Macha. Il dit les mêmes paroles : « Les hommes on les tue, les femmes, on les enlève; le bétail on l'emmena. — Qui les a tués et qui les a volés, et qui les a enlevés? dit le druide Cathba. — Ce sont Ailill et Mève, dit Sualtam; vos femmes, vos fils, vos petits enfants, vos coursiers et vos chevaux, vos troupeaux et vos bandes de bestiaux ont été enlevés. Cúchulainn est seul pour arrêter et retenir les quatre provinces d'Irlande aux défilés et aux passages du territoire de Conaillé Murthemné. On ne lui accorde pas de combat singulier; personne ne vient à son aide ni à son secours. Ce sont des cercles qui écartent son manteau. Il n'a pas de poils sur lesquels tiendrait une pointe d'aiguille, depuis les cheveux jusqu'à la plante des

(1) L'un des deux chevaux de Cúchulainn.

pieds, qui n'ait à l'extrémité une goutte de sang toute rouge; toutefois sa main gauche tient son bouclier, bien qu'il y ait sur elle trois cinquantaines de blessures. Si on ne le venge pas sur l'heure, on ne le vengera pas avant le jour du Jugement et de la Vie. — Il convient de mettre à mort, de tuer et de massacrer l'homme qui provoque ainsi le roi, dit le druide Cathba. — C'est, en vérité, vrai, » dirent les Ulates.

Sualtam partit plein de colère et de ressentiment, parce qu'il n'avait pas obtenu des Ulates la réponse qu'il voulait. Mais alors le Gris de Macha bondit sous Sualtam et s'avança en face d'Emain. Le bouclier de Sualtam se tourna contre lui et le bord trancha la tête de Sualtam. Le cheval retourna à Emain, le bouclier sur le cheval, la tête sur le bouclier, et la tête de Sualtam redisait les mêmes paroles : « Les hommes on les tue, les femmes on les enlève, le bétail on l'emmène, ô Ulates, disait la tête de Sualtam. — Ce cri est un peu trop fort, dit Conor, car le ciel est au-dessus de nous, la terre au-dessous, et la mer tout autour de nous. Et si le firmament ne vient pas avec ses ondées d'étoiles sur la face de la terre, si le sol de la terre ne se brise pas en tremblant, si l'océan sillonné, aux bords bleus, ne se répand pas sur le front chevelu du monde, je ramènerai chaque vache et chaque femme à son enclos et à sa cour, à son foyer et à sa demeure, après la victoire de la bataille, du combat et de la rencontre! »

[Les Ulates, guéris de la maladie qui les tenait éloignés de la bataille, se mettent en marche et rencontrent l'armée irlandaise. Mac Róth décrit à Mève successivement les troupes et les chefs. Cúchulainn qui, par déférence pour son ancien maître Fergus, avait, dans l'un des combats de la Razzia, fui devant lui, à condition qu'il lui rendit un jour la pareille, rappelle à Fergus sa promesse, et

Fergus entraîne l'armée irlandaise qui bat en retraite devant les Ulates, emmenant, toutefois, le taureau Donn.

LE COMBAT DES TAUREAUX

Quand le Brun de Cualngé vit ce beau pays inconnu, il poussa bien haut ses trois mugissements. Le Beau-Cornu d'Ae l'entendit. Aucun animal du pays n'osait mugir aussi haut que lui entre les quatre gués d'Ae, de Mug, de Coltan, de Slissen, de Bercha. Il leva la tête rageusement et partit pour Cruachan à la rencontre du Brun de Cualngé.

Alors les hommes d'Irlande se demandèrent qui serait témoin des taureaux. Tous s'accordèrent à dire que ce serait Bricré (1) fils de Carbad. En effet, une année avant l'affaire de la Razzia de Cualngé, Bricré était allé faire une demande à Fergus, d'une province à l'autre. Fergus l'avait gardé chez lui pour veiller sur ses trésors et sur ses biens. Il arriva qu'en jouant aux échecs, lui et Fergus, il dit une grosse injure à Fergus. Fergus lui donna un coup de poing avec la pièce qu'il avait à la main; il lui entra la pièce dans la tête et lui brisa un os de la tête. Tant que les hommes d'Irlande furent à l'expédition de la Razzia, tout ce temps-là, il était à se soigner à Cruachan. Le jour où ils revinrent de l'expédition, c'est ce jour-là qu'il se leva. Car Bricré ne prenait pas plus parti pour son ami que pour son ennemi. On l'amena à une brèche pour voir les taureaux.

Chacun des taureaux regarda l'autre; de fureur, ils creusèrent le sol et jetèrent la terre sur eux; ils creusèrent la terre qui jaillit sur leurs épaules et leurs omo-

(1) Bricré à la langue empoisonnée, le héros de la saga intitulée « Le Festin de Bricré » (ou *Bricriu*), excelle à susciter des querelles et à exciter les gens les uns contre les autres.

plates ; leurs yeux rougirent dans leurs têtes comme des boules de feu ; leurs joues et leurs naseaux se gonflèrent comme des soufflets de forgeron dans une forge et chacun d'eux porta un coup sonore et terrible à l'autre. Chacun d'eux se mit à percer l'autre, à le transpercer, à l'égorger, à le massacrer.

Alors le Beau-Cornu d'Ae se paya de sa marche, de son voyage et de sa route, sur le Brun de Cualngé ; il lui enfonça une corne dans les côtés et fit éclater sa colère sur lui. Ils se ruèrent à l'endroit où était Bricré, les sabots des taureaux l'enfoncèrent d'une coudée en terre après l'avoir tué, et c'est ainsi que mourut Bricré.

Cormac l'exilé, fils de Conor, vit cela. Il prit une lance qu'il avait à plein la main, et il porta trois coups au Brun de Cualngé, de l'oreille à la queue. « Ce n'était pas un trésor éternel et illustre pour nous que ce trésor, dit Cormac, puisqu'il ne peut se défendre contre un veau de son âge ». Le Brun de Cualngé l'entendit, car il avait l'intelligence humaine ; il se tourna contre le Beau-Cornu et ils continuèrent à se frapper pendant longtemps et longtemps, jusqu'à ce que la nuit tombât sur les hommes d'Irlande. Et la nuit tomba et les hommes d'Irlande ne faisaient qu'entendre gronder et mugir. Cette nuit-là, les taureaux parcoururent l'Irlande entière.

Les hommes d'Irlande ne furent pas longtemps, comme ils étaient là de bonne heure au matin, avant de voir le Brun de Cualngé à l'ouest de Cruachan, ayant le Beau-Cornu au bout des cornes comme une masse informe. Les hommes d'Irlande se levèrent, ne sachant pas lequel des taureaux était là. « Eh bien, ô hommes, dit Fergus, si c'est le Beau-Cornu d'Ae qui est là, laissez-le seul, et si c'est le Brun de Cualngé, laissez-lui son trophée ! »

Le Brun de Cualngé s'avança ; il tourna à droite vers Cruachan. Il y laissa un tas de foie : de là on dit la

Butte du foie (1). Il alla au bord du grand gué, y laissa la hanche du Beau-Cornu et c'est de là qu'on dit le Gué de la hanche (2). Il alla à l'est dans le territoire de Midé, au Gué du Fardeau, et il y laissa le foie du Beau-Cornu. Il leva vivement la tête et secoua le Beau-Cornu sur l'Irlande. Il jeta sa cuisse à Port-large. Il jeta les côtes à Dublin que l'on appelle le Gué des côtes (3).

Il tourna sa face au nord ensuite, et il reconnut la terre de Cualngé et il s'y rendit. Il y avait là des femmes, des enfants et des petits qui se lamentaient sur le Brun de Cualngé. Ils virent le front du Brun de Cualngé s'approcher d'eux. « Le front du taureau vient vers nous, » dirent-ils. C'est de là qu'on dit désormais Taul Tairb (Front du taureau). Alors le Brun de Cualngé se tourna contre les femmes, les enfants et les petits du pays de Cualngé et en fit un grand carnage. Puis il donna du dos contre la colline et il y brisa son cœur dans sa poitrine comme on brise une noix. Et voilà le commencement, le cours et la fin de la Razzia.

LA MALADIE DE CUCHULAINN ET LA GRANDE JALOUSIE D'EMER (4)

Une assemblée se tenait en Ulster chaque année :

(1) Cruachan Ai, au nord-est de Rathcroghan, comté de Roscommon.

(2) Athlone sur le Shannon.

(3) *Athliath* en irlandais.

(4) Texte d'après le Livre de la vache brune, manuscrit du XI^e siècle. Traductions anglaises par E. O'CURRY, *Atlantis*, I-II, 1858-1859; Br. O'LOONEY, *Fac-similes of national manuscripts of Ireland*, II, Appendix IV, 1878. Traduction française chez H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *L'Épopée celtique*, p. 174.

trois jours avant Samain (1), trois jours après et le jour de Samain même. C'était le temps où, dans la plaine de Murthemné, les Ulates se réunissaient et il n'y avait rien au monde qu'ils fissent alors, si ce n'était eux, réunions, joie, pompes et splendeurs, ripaille et mangeaille, et c'est de là que les fêtes de Samain se sont répandues en Irlande.

[*Suit une digression sur la puissance magique des épées.*]

Cette fois-là, les Ulates vinrent tous à l'assemblée. sauf deux seulement, Conall le victorieux et Fergus fils de Roeg. « Que l'assemblée ait lieu ! dirent les Ulates. — En vérité non, répondit Cûchulainn, pas avant que Conall et Fergus ne soient venus. Fergus, en effet, était son père nourricier, Conall le victorieux son frère de lait). Sencha dit alors : « A présent, jouons aux échecs, qu'on chante des poèmes et que les jongleurs se mettent à l'œuvre. » Ce qui fut fait. Ensuite, comme les Ulates s'occupaient ainsi, voici qu'une troupe d'oiseaux descendit sur le lac, près d'eux. Il n'y avait pas, en Irlande, une troupe d'oiseaux qui fût plus belle.

L'envie prit aux femmes d'avoir ces oiseaux qui se jouaient sur le lac. Chacune d'elles se mit à vanter son époux pour son habileté à prendre les oiseaux. Ethné Aitencâithrech, femme de Conor, dit : « Je désire mettre sur chacune de mes deux épaules un oiseau de cette troupe-là. Nous toutes, dirent les autres, nous le désirons — Si on les prend pour quelqu'un, c'est pour moi d'abord qu'on les prendra, dit Ethné Ingubé, femme de Cûchu-

216. Traduction allemande par R. THURNEYSEN, *Sagen*, p. 81-104.

(1) La fête païenne du 1^{er} novembre.

lainn. Que faire ? dirent les femmes. — Ce n'est pas difficile, répondit Leborcham, fille d'Oa et d'Adarc ; je vais aller de votre part demander à Cúchulainn. »

Alors elle alla trouver Cúchulainn et lui dit : « Les femmes désirent de toi ces oiseaux là-bas. » Il saisit son épée pour la lever sur elle. « Les prostituées d'Ulster n'ont rien de mieux à faire que de nous donner à chasser des oiseaux aujourd'hui ! — Tu n'as pas raison, dit Leborcham, de t'irriter contre elles : tu es cause de la troisième imperfection qu'ont les femmes d'Ulster, la demi-cécité. » (Il y avait trois imperfections des femmes d'Ulster : être bossues, bègues et borgnes. En effet, toutes les femmes qui aimaient Conall le victorieux étaient contrefaites ; toutes celles qui aimaient Cuscraid le bègue de Macha, fils de Conor, parlaient en bégayant, et de même toutes les femmes qui aimaient Cúchulainn devenaient aveugles d'un œil, pour lui ressembler et par amour pour lui). Cúchulainn avait un don particulier : quand il était mécontent, il enfonçait un de ses yeux, en sorte qu'une grue n'aurait pu l'atteindre dans sa tête, et il faisait sortir l'autre, qui semblait aussi grand qu'un chaudron à vache.

« Attelle-nous le char, ô Lôeg, » dit Cúchulainn. Alors Lôeg attela le char, Cúchulainn y entre et frappe les oiseaux d'un tel « coup à retour » de son épée que leurs pattes et leurs ailes battirent à l'eau. Ils les prirent tous, les emportèrent et les partagèrent aux femmes ; il n'y eut point de femme qui n'eût deux oiseaux, à l'exception de la seule Ethné Ingubé. Cúchulainn vint alors vers sa femme. « Tu es mécontente, lui dit-il. — Non, répondit Ethné, puisque c'est par moi qu'ils leur ont été distribués ; c'est naturel à toi, ajouta-t-elle ; il n'est aucune de ces femmes qui ne t'aime et qui ne soit à toi en partie,

tandis que moi, il n'est personne qui ait part de moi-même : sinon toi seul. — Ne sois donc pas mécontente, reprit Cúchulainn ; s'il vient des oiseaux dans la plaine de Murthemné ou celle de Boyne, les deux plus beaux seront pour toi. »

Peu de temps après, on vit sur le lac deux oiseaux, et, entre ces oiseaux, il y avait une chaîne d'or rouge ; ils chantaient une douce chanson. Le sommeil s'empara de l'armée. Cúchulainn se leva et se dirigea vers les oiseaux. « Si tu m'écoutais, dirent Lôeg et Éthné, tu n'irais pas à eux, car il y a un pouvoir caché derrière ces oiseaux. Il me viendra, ajouta Éthné, des oiseaux tout de même. — Est-il possible que vous récriminiez ainsi contre moi, dit Cúchulainn. Mets une pierre dans la fronde, Lôeg ! » Alors Cúchulainn prit une pierre et la mit dans la fronde. Cúchulainn lance la pierre contre les oiseaux. Mais il manque son coup. « Malheur à moi, » s'écria-t-il. Il prend une autre pierre, il la lance contre eux, mais il les dépasse. « C'en est fait de moi, dit-il ; depuis que j'ai pris les armes, je n'avais point manqué mon coup jusqu'à ce jour. » Il jette sa lance sur eux ; elle traversa aussitôt l'aile de l'un des oiseaux ; ils disparurent sous l'eau.

Après cela, Cúchulainn s'en alla ; il s'appuya le dos contre un rocher ; son esprit s'attrista, et le sommeil s'empara de lui ; il vit venir à lui deux femmes ; l'une avait un manteau vert, l'autre un manteau de pourpre à cinq plis. La femme au manteau vert alla vers lui, se mit à lui sourire et lui donna un coup de cravache. L'autre vient vers lui, lui sourit et le bat de la même manière. Elles furent longtemps occupées ainsi à le frapper chacune à son tour ; aussi peu s'en fallait qu'il ne fût mort. Puis elles partirent.

Tous les Ulates remarquèrent cela et dirent qu'il

fallait l'éveiller. « Non, dit Fergus, ne le remuez pas, il voit un songe. » Enfin Cúchulainn se réveilla de son sommeil. « Que t'a-t-il été fait ? » lui dirent les Ulates. Il ne pouvait parler avec eux. — « Qu'on me porte, dit-il, à mon lit de malade, c'est-à-dire à Teté Brecc. Que ce ne soit ni au château d'Imrith, ni au château de Delca (1). — Qu'on ne te porte pas chez Emer au château de Delca ? dit Lôeg. — Non, dit-il, portez-moi à Teté Brecc. » Alors on l'emporta, et il fut, jusqu'à la fin de l'année, en cet endroit, sans parler à personne.

Un jour donc, avant l'autre Samain, à la fin de l'année, il y avait des Ulates autour de lui dans la maison, savoir Fergus entre lui et la paroi, Conall le victorieux entre lui et le bois de lit, Lugaid aux ceintures rouges entre lui et l'oreiller, Ethné Ingubé à ses pieds. Ils étaient ainsi lorsqu'un homme vint vers eux, dans la maison, et s'assit en face du lit où était Cúchulainn. « Qu'est-ce qui t'amène ici ? demanda Conall le victorieux. — Voici, répondit-il ; si l'homme qui est là était en bonne santé, il protégerait tous les Ulates ; s'il est malade et faible, sa protection est bien plus grande encore. Je ne crains rien, puisque c'est pour lui parler que je suis venu. — Sois le bienvenu, ne crains rien, dirent les Ulates.

Alors, l'inconnu se leva et leur chanta les vers suivants :

O Cúchulainn ! de ta maladie — ne serait pas longue la durée. — Elles te guériraient si elles étaient avec toi, — les filles d'Aed Abrat !

Libane dit dans la plaine de Cruach, — elle qui est à la droite de Labraid le rapide : — que Fand aurait une histoire de cœur : — elle voudrait s'unir à Cúchulainn.

(1) Dundalk, sur la côte est de l'Irlande.

L'ÉPOPÉE IRLANDAISE

Cher serait le jour vraiment — où Cúchulainn viendrait dans mon pays ; — il aurait de l'argent et de l'or ; — il aurait beaucoup de vin à boire.

S'il était mon ami jusqu'ici, — Cúchulainn, fils de Sualtam ! — ce que tu as vu dans ton sommeil, — peut-être l'obtiendrais-tu sans ton armée.

A Mag-Murthemné là-bas au sud, — la nuit de Samain, sans dommage, — de ma part viendra Libane, — ô Cúchulainn, pour guérir ta maladie ! —

O Cúchulainn...

« Qui es-tu ? demandèrent les Ulates. — Je suis Oengus, fils d'Aed Abrat, » répondit-il. Puis il les quitta, et ils ne surent pas comment il était entré ni d'où il était venu. Alors, Cúchulainn se leva sur son séant et parla : « Voilà qui est à propos, dirent les Ulates ; raconte ce qui t'a été fait. — J'ai eu, dit-il, une vision, le jour de Samain, l'année dernière. » Il leur raconta tout, comme il l'avait vu. « Que faire à cela, ô père Conor ? demanda Cúchulainn. — Que faire ? reprit Conor ; lève-toi et va au même pilier de pierre. »

Cúchulainn partit alors ; il arriva au pilier, et il vit la femme au manteau vert venir à lui. — « C'est bien, ô Cúchulainn, dit-elle. — Mais ce n'est pas bien pour nous. Pourquoi êtes-vous venues nous visiter l'année dernière ? dit Cúchulainn. — Ce n'est pas un endroit pour faire du mal où nous sommes venues, dit-elle, mais pour te demander ton amitié. Je suis venue aujourd'hui pour te parler, dit la femme, de la part de Fand, fille d'Aed Abrat. Manannán, fils de Lér, l'a laissée libre, et alors elle t'a donné son amour. Libane est mon nom. J'ai aussi pour toi une commission de mon mari, Labraid Main-vive-sur-épée. Il te donnera la femme pour un combat d'un jour avec lui contre Senach

Siaborthe, Eochaid Iul et Eogan Imbir. — Cela ne me réussirait pas, dit Cúchulainn, de combattre des hommes aujourd'hui. — Cela ne durera pas, répliqua Libane; tu guériras, et tu recouvreras ce qui te manque de force. Il faut que tu fasses cela pour Labraid, car c'est le meilleur des guerriers du monde. — En quel endroit habite-t-il ? demanda Cúchulainn. — Il habite en Mag-Mell (1), dit-elle. — J'aime mieux aller ailleurs. Que Lôeg aille avec toi pour connaître le pays d'où tu es venue ! — Qu'il y aille donc, » dit Libane.

Ils partirent alors, pour arriver à l'endroit où était Fand. Alors, Libane s'approcha de Lôeg et le prit par l'épaule. « Tu ne t'en iras pas aujourd'hui en vie, ô Lôeg, dit-elle, si une femme ne te protège pas (2). — Ce n'est pas ce à quoi nous étions le plus habitués jusqu'ici, répondit Lôeg, la protection d'une femme. — Il est malheureux, bien malheureux que Cúchulainn ne soit pas ici sous tes traits, dit Libane. — J'aimerais mieux aussi que ce fût lui qui y fût, » répondit Lôeg.

Ils partirent ensuite et arrivèrent à côté de l'île; là ils virent une petite barque de bronze devant eux sur le lac. Ils entrent alors dans la barque et ils vont dans l'île. Ils se dirigèrent vers la porte d'une maison et virent un homme qui venait à eux. Alors Libane lui dit :

« Où est Labraid, Main-vive-sur-épée, — qui est chef de troupes victorieuses ? — La victoire est sur son char solide ; — il teint en rouge les pointes des javelots. »

L'homme lui répondit alors et dit :

« Voici Labraid, le fils impétueux. — Sans tarder, elle

(1) Le Pays des fées.

(2) Le passage périlleux que l'on ne peut franchir qu'avec l'aide d'une femme, est mentionné dans Ivain (v. 907).

sera nombreuse — l'assemblée pour le combat, on s'apprête pour le carnage — qui remplira la plaine de Fidga. »

Puis ils entrèrent dans la maison : ils virent trois cinquantaines de lits dans la maison et trois cinquantaines de femmes dans ces lits. Les femmes firent toutes bon accueil à Lôeg. Voici ce qu'elles lui dirent toutes. « Bienvenue à toi, ô Lôeg, — à cause de celle avec qui tu es arrivé, — de celui qui t'a envoyé, — et de toi-même. » — « Que vas-tu faire maintenant, ô Lôeg ? dit Libane. Iras-tu tout de suite parler à Fand ? — « J'irai, une fois que je saurai où elle est. — C'est facile ; elle est dans une chambre à part. » Alors ils allèrent lui parler ; elle leur souhaita la bienvenue de la même manière.

Fand était donc fille d'Aed Abraf, c'est-à-dire « Prunelle, » littéralement « Feu de l'œil ». Fand, ensuite, est le nom de la larme qui le traverse. Ce fut à cause de sa pureté que cette femme fut nommée ainsi ; et aussi à cause de sa beauté ; car il n'y avait point au monde de femme qui lui fût comparable. Comme ils étaient là, voilà qu'ils entendirent le roulement du char de Labraid venant vers l'île (1). « Labraid n'est pas content aujourd'hui, dit Libane. Allons lui parler. » Ils sortirent ; Libane souhaita la bienvenue à Labraid et dit :

Salut, Labraid, Main-vive-sur-épée ! Héritier d'une troupe petite et armée de petites lances ! — il frappe les boucliers, il disperse les javelots, — il blesse les corps, il tue les hommes libres ; — il recherche les carnages. — il y est très beau, — il anéantit les armées, il disperse les trésors. — O toi qui attaques les guerriers, salut, Labraid !

Salut, Labraid !...

(1) Comme Manannân, il va en char sur la mer. Voir ci-dessus, p. 59.

Labraid ne répondit pas encore, et Libane reprit :

Salut, Labraid, Main-vive-sur-épée de bataille; — prompt à donner, — libéral envers tous, avide de combats; — son côté est blessé, sa parole belle, son droit fort, — sa domination aimante. — sa droite audacieuse, — sa puissance vengeresse. — Il repousse les guerriers. — Salut, Labraid! — Salut, Labraid!

Labraid ne répondit pas encore; alors, de nouveau, elle lui chanta un autre lai :

Salut Labraid, Main-vive-sur-épée!

Le plus brave des guerriers, plus fier que les mers! — Il détruit les forces, il engage les combats; — il éprouve les guerriers, il élève les faibles; — il abaisse les forts. Salut, Labraid!

Salut, Labraid.

« Ce que tu dis n'est pas bien, ô femme, » répondit Labraid; et alors il dit :

« Il n'y a ni orgueil, ni arrogance chez moi, ô femme! — Et un charme trompeur n'enivre pas mon jugement. — Nous allons à un combat d'issue douteuse, important et très dur, — où les épées rouges joueront dans les mains droites — contre les troupes nombreuses et unanimes d'Eochaid Siel. — Je n'ai point de présomption; il n'y a ni orgueil, ni arrogance chez moi, ô femme! »

« Réjouis-toi donc, lui dit Libane. Lœg, cocher de Cúchulainn, est ici; il a une commission à te faire de sa part; de lui il te viendra une armée. » Labraid souhaita alors la bienvenue à Lœg, en lui disant : « Salut à toi, Lœg, à cause de la femme avec qui tu es arrivé, et de celui qui t'a envoyé. Retourne chez toi, ô Lœg, continua Labraid, et Libane t'accompagnera. »

Alors Lôég partit pour Emain et raconta son histoire à Cúchulainn et à tous les autres ensuite. Cúchulainn se leva sur son séant et passa la main sur son visage. Il parla clairement à Lôég, et son esprit fut fortifié par les histoires que lui racontait le valet.

[Le récit est interrompu par deux épisodes : la fête du taureau où l'on décide, à l'aide de pratiques magiques, à qui donner la royauté d'Irlande, et l'enseignement de Cúchulainn sur les devoirs des rois. Puis il y a dans le manuscrit la fin d'une seconde rédaction. La partie qui répond au commencement du récit que nous avons donné présente quelques variantes. La femme de Cúchulainn n'est pas Ethné, mais Emer. Celle-ci se rend auprès de son mari pour le soigner, mais Libane vient le chercher. Il envoie Lôég à sa place, et celui-ci revient du pays des fées en compagnie de Libane.]

« Qu'y a-t-il, ô Lôég? » dit Cúchulainn. Lôég répondit et dit : « Il est temps d'aller, car le combat se livre aujourd'hui. » Et c'est ainsi qu'il parlait et il chanta un lai :

Je suis allé d'une allure alerte — dans un pays merveilleux, bien qu'il me fût familier, — jusqu'au tertre aux vingt troupes — où j'ai trouvé Labraid à la longue chevelure.

Jel'ai trouvé sur le tertre assis parmi des milliers d'armes ; — chevelure blonde de couleur éclatante, — qu'une pomme d'or maintenait.

Et il me reconnut après quelque temps, — à mon manteau de pourpre à cinq plis. — Il me dit : « Viendras-tu avec moi — à la maison où est Failbé le Beau ? »

Il y a deux rois dans la maison, — Failbé le Beau et Labraid ; — trois cinquantaines autour de chacun d'eux, — voilà le nombre de l'assemblée.

Cinquante lits du côté droit, — et sur eux cinquante princes ; — cinquante lits du côté gauche, — et sur eux cinquante princes.

Les lits ont des piliers couleur de sang, — de belles

colonnes dorées; — la lumière qui les éclaire — est un joyau radieux (1).

A la porte de l'Ouest se trouvent au couchant du soleil — un troupeau de chevaux gris, à la crinière tachetée, — et un autre de pourpre brune.

A la porte de l'Est il y a — trois arbres de claire pourpre; — d'où chantent des oiseaux longuement, doucement, — pour les jeunes gens du fort royal.

Il y a un arbre à la porte du château; — l'harmonie qu'il émet n'est pas déplaisante, — arbre d'argent où brille le soleil; — sa splendeur est pareille à l'or.

Il y a là trois vingtaines d'arbres; — leur sommet se touche, ne se touche pas; — trois cents hommes se nourrissent de chaque arbre, — de leur fruit multiple et simple.

Il y a une fontaine dans le noble *sidh*, — avec trois cinquantes de manteaux tachetés — et une broche d'or colorée — au coin de chaque manteau tacheté.

Là est une cuve d'hydromel joyeux — que l'on partage à la maisonnée; — elle reste toujours, la coutume est établie — qu'elle soit toute pleine à jamais.

Il y a une fille dans la maison noble, — qui se distingue des femmes d'Irlande; — avec une chevelure blonde qui flotte; — elle est jolie, elle est adroite.

La conversation qu'elle tient à chacun — est jolie et extraordinaire; — elle blesse le cœur de tout homme — par son amour et son affection.

La fille noble a dit : — « A qui est ce garçon que nous ne connaissons pas? — Si c'est toi, viens ici, — garçon de l'homme de Murthemné. »

Je suis venu doucement, doucement; — j'avais peur pour mon honneur; — elle me dit : « Vient-il ici — le fils unique de l'aimable Dechtiré? »

Il est fâcheux qu'il ne soit pas venu depuis longtemps, — car chacun le recherche, — pour qu'il voie comment elle est — la grande maison que j'ai vue.

(1) On croyait, au moyen âge, que les pierres précieuses avaient, par elles-mêmes, un pouvoir éclairant.

L'ÉPOQUE IRLANDAISE

— Si l'Irlande entière était à moi — et le royaume de Breg la blonde, — je la donnerais (et ce ne serait pas une faible tentation) — pour habiter le pays où je suis allé.

Je suis allé...

— « C'est bien, dit Cúchulainn. — Oui, dit Lôeg, et il convient que tu te rendes là-bas ; car tout ce qu'il y a dans ce pays est bon. » Alors Lôeg parla encore et raconta les charmes du *sidh*.

J'ai vu une terre brillante et noble, — où l'on ne dit ni mensonge ni injustice ; — là est un roi qui rougit de sang les bataillons, — Labraid le rapide, Main-vive-sur-épée.

Quand je suis allé à la Plaine de Luada, — m'est apparu l'Arbre de la Victoire ; — je me suis rendu à la Plaine de Denna, — d'un pas hardi et rapide.

C'est là que Libane a dit : — « Dans le pays où nous avons été, — ce serait pour moi un prodige cheri — si c'était Cúchulainn qui y fût sous tes traits.

Ce sont de belles femmes, victoire sans captif, — les filles d'Aed Abrat ; — beauté de Fand, gloire éclatante ; — ni reine ni roi n'en approche.

Je dirai, car c'est moi qui l'ai entendu : — race d'Adam sans le péché ; — beauté de Fand, jusqu'ici, — n'a pas la sa pareille.

J'ai vu des guerriers splendides — avec des armes qui tranchent ; — j'ai vu des vêtements de couleur ; — ce n'était pas équipement de plébéien,

J'ai vu des femmes braves au festin ; — j'ai vu les jeunes filles ; — j'ai vu des garçons brillants — aller autour de l'arbre de la colline.

J'ai vu les musiciens dans la maison, — jouant pour la jeune fille ; — si je n'étais vite parti, — ils m'auraient laissé sans force (1).

J'ai vu la colline où était — la belle femme Ethné Ingubé ;

(1) Par l'effet magique de la musique.

— mais la femme dont on parle ici — ferait perdre la tête à des armées.

J'ai vu...

Cúchulainn partit avec elle pour le Pays, et prit avec lui son char. Ils arrivèrent à l'île. Labraid lui souhaita la bienvenue ainsi que toutes les femmes ; mais Fand souhaita en particulier la bienvenue à Cúchulainn.

— « Qu'allons-nous faire cette fois-ci ? dit Cúchulainn. — Ce n'est pas malaisé, dit Labraid ; voici ce que nous allons faire : nous irons reconnaître l'armée. » Ils sortirent, s'approchèrent du gros de l'armée et y jetèrent les yeux : ils la trouvèrent innombrable. « Va-t'en maintenant, » dit Cúchulainn à Labraid. Labraid partit et Cúchulainn resta en face de l'armée (1). Les deux corbeaux sorciers l'annoncèrent. Les armées se mirent à rire. — « Il est probable, dit l'armée, que c'est le contorsionniste d'Irlande, que prédisent les corbeaux. »

Les armées les chassèrent en sorte qu'ils ne trouvèrent pas de place pour eux dans le pays. Eochaid Iúla alla se laver les mains à la source, de bonne heure le matin. Cúchulainn vit son épaule à travers son capuchon. Il lui lance un javelot qui le traverse. Il tua à lui seul trente-trois d'entre eux. Puis il attaqua Senach le fantôme, et ils se livrèrent un grand combat et Cúchulainn le tua. Alors Labraid revint et il mit en déroute devant lui les armées. Labraid le pria de cesser le massacre. — « Nous craignons, dit Lôeg, que l'homme ne tourne sa colère contre nous, car il ne juge pas suffisant le com-

(1) Les fées ne peuvent remporter la victoire qu'avec le secours d'un homme. Cette présence leur est nécessaire même pour gagner un match de foot-ball. Voir D. HYDE, *Beside the fire*, p. 87.

bat qu'il a trouvé. Qu'on aille, dit Løeg, préparer trois cuves d'eau froide pour éteindre son ardeur. » La première cuve où il va, l'eau bout et déborde ; la seconde cuve, personne n'en peut supporter la chaleur ; la troisième cuve a une chaleur convenable (1).

Quand les femmes revirent Cúchulainn, voici ce qu'alors Fand chanta :

Un majestueux conducteur s'avance sur le chemin, — quoique imberbe et jeune ; — joli, rapide, il parcourt la plaine, — le soir, après l'assemblée de Fidga.

Ce n'est pas la musique des fées que chante le vélum, — c'est la sombre couleur du sang qui est sur lui ; — c'est le *cronán* (2) que chante l'essieu du char ; — les roues du char font l'accompagnement.

Les chevaux qui sont à son char solide, — je m'arrête pour les regarder ; — on ne trouve pas leurs pareils en fait de coursiers ; — ils sont aussi rapides que le vent du printemps.

Il jongle avec cinquante pommes d'or ; — elles rebondissent sur son haleine ; — on ne trouve pas son pareil comme roi, — tant doux que rude.

Il y a sur chacune de ses joues — des fossettes rouges comme le sang ; — des fossettes vertes, des fossettes bleues, — des fossettes pourpres à la teinte légère.

Il y a sept lumières dans son œil, — il n'est pas facile à aveugler ; — la bordure de son œil noble — a des cils noirs comme la poix.

Il a sur sa tête, et c'est bien celui — qu'on a célébré d'un

(1) Le même détail se trouve avec plus de développement dans le récit des « Enfances de Cúchulainn », troisième épisode. Voir H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Táin bó Cualnge*, p. 82.

(2) Sorte de chant sur un ton si bas que les bardes qui l'essayaient risquaient fort de se faire éclater la tête. Voir *Les littératures celtiques*, p. 145-146.

bout à l'autre de l'Irlande, — trois chevelures de couleurs différentes, — le garçon jeune et imberbe.

Une épée rongie qui partage le sang ; — avec sa poignée argentée ; — un bouclier avec des bosses d'or jaune — et avec un bord de laiton blanc.

Il marche à travers les hommes avec violence ; — il parcourt le combat dans le danger ; — il n'y a pas un de vos héros — qui soit semblable à Cúchulainn.

Cúchulainn est venu ici, — le jeune héros de Murthemné ; — celles qui l'ont amené ici au loin — sont les filles d'Aed Abrat.

Une pluie de sang, longue, rouge, — sur le côté de la hampe est sa marque ; — superbe, orgueilleux, altier, suivi de plaintes ; — malheur à celui contre qui il grince des dents !

Libane lui souhaite la bienvenue ensuite et lui dit ceci :

Salut, Cúchulainn, — roi qui poursuit, — grand prince de Mag Murthemné ! — grand est son esprit, honneur des guerriers victorieux ; — cœur de héros, roc de sagesse, rouge de colère, — prêt contre les vrais ennemis des braves héros d'Ulster ; — jolie sa couleur, la couleur de l'œil des jeunes femmes. Salut !

Salut, Cúchulainn !...

— « Une question : qu'as-tu fait, ô Cúchulainn ? » lui dit Libane. Alors Cúchulainn lui dit :

J'ai lancé un coup de mon petit javelot — contre l'armée d'Eogan Inbir, — et je ne sais (trésor fameux) — quelle victoire j'ai remportée, ni quel est mon haut fait.

Que ce fût meilleur ou pire pour ma force, — jusqu'ici je n'ai pas obtenu ce à quoi j'avais droit ; — le coup (on ne peut savoir dans le brouillard) — sûrement n'a pas atteint un homme vivant.

Une belle armée très rouge avec des foules de chevaux, — m'a poursuivi sur un côté ; — les gens de Manannân fils de Lér ; — Eogan Inbir les avait appelés.

L'ÉPOPEE IRLANDAISE

Je tournai autour d'eux cependant ; — quand je lus à pleine force, — seul contre trois cents, — je les mis à mort.

J'ai entendu le soupir d'Eochaid Iul, — sincèrement parlent les lèvres ; — en vérité ce ne fut pas un combat — ce coup qui fut bien lancé.

Ensuite Cúchulainn dormit avec la fille et resta un mois auprès d'elle ; au bout d'un mois, il lui dit adieu. — « A l'endroit, dit-elle, où tu me diras de venir te trouver, j'irai. » Ils se donnèrent rendez-vous à l'if de Cend Tracha. On le raconta à Emer. Elle fit faire des poignards pour tuer la fille. Elle vint avec cinquante filles au rendez-vous. Cúchulainn et Lôeg étaient là à jouer aux échecs et ils ne virent pas les femmes s'approcher d'eux. Mais Fand s'en aperçut et dit à Lôeg : « Regarde, ô Lôeg, ce que je vois. — Qu'est-ce ? » dit Lôeg, Lôeg regarda et alors Emer dit :

Regarde, ô Lôeg, derrière toi ; — à t'écouter sont des femmes justes, intelligentes ; — avec des poignards aiguisés à bleu dans leurs mains droites ; — avec de l'or sur leurs seins aux belles formes ; — tu verras comme les braves guerriers viennent sur leurs chars de combat ; — il est évident qu'Emer fille de Forgall a changé d'aspect.

— Ne crains pas [dit Cúchulainn], il n'arrivera rien. — Viens dans le char solide, au siège ensoleillé ; — devant moi-même ; — car je te protégerai contre des femmes innombrables — aux quatre coins de l'Ulster. — Quoique la fille de Forgall menace — au nom de ses compagnes, — de faire acte de violence, — avec moi, certes, elle n'osera pas.

Cúchulainn dit encore :

Je te cède, ô femme, — comme chacun cède à son ami ; — je ne m'expose pas à ton javelot dur qui fait trembler la main, — ni à ton poignard aminci à l'entour, — ni à ta colère faible et

concentrée ; — car c'est un malheur : que ma force cède à une force de femme.

« Une question donc, dit Emer. Pourquoi as-tu fait, ô Cúchulainn, mon déshonneur devant beaucoup de femmes de la province, devant beaucoup de femmes d'Irlande et en outre devant les gens d'honneur ? Car c'est à ton insu que je suis venue et sous la garde de ta loyauté ; quoique tu sois d'un orgueil indomptable, certes tu ne trouveras pas moyen de me quitter, ô garçon, quelqu'effort que tu fasses.

— Une question donc, ô Emer, dit Cúchulainn ; pourquoi ne me laisserais-tu pas quelque temps en compagnie de femme ? car en vérité, cette femme, elle est pure, chaste, très adroite, digne d'un roi bien fait, cette fille des vagues venue par les mers immenses ; avec de la beauté, du maintien et une bonne naissance ; avec l'art de broder, de la dextérité et de l'habileté de main ; avec de l'esprit, du bon sens, de la fermeté ; avec nombre de chevaux et de bœufs de razzia, car il n'y a pas sous le ciel une chose qu'elle ne consentit à son cher compagnon, ni qu'elle ne fit, quoi qu'elle eût promis. O Emer, dit-il, tu ne trouveras pas de héros aux belles cicatrices, aux batailles victorieuses qui me soit comparable.

— En vérité, dit Emer, elle n'est pas mieux que moi la femme à laquelle tu t'attaches. Tout ce qui est rouge est joli, tout ce qui est nouveau est beau, tout ce qui est haut est aimable ; tout ce qui est habituel est amer, tout absent est sacré ; tout ce qu'on connaît on le néglige pour apprendre toute science. Mon garçon, dit-elle, nous avons été dignement auprès de toi et nous le serions encore s'il te plaisait. » Et elle se lamenta. — « Sur ma parole, dit-il, c'est toi qui me plais et me plairas tant que tu seras en vie.

— Abandonne-moi donc ! dit Fand. — Il est plus juste qu'il m'abandonne, dit Emer. — Non, dit Fand, c'est moi qui serai abandonnée et c'est moi qui en étais menacée depuis longtemps. » Et elle fut saisie de tristesse et de grand découragement, car elle trouvait honteux d'être délaissée et de retourner aussitôt chez elle, et elle était tourmentée par le grand amour qu'elle avait donné à Cûchulainn. C'est ainsi qu'elle se lamenta et fit ce lai :

C'est moi qui vais partir en voyage — quoique, à ce qu'il me semble, par grande nécessité ; — quoiqu'il y ait de la gloire, — j'aimerais mieux rester.

J'aimerais demeurer ici — pour être sous ta main sans chagrin — que d'aller, bien que cela t'étonne, — dans le palais d'Aed Abrat.

O Emer, c'est à toi qu'est l'homme — et il m'a fui, ô noble femme. — Ce que n'atteint pas la main, néanmoins — je ne puis m'empêcher de le désirer.

Beaucoup d'hommes m'ont recherchée, — tant à l'abri que dans le désert — je ne suis pas allée à leur rendez-vous, — parce que c'est moi qui étais noble.

Quel malheur de donner son amour à un homme — s'il n'y prête pas attention ; — il vaut mieux s'en aller, — si on n'est pas aimée comme on aime.

Cinquante femmes sont venues ici, — ô Emer radieuse à la chevelure blonde, — pour attaquer Fand, ce n'était pas bien, — et pour la tuer misérablement.

J'ai trois cinquantaines là-bas — de femmes jolies non mariées ; — chez moi dans un château, ensemble ; — elles ne m'abandonneraient pas, moi.

Ensuite, Manannân vint à savoir que Fand, fille d'Aed Abrat, était opprimée par les femmes d'Irlande et abandonnée par Cûchulainn. Alors Manannân vint de l'Orient pour chercher la fille ; il arriva devant elle et personne ne s'en aperçut, sauf Fand seulement, C'est là que la

fille fut prise d'un grand trouble et de découragement en voyant Manannán, et elle fit un lai :

Regardez le fils des héros de Lér, — des plaines d'Eogan Inbir, — Manannán, noble, glorieux, charmant ; — il fut un temps où il m'était cher.

Si c'est aujourd'hui qu'il faut le proclamer, — mon esprit altier n'aime pas ; — c'est une subtile chose que l'amour, il va son chemin sans détour.

Un jour que j'étais avec le fils de Lér — dans le palais de Dún Inber, — il nous semblait que jamais — ne serait notre séparation.

Quand le superbe Manannán m'emmena — j'étais une compagne de son rang, — et il ne me gagnait pas alors — une partie de plus aux échecs.

Lorsque le superbe Manannán m'emmena, — j'étais une compagne de son rang ; — d'un bracelet d'or que j'ai encore — il me paya ma pudeur.

J'avais sur la bruyère, dehors, — cinquante filles de toutes couleurs ; — je lui donnai cinquante hommes, — contre les cinquante filles.

Quatre cinquantaines, sans tromperie — voilà les gens de cette seule maison ; — deux cinquantaines d'hommes gais et sains, — deux cinquantaines de femmes belles et bien portantes.

Je vois sur la mer ici — (le vulgaire ne le voit pas) — le cavalier de la mer chevelue, — il ne suit pas les longs vaisseaux.

Il est venu à côté de nous jusqu'ici ; — il n'y a à le voir que les fées ; — tu peux reconnaître chaque petite troupe — bien qu'elle soit éloignée de toi.

Quant à moi, c'était naturel, — car les esprits des femmes sont faibles ; — celui que j'ai tant aimé — m'a mis là dans l'oppression.

Adieu à toi, beau Chien (1), — nous nous séparons de toi

(1) Voir plus haut, p. 117, l'origine de ce surnom.

L'ÉPOPÉE IRLANDAISE

de bon cœur ; — bien que nous n'atteignons pas ce que nous désirons, — il reste le droit de s'enfuir.

Voici pour moi l'instant du départ ; — il y a quelqu'un pour qui c'est dur ; — elle est grande la contrainte, — ô Lôeg, fils de Riangebair.

J'irai vers mon époux même — qui sans doute ne fera pas ce que je ne veux pas ; — n'allez pas dire que je m'en vais en me cachant ; — si vous le désirez, regardez ! »

Puis la fille se leva à la suite de Manannân, et Manannân lui fit bon accueil et dit : « Eh bien, ma fille, cette fois-ci, attendras-tu Cûchulainn, ou est-ce avec moi que tu viendras ? — Sur ma parole, en vérité, dit-elle, il y a un de vous que j'aimerais mieux suivre comme époux. Mais, dit-elle, c'est avec toi que j'irai et je n'attendrai pas Cûchulainn, car il m'a abandonnée, et d'autre part, ô noble homme, il n'y a pas de reine de ton rang chez toi, et il y en a une chez Cûchulainn.

Quand Cûchulainn vit la fille s'en aller vers Manannân, il dit à Lôeg : « Qu'y a-t-il là ? — Ce n'est pas difficile, dit Lôeg ; Fand s'en va avec Manannân, fils de Lér, parce qu'elle ne te plaît pas. » Alors donc Cûchulainn fit trois grands sauts et trois sauts droits au sud (1) vers Luachair, en sorte qu'il fut longtemps sans boire, sans manger, le long des montagnes, et il dormait chaque nuit sur le chemin de Mid-Luachair,

Emer alla trouver Conor à Emain et lui raconta comment était Cûchulainn. Conor envoya des devins, des poètes et des druides d'Ulster le chercher, pour le prendre et l'amener avec eux à Emain. Il essaya de tuer les poètes. Ils chantèrent devant lui des charmes

(1) Les sauts sont parmi les nombreux tours d'adresse que peut exécuter Cûchulainn.

druidiques, lui prirent les pieds et les mains en sorte qu'il revint alors à lui. Il leur demanda à boire ensuite. Les druides lui donnèrent le breuvage d'oubli. Quand il eut bu le breuvage, il n'eut plus aucun souvenir de Fand ni de tout ce qu'il avait fait. Ils donnèrent aussi à Emer le breuvage d'oubli de sa jalousie, car elle n'était pas mieux que lui. Manannán agita son manteau entre Cúchulainn et Fand, pour qu'ils ne se rencontrassent plus jamais.

LE MEURTRE DU FILS UNIQUE D'AIFÉ (1)

Pourquoi Cúchulainn tua-t-il son fils?

Ce n'est pas difficile.

Cúchulainn était allé apprendre les armes chez Scathach Uanaind, fille d'Ardeimm, en Letha (2), jusqu'à ce qu'il eût acquis avec elle la maîtrise de l'escrime. Aifé, fille d'Ardeimm, vint le trouver; il la rendit grosse, et lui dit qu'elle enfanterait un fils. « Garde cet anneau, dit-il, jusqu'à ce qu'il aille à ton fils. Quand il lui ira, qu'il vienne me chercher en Irlande; que personne ne le détourne de sa route, qu'il ne se fasse connaître à personne et qu'il ne refuse le combat singulier à personne! »

L'enfant, au jour de ses sept ans, partit chercher son père. Les Ulatés tenaient une assemblée à Tracht Eisi quand ils virent le fils venir à eux à travers la mer sur une barque de bronze, des rames dorées dans ses mains.

(1) Texte d'après le Livre jaune de Lecan, manuscrit du XIV^e siècle. Traduction anglaise par KUNO MEYER, *Eriu*, I (1904), p. 113-121.

(2) Ce nom désigne tantôt l'Armorique (*Letavia*), tantôt le Latium. Il s'agit d'une sorcière d'Écosse, ci-dessus, p. 117.

Il avait un tas de pierres dans la barque ; il mettait une pierre dans sa fronde et la lançait d'un coup à retour contre les oiseaux ; il les prenait vivants, et les relâchait dans l'air. Il faisait un tour avec son palais (1) entre ses mains, en sorte que l'œil ne le pouvait suivre ; il accordait sa voix à la leur et les faisait tomber une seconde fois, puis il les ranimait encore une fois.

« Eh bien dit Conor, malheur au pays où vient ce garçon-là ! Si c'étaient les hommes faits de l'île d'où il arrive qui nous venaient, ils nous moudraient en poussière, puisque c'est un petit garçon qui fait ces tours-là. Que l'on aille à sa rencontre et qu'il n'aborde pas ici ! Qui ira à sa rencontre ? Qui ? dit Conor, sinon Condéré fils d'Echu ? — Pourquoi Condéré ? dit chacun. — Ce n'est pas difficile, dit Conor. S'il est question de raison et d'éloquence, c'est Condéré qui convient là. — J'irai à sa rencontre, » dit Condéré.

Condéré partit et, au même moment, le garçon abordait le rivage. « Tu es assez loin, mon garçon, dit Condéré, pour nous apprendre d'où tu viens et quel'est ta race. — Je ne me fais connaître à personne, dit le jeune homme, et je n'évite personne. — Tu n'aborderas pas, dit Condéré, avant de t'être fait connaître. — Je vais retourner là d'où je suis parti, » dit le jeune homme.

Le garçon fit demi-tour. Alors Condéré lui dit : « Tourne-toi vers moi, mon fils : il y a des hauts faits, il y a des biens de mineur, orgueil des guerriers des Ulates, pour toi. Car Conor te protège... Tourne-toi vers Conor, le vaillant fils de Ness ; vers Sencha fils de Coscra ; vers Cethern à la lame rouge, fils de Fintan, feu

(1) Un des nombreux tours de Cächulainn, sur lequel nous n'avons pas d'autre texte plus clair.

qui endommage les armes; vers Amergin le savant; vers Cumsraid aux grandes troupes. Heureux celui que Conall le Victorieux protège... Je me vante, dit Condéré, d'aller au-devant d'un garçon imberbe, impubère, à moins que les Ulates ne le permettent pas. — Tu as bien fait de venir à nous, dit le garçon; tu auras la conversation que tu veux... Retourne, dit le garçon, car lors même que tu aurais la force de cent hommes, tu n'es pas capable de t'opposer à moi. — C'est bien, dit Condéré, qu'un autre alors vienne te parler! »

Condéré alla trouver les Ulates et leur raconta son histoire. « Il ne sera pas dit, dit Conall le Victorieux, que l'honneur des Ulates soit emporté, tant que je suis en vie! » Il alla alors vers le garçon. « Il est joli, ton jeu, mon garçon, dit Conall. — Ce n'est pas contre toi qu'il sera plus laid, » dit le garçon. Il mit une pierre dans sa fronde. Il la lança dans l'air par un coup à retour, en sorte que le bruit et le tonnerre qu'elle fit en montant arriva jusqu'à Conall et le jeta sur le dos. Avant qu'il se fût relevé, le garçon lui avait lié les mains avec la courroie de son bouclier. — « Qu'un autre aille contre lui! » dit Conall. C'est ainsi que le garçon se moquait de l'armée,

Cependant Cúchulainn assistait à ce jeu et il alla vers le garçon. Emer fille de Forgall mit le bras autour de son cou : « Ne descends pas là, dit-elle. C'est un fils à toi qui est en bas. Ne nous venge pas sur ton fils unique!... Il n'est pas loyal ni sage de te lever contre ton fils valeureux... Tourne-toi vers moi! Écoute ma voix! Mon avis est bon. Puisse Cúchulainn l'entendre! Je sais quel nom il va dire, si c'est Conla, le fils unique d'Aifé, qui est le garçon là-bas, » dit la femme. Alors Cúchulainn répondit : « Tiens-toi, ô femme!... Même si

c'était lui qui est là, ô femme, dit-il, je le tuerais pour l'honneur des Ulates. »

Alors il descendit lui-même. « Il est joli, mon garçon, le jeu que tu fais, dit-il. — Votre jeu à vous n'est pas tel, dit le petit garçon, que deux d'entre vous ne soient pas venus pour que je me fasse connaître à eux. — Est-ce qu'il aurait fallu qu'un jeune garçon vint en ma compagnie?, dit Cúchulainn. Tu vas mourir si tu ne te fais pas connaître. — Eh bien, soit! » dit le garçon.

Le fils se jette sur lui. Ils se frappent l'un l'autre. Le garçon lui coupe la chevelure avec son épée d'un coup bien envoyé. — « Assez de plaisanteries! dit Cúchulainn. Allons enfin lutter. — Je n'atteins pas à ton ceinturon, » dit le fils. Il monta sur deux pierres et mit Cúchulainn entre deux piliers de pierre trois fois et le fils ne bougea ni l'un ni l'autre de ses pieds jusqu'à ce qu'ils eussent pénétré dans les pierres jusqu'aux chevilles. La trace de ses pieds y est encore. C'est pour cela qu'on dit le Rivage de la Trace chez les Ulates. Ils entrèrent dans la mer pour se noyer l'un l'autre, et le fils le fit plonger deux fois. Cúchulainn alla vers lui hors de l'eau et le prit en traître avec le javelot à sac. Scáthach n'avait enseigné le maniement de cette armé qu'au seul Cúchulainn. Il le lance contre le fils, dans l'eau, en sorte que les entrailles lui tombent sur les pieds. — « Voilà donc, dit-il, ce que ne m'a pas enseigné Scáthach! Malheur à toi qui m'as blessé! dit le fils.

— C'est vrai », dit Cúchulainn. Il prend son fils entre ses bras, l'enlève de là et le porte jusqu'à ce qu'il arrive devant les Ulates. — « Voici mon fils devant vous, ô Ulates, dit-il. — Hélas! répondirent les Ulates. — C'est vrai, dit le fils. Si j'avais été parmi vous en cinq ans, j'aurais vaincu les hommes de la terre

en votre présence de chaque côté, et vous auriez eu l'empire jusqu'à Rome. Puisqu'il en est ainsi, montrez-moi les hommes illustres qui sont ici, que je leur dise adieu ! » Alors il mit les bras autour du cou de chacun d'eux l'un après l'autre ; il dit adieu à son père et mourut aussitôt.

On fit la lamentation funèbre, la tombe et la pierre, et pendant trois jours aucun veau ne fut laissé aux vaches en Ulster à la suite de cela.

LE MEURTRE DE CÚCHULAINN (I)

Là-dessus, Cúchulainn sauta sur son harnais de guerre et se mit à s'en revêtir ; mais, aussitôt qu'il eut commencé, sa broche lui tomba de la main. Et Cúchulainn dit :

Ce n'est pas la faute du manteau qui donne un avertissement ; — c'est la faute de la broche qui me perce la peau, — et qui me traverse le pied...

Là-dessus, il mit son manteau. Il prit son bouclier au tranchant dentelé et il dit à Lôeg fils de Rianganabair : « Prépare-nous le char, ô père Lôeg. — Je jure au dieu que jure ma tribu, dit Lôeg, que même si tous les gens de la province de Conor étaient autour du Gris de Macha, ils ne l'amèneraient vers le char... S'il te plaît, viens toi-même lui parler, au Gris lui-même. » Cúchulainn y alla. Le cheval se tourna à gauche vers lui par

(1) Texte d'après le Livre de Leinster, manuscrit du XII^e siècle. Traduction abrégée en anglais par Wh. Stokes, *Revue celtique*, III (1877), p. 175-185. Traduction française par H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *L'Épopée celtique*, p. 332-347. Le sens des poèmes est très obscur.

trois fois. La Morrigan^o avait disloqué le char la nuit d'avant ; car il ne lui plaisait pas que Cúchulainn allât à la bataille ; elle savait qu'il ne reviendrait pas à Emain Macha. Cúchulainn dit au Gris de Macha :

Tu n'avais pas coutume, ô Gris, de te tourner à gauche...

Alors le Gris de Macha vint, et de son ventre de grandes larmes de sang coulèrent sur ses deux pieds. Là-dessus, Cúchulainn sauta en char et s'élança au sud sur la route de Midluachair. Il vit devant lui une femme ; c'était Leborcham, fille d'Oa et d'Adarc, qui était esclave et captive dans la maison de Conor. Et elle dit :

Ne nous quitte pas, ne nous quitte pas, ô Cúchulainn ! — noble est ton visage — ... malheur aux femmes, — malheur aux fils, — malheur aux yeux de l'homme !

Et, comme elle avait dit, dirent aussi les trois cinquanteaines de femmes qu'il y avait à Emain Macha, à voix haute.

« Il vaudrait mieux ne pas les quitter, dit Lôeg, car jusqu'à aujourd'hui tu n'as pas déshonoré la valeur de la race de ta mère. — Non, hélas ! dit Cúchulainn ; laisse aller, ô Lôeg. C'est au cocher de soigner les bêtes, au guerrier de protéger, au champion de conseiller, aux hommes d'être civils, aux femmes d'être faibles. Va devant moi au combat ; la compassion ne sert à rien et ne t'aide pas. » Le char commença par tourner à droite. Alors les femmes poussent un cri de plainte, de douleur et se frappent les mains. Elles savaient qu'il ne reviendrait pas à Emain Macha, ..

Il y avait sur sa route la maison de la nourrice qui l'avait élevé. Il lui rendait toujours visite quand il passait devant, dans ses voyages au Sud et en revenant. Il trouvait toujours chez elle un pot de boisson. Il y but

et partit en disant adieu à sa nourrice. Il suivait la route de Midluachair (1) après la plaine de Mogna, quand il vit quelque chose : trois sorcières (2) borgnes de l'œil gauche, devant lui sur la route. Avec des poisons et des venins elles préparaient un chien de lait sur des broches en sorbier. Il y avait, parmi les tabous de Cûchulainn, de ne pas visiter un foyer pour y manger ; un de ses tabous était la chair de son homonyme.

En courant il allait les dépasser, car il savait que ce n'était pas pour son bien qu'elles étaient là. Alors une sorcière lui dit : « Viens nous rendre visite. — Certes non, dit Cûchulainn. — Il y a un chien à manger, dit-elle. S'il y avait un grand foyer, tu viendrais ; c'est parce qu'il est petit, que tu ne viens pas. Qui ne supporte ou n'accepte pas le petit ne mérite pas le grand. » Alors il vint, et la sorcière, de la main gauche, lui offrit la moitié du chien. Cûchulainn mangea de sa main et la mit sous la cuisse gauche. La main avec laquelle il avait saisi et la cuisse sous laquelle il avait mis se prirent d'un bout à l'autre, en sorte qu'elle n'eurent plus la même force.

Ils partirent ensuite sur la route de Midluachair, autour de la montagne de Fuat, au sud. Alors Cûchulainn dit à Lôeg : « Que voyons-nous, ô père Lôeg ? » Et Lôeg dit : « Des misérables en grand nombre, abondant butin. — Malheur à moi, » dit Cûchulainn.

Il retentit, le bruit des chevaux rouge brun...

(1) Qui menait de Tara à Emain et passait à l'est d'Armagh.

(2) On ne peut s'empêcher de penser aux trois sorcières de *Macbeth*, d'autant que le nom de la reine Mève, en irlandais Meadhbh, semble être le même que celui de la reine Mab de *Roméo et Juliette*, et que Lêr, le père de l'Irlandais Manannân, a été identifié au roi Lear.

Lorsque Cúchulainn fut allé sur la route de Midluachair au sud, ils arrivèrent en vue de la forteresse qui était dans la plaine de Murthemné (1). Ce fut là que Érc, fils de Coirpré, dit :

« Je vois là-bas un beau char parfaitement construit, clair avec un pavillon vert, avec beaucoup de tours d'adresse et d'armes dans le char, beaux exercices de beau glaive. Ainsi est ce char à deux chevaux; ceux-ci ont la tête petite, ronde, les naseaux petits; chevaux ombrageux, aux narines ouvertes, aux gros yeux, à la poitrine large, au ventre large. Quoique cet attelage soit apparié et de même allure, ils ne sont pas de la même couleur; l'un d'eux, sauteur, bon cheval de trait, au jeu de tonnerre, arqué, long, bon coureur; l'autre cheval est noir de jais, avec la tête blanche, un gros ventre et des bandes noir sombre (2). Deux jougs élevés, dorés sont sur eux; il y a un bel homme aux cheveux tressés et longs dans ce char... Sa chevelure bouclée a trois couleurs : une chevelure brune sur la peau de sa tête, une chevelure d'un rouge de sang au milieu; une couronne d'or les couvre à l'extérieur; la tête et cette chevelure sont bien arrangées, et celle-ci fait trois tours autour de la tête, en sorte qu'elle ressemble à des fils d'or sur le bord d'une enclume sous la main d'un habile artisan, ou à des boutons d'or sur lesquels brille le soleil, en un jour d'été, au milieu du mois de mai; ainsi brille chaque poil de la chevelure de ce jeune guerrier-là. — Voici l'homme qui vient à nous, ô hommes d'Irlande; servez-le. » On éleva un tertre gazonné sous

(1) Le long de la côte septentrionale du comté de Louth.

(2) Voir la description du char et des chevaux de Cúchulainn dans le « Festin de Bricriu », 49. Ici le conteur a oublié qu'il ne s'agissait que de la couleur des chevaux.

Erc fils de Coirpré à ce moment-là et on l'entoura d'un rempart de boucliers. Et on fit trois bataillons solides des hommes d'Irlande, à ce moment-là. Erc dit : « Prépar-z-vous, ô hommes d'Irlande, à recevoir cet homme, Cúchulainn, » et il dit ces paroles :

Levez-vous, ô hommes d'Irlande, levez-vous : voici Cúchulainn l'obstacle, le victorieux, au glaive rouge. Prenez garde, prenez garde!...

« Comment nous garantirons-nous? Comment résisterons-nous à ses tours? dirent les hommes d'Irlande. — Ce n'est pas difficile. Voici mon avis pour vous, dit Erc; quatre des cinq provinces d'Irlande sont ici : faites un seul corps de bataille, une seule table de leurs boucliers autour de cette trompe, par-dessus et alentour et sur eux. Mettez trois hommes à chaque bout autour de cette troupe et deux des plus forts de l'armée à se battre et un satiriste avec une baguette de coudrier auprès d'eux. Ils exigeront un de ses javelots; Gloire-sur-gloire est son nom. Ils exigeront un des javelots préparés qui lui resteront encore. Une prophétie annonce que ce javelot tuera un roi, s'il ne cède pas à leurs exigences. Jetez un cri de plainte et une clameur. L'homme ne tirera pas avantage de son ardeur et de l'ardeur de ses chevaux et il ne vous demandera pas de combat singulier comme il a pu le faire à la Razzia de Cualngé. » On fit comme Erc avait dit.

Cúchulainn s'avança vers la troupe et fit les trois jeux de tonnerre sur son char : le tonnerre de cent, le tonnerre de trois cents et le tonnerre de trois neuvaines. Les armées furent balayées de la plaine de Murthemné. Cúchulainn vint vers la troupe et commença à employer ses armes contre elle. Il maniait indifféremment les javelots, le bouclier, le glaive, et il faisait ses tours. Aussi nombreux

que les grains de sable de la mer, les étoiles du ciel, les gouttes de rosée en mai, les flocons de neige, les grains de grêle, les feuilles des arbres, les boutons d'or dans la plaine de Breg (1), les brins d'herbe sous les pieds des chevaux un jour d'été (2), aussi nombreux des moitiés de têtes, des moitiés de crânes, des moitiés de mains, des moitiés de pieds, des os rouges furent répandus épars sur la plaine de Murthemné et cette plaine devint grise de leurs cervelles après le combat furieux de maniement d'armes que Cúchulainn leur livra.

Puis il vit deux hommes qui se battaient l'un l'autre sans qu'on pût les séparer.

« Honte à toi, ô Cúchulainn, si tu ne sépares pas ces deux hommes ! » dit le satiriste. Aussitôt Cúchulainn sauta sur eux, leur donna à chacun un coup de poing sur la tête en sorte que la cervelle leur sortit par les oreilles et le nez. « Tu les as séparés », dit le satiriste ; aucun d'eux ne fera de mal à l'autre. — Ils ne seraient pas réduits au silence par une intercession pour eux, dit Cúchulainn. — A moi ce javelot ! ô Cúchulainn, dit le satiriste. — Je jure ce que jure ma tribu, que tu n'as pas plus grand besoin de lui que moi. Les hommes d'Irlande sont sur moi et je suis sur eux », — Je te satiriserai si tu ne me le donnes pas, dit le satiriste. — Je n'ai jamais été satirisé jusqu'ici pour manque de générosité. » Là-dessus, il lui lança le javelot, le manche devant, en sorte qu'il lui traversa la tête et qu'il tua neuf hommes plus loin. Cúchulainn traversa l'armée jusqu'au bout.

Alors Lugaid fils de Cúroi prit le javelot de bataille

(1) En Est-Meath, de Dublin à Drogheda.

(2) Cette comparaison se trouve aussi dans la « Razzia de Cualngé », trad. H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, p. 238) et dans la « Prise de Troie », l. 1161-1167.

qu'avaient les fils de Calatin. — « Qui tombera par ce javelot, ô fils de Calatin? dit Lugaid. — Il tombera un roi, » dirent les fils de Calatin. Puis Lugaid lança le javelot sur le char et il atteignit Lôdeg, fils de Rianganabair, en sorte que ce qu'il avait d'entrailles à l'intérieur se répandit sur la tenture du char. Alors Lôdeg dit : « J'ai été gravement blessé, etc. » Puis Cûchulainn arracha le javelot et dit adieu à Lôdeg : « Aujourd'hui, ajouta-t-il, je serai guerrier et cocher. »

Quand Cûchulainn eut atteint le bout de l'armée, il vit deux hommes qui se battaient l'un l'autre devant lui et, près d'eux, un satiriste avec une baguette de coudrier. — « C'est honteux à toi, dit l'un des deux hommes, de ne pas nous séparer. » Là-dessus, Cûchulainn sauta sur eux, les rangea chacun d'un côté, de telle sorte qu'il en fit des fagots contre un rocher qui était auprès. — « A moi ce javelot! ô Cûchulainn, dit le satiriste. — Je jure ce que jure ma tribu, tu n'as pas plus grand besoin de ce javelot que moi. Quatre provinces d'Irlande sont en face de moi et il me faut de la bravoure et des armes pour en nettoyer la plaine de Murthemné, aujourd'hui même. — Je te satiriserai, dit le satiriste. — On ne doit me faire qu'une demande en un jour et j'ai satisfait à l'honneur aujourd'hui. — Je satiriserai les Ulates par ta faute, dit le satiriste. — Ils n'ont pas été satirisés jusqu'ici pour mon avarice ni pour ma laderie. Quelque peu qui me reste de vie, ils ne seront pas satirisés aujourd'hui. » Cûchulainn lança le javelot, le manche devant, en sorte qu'il lui traversa la tête et qu'il tua neuf hommes derrière lui. Et il traversa en courant l'armée comme nous l'avons dit auparavant.

Erc fils de Coirpré prit le javelot de bataille qu'avaient les fils de Calatin. — « Qu'advient-il de ce javelot, ô fils de Calatin? dit Erc fils de Coirpré. — Ce n'est

pas difficile : un roi tombera par ce javelot, dirent les fils de Calatin. — Je vous ai entendus dire qu'il tomberait par le javelot qu'il y a longtemps Lugaid a lancé, — C'est en vérité vrai, dirent les fils de Calatin; il a atteint le roi des cochers d'Irlande, le cocher de Cúchulainn, Læg fils de Rianganabair. — Je jure ce que jure ma tribu : ce n'est pas pour tuer un roi qu'il a frappé. » Là-dessus, Erc lance le javelot sur Cúchulainn, en sorte qu'il atteint le Gris de Macha. Cúchulainn retire le javelot et ils se dirent adieu l'un à l'autre. Aussitôt le Gris de Macha, avec la moitié du joug sur le cou, alla au lac Gris dans la montagne de Fuat. C'est de là qu'il était venu avec Cúchulainn, c'est là qu'il alla après sa blessure. Et Cúchulainn dit : « Je n'attacherai qu'un joug ici, aujourd'hui. »

Là-dessus, Cúchulainn mit un de ses pieds sur l'extrémité du joug, et il traversa l'armée de la même façon. Et il vit devant lui deux hommes qui se battaient; près d'eux, un satiriste avec une baguette de coudrier. Il les sépara, et la séparation qu'il en fit ne fut pas pire que celle des quatre autres. — A moi ce javelot! dit le satiriste. — Tu n'as pas plus grand besoin du javelot que moi. — Je te satiriserai, dit le satiriste. — J'ai satisfait à l'honneur aujourd'hui, On ne doit me faire qu'une demande en un jour. — Je satiriserai les Ulates par ta faute. — J'ai satisfait à leur honneur, dit-il. — Je satiriserai ta race, dit le satiriste. — Le pays où je ne suis jamais encore allé, l'histoire de ma diffamation n'y arrivera pas avant moi, car j'ai peu de temps à vivre. » Cúchulainn lui lança son javelot, le manche devant; il lui traversa la tête et trois autres neuvaines d'hommes. — « C'est une largesse de colère pour moi, » dit le satiriste. Puis Cúchulainn traversa de nouveau l'armée jusqu'au bout.

Alors Lugaid prit le javelot de bataille qu'avaient les fils de Calatin. — « Qu'advient-il de ce javelot, ô fils de Calatin? — Un roi tombera par lui, dirent les fils de Calatin. — Je vous ai entendu dire qu'il tomberait par le javelot qu'a lancé Erc ce matin. — C'est vrai, dirent-ils; il a atteint le roi des chevaux d'Irlande, le Gris de Macha. — Je jure le serment de ma tribu, ce n'est pas pour tuer un roi qu'il a frappé. » Là-dessus, Lugaid lance le javelot sur Cúchulainn; il arriva qu'il traversa ce qu'il y avait dans son ventre, en sorte que cela fut sur la tenture du char. Alors le Noir de la Vallée Sans-pareille (1) partit avec la moitié de son jong et il alla au lac Noir, sur le territoire de Muscraigé. C'est de là qu'il était venu avec Cúchulainn. C'est là qu'il revint, en sorte que le lac se mit aussitôt à bouillonner.

Cúchulainn resta seul dans le char, sur la plaine. Puis il dit : « Je voudrais aller jusqu'à ce lac là-bas, pour y boire. — Nous le permettons, dirent-ils, à condition que tu reviennes vers nous. — Je vous recommanderai, dit Cúchulainn, que, si je ne reviens pas, vous veniez me chercher. » Alors il ramassa ses entrailles dans son abdomen et il partit vers le lac. En allant au lac, il tenait la main sur son ventre pour garder ce qu'il avait d'entrailles dans son ventre. Puis il y boit et s'y lave. C'est pour cela qu'on appelle le lac de la plaine de Murthemné Loch Lámraith (lac du Bienfait de la main). Un autre nom du lac est Loch Tondchuil (lac du Flot mince).

Puis Cúchulainn bondit hors du lac et les invita à venir à sa rencontre. Alors il alla dans le grand territoire à l'ouest du lac et y jeta ses regards. Il atteignit

(1) C'est le second cheval de Cúchulainn.

le pilier de pierre qui est dans la plaine et il l'entoura de sa ceinture pour ne pas être assis ou couché et pour que ce fût debout qu'il mourût. Alors les hommes vinrent se ranger autour de lui, mais ils n'osèrent pas l'approcher; il leur semblait qu'il était en vie. — « Il est honteux pour vous, dit Erc fils de Coirpré, de ne pas prendre la tête de cet homme pour venger mon père dont il a emporté la tête, en sorte qu'on l'a enterrée par-dessus Echaid Niafer (héros des hommes). Sa tête a été rapportée ensuite, en sorte qu'elle est au *sídh* de Nenta-sur-l'eau. »

Ensuite le Gris de Macha vint vers Cúchulainn pour le protéger tant que son âme serait là et que la lumière du héros continuerait à sortir de son front. Alors le Gris de Macha fit trois charges tout autour de lui; avec ses dents il fit tomber cinquante hommes, et chacun de ses sabots tua trente hommes de l'armée. C'est de là qu'on dit : « Ce ne sont pas les courses victorieuses du Gris de Macha après la mort de Cúchulainn. »

Puis les oiseaux vinrent sur son épaule. — « Ce n'était pas l'habitude de ce pilier-là de porter des oiseaux, » dit Erc fils de Coirpré. Alors Lugaid arrangea sa chevelure par derrière et lui coupa la tête. Aussitôt, l'épée de Cúchulainn lui tomba de la main; elle atteignit la main droite de Lugaid qui fut sur le sol. On coupe la main droite à Cúchulainn pour le venger. L'armée part alors, emportant la tête de Cúchulainn et sa main droite. Ils arrivèrent à Tara. C'est là qu'est la couche funèbre de sa tête, de sa main droite, et Lan Luinne son bouclier simple. C'est de là que Cennfaelad fils d'Ailill dit :

Il est tombé, Cúchulainn, le beau pilier...

FIND ET LES FANTOMES (I)

[Un soir, Find, en compagnie de Caillé et d'Ossian, est surpris par la tombée de la nuit près de la colline de Bairnech. Il cherche un abri et aperçoit dans la vallée une maison qu'il n'y avait jamais remarquée. Dans la maison, on entendait des plaintes et des cris. Devant se tenait un géant.]

Ses deux yeux étaient ronds comme des œufs de merles, noirs comme la mort et plus rapides qu'un lièvre; la racine de ses dents était grise comme une souche de houx, et leurs pointes jaunes comme de l'or. Il avait les jambes très maigres, les talons pointus et noirs. Aussi noirs que du charbon de foyer étaient ses jointures et ses articulations, de la tête aux pieds.

Le géant leur souhaita la bienvenue et mit leur cheval à l'écurie. Il ferma sur eux la porte de la maison avec des chaînes de fer : — « Salut à toi, ô Find, dit le géant; il y a longtemps que tu n'es venu ici en visite pour que j'aie soin de toi. » Ils s'assirent tous les trois sur le bord d'un lit et le géant leur lava les pieds. Il leur alluma un feu de bois de sureau et peu s'en fallut qu'ils ne fussent étouffés par la fumée.

Les gens de la maison se levèrent alors des coins où ils étaient et se tournèrent vers le feu. Effroyables étaient les gens qui levèrent la tête alors : Une vieille, noire comme la fumée, horrible, à trois têtes : une qui pleurait, une qui riait, une qui dormait. De l'autre côté, un homme sans tête avec un œil unique sur la poitrine.

(1) Texte d'après un manuscrit de Leyde, du *xvii^e* siècle. Traduction française par L. Chr. STERN, *Revue celtique*, XIII (1892), p. 12-17.

« Donnez un divertissement au roi des Fénians, dit le géant, et que les gens de la maison se lèvent pour cela, car nous n'avons pas de collation pour vous, jusqu'à ce que le repas soit prêt. — Cela se fera, » dit la vieille.

Du coin qui était voisin de Find, neuf corps se levèrent et de l'autre côté se levèrent neuf têtes sur les côtés de la maison. Ils poussèrent neuf cris aigus, rudes, effrayants, épouvantables, très haut. La vieille, le géant et le tronc, d'un autre côté, leur répondirent. Le sang de la tête des hommes aurait coulé, les morts se seraient réveillés hors de la terre, les gens faibles du cœur seraient tombés évanouis, à la musique qu'ils chantaient. La mélodie du tronc était la plus horrible et la plus effrayante de toutes. Ils faillirent fendre la tête des gens qui les écoutaient par les cris qu'ils poussaient, « Écoutez un moment, dit le géant : que le repas soit prêt pour le roi. » Enfin ils se turent.

Le géant se leva et tua le cheval de Find, l'écorcha et le découpa aussitôt. Caité s'apprête à assaillir le géant. — « Reste tranquille, dit Find ; nous sommes reconnaissants qu'il nous épargne ; peu importe le sort de notre cheval. » La maisonnée reprit le même chant de basse. — « Il est juste de vous bien accueillir, dit le géant ; la musique que l'on a faite est merveilleuse. » Le géant fit cinquante broches de sorbier et les plaça devant le feu avec la tête du cheval dessus. Au lieu d'attendre que la viande fût cuite, il a présentée aussitôt à Find. — « Emporte ta nourriture, ô géant, dit Find, nous ne sommes pas habitués à manger chez nous une pareille chose. Peu importe que nous soyons une fois sans rien. — Votre visite chez nous est mauvaise, dit le géant ; refuser notre nourriture et nous offenser, voilà ce que nulle compagnie avant vous

n'a fait chez nous. Je vous donne ma parole, en tout cas, dit-il, que nous nous lèverons contre vous. »

Alors, dans la maison, tous se mirent debout. Le feu s'éteint aussitôt. Find est serré dans le coin, secoué et battu. Ils furent ainsi toute la nuit à crier jusqu'au matin de cette manière. Ils ne se séparèrent pas de Find, en sorte qu'ils restèrent étendus à terre et qu'ils tombèrent en léthargie et immobilité de mort. Ils furent ainsi, comme des cadavres, jusqu'au lendemain matin.

Lorsqu'ils sortirent de leur évanouissement, le lendemain, ils ne virent là ni maison, ni gens, dans le pays plat qui les entourait de tout côté. Ainsi s'éveilla Find; son cheval était attaché à une houssine, sans tache, sans défaut, sans mal. Ils tiurent conseil alors pour savoir qui leur avait fait cet outrage. Find chanta un *teinm laida* (1) et mit son ponce sur sa dent de sagesse et la chose lui fut révélée. — « En vérité, dit-il, les trois fantômes de Hibar-glend (vallée des ifs) nous ont assaillis; ce sont eux qui nous ont fait cet outrage pour venger leur sœur Cuillend Craislethné qui avait été tuée par nous. »

Puis ils partirent pour Fantur et pour Etrachtaige, et ils se rendirent à l'endroit où étaient les Fénians et ils racontèrent leur histoire et leur voyage.

(1) « Lumière de chant », ou « lumière héroïque ». Nous ne savons pas comment se pratiquait ce charme.

LA POURSUITE
DE DIARMAID ET DE GRAINNÉ (1)

[L'histoire la plus célèbre du cycle de Find est l'enlèvement de sa femme Grainné fille de Cormac fils d'Art par le jeune Diarmaid, et la poursuite des deux amants par le vieux mari. Elle est développée dans des compositions de date récente. Voici deux des plus anciens épisodes.]

I

Find, petit-fils de Baisné, demanda en mariage Grainné fille de Cormac petit-fils de Cond. Elle dit qu'elle ne dormirait pas avec Find s'il ne lui apportait pas le douaire qu'elle lui demanderait. Car elle voulait lui poser une condition impossible pour qu'il ne s'unît pas à elle. Find répondit qu'il lui apporterait ce qu'elle demanderait, que ce fût près ou loin. La fille dit qu'elle n'accepterait pas d'autre don de lui qu'un couple de chaque animal sauvage qu'il y avait en Irlande, amené en un seul troupeau, rendu sur le rempart de Tara, et déclara qu'ils ne s'uniraient pas si on ne lui amenait pas ce troupeau.

« J'irai le chercher, dit Find. — J'irai, dit Caillé au pied rapide, fils d'Oscen ou Conscen, fils du forgeron de Muscraigé Dobrut; il était fils de la fille de Cumall. Caillé partit donc, attrapa un couple de chaque bête sauvage et amena avec lui la troupe jusqu'à ce qu'elle fût sur la pelouse de Tara. — « Qu'est-ce que tu

(1) Textes d'après le Livre jaune de Lecan, manuscrit du xiv^e siècle, et le Harleian 5280, manuscrit du xv^e siècle. Traductions anglaises par KUNO MEYER, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, I (1897), p. 458-461; *Revue celtique*, XI (1890), p. 125-134.

as trouvé le plus malaisé à amener ? demanda Cormac. — Ce n'est pas difficile à dire, dit Caité, c'est le renard qui m'a donné le plus de peine. »

Grainné fut ensuite donnée à Find et ce ne fut pas une bonne chose, car ils ne furent pas en paix jusqu'à leur séparation. La fille haïssait Find et sa haine était si grande qu'elle en tomba malade. Cormac fit une fête à Tara, et de tous côtés les hommes d'Irlande s'y rendirent et festoyèrent à la fête de Tara. Les hommes d'Irlande étaient autour de Cormac dans le palais et Find avec ses Fénians, comme tout le monde. Comme Grainné passait à côté de Cormac, il remarqua sa mauvaise mine. — « Qu'est-ce que tu as, ô femme ? » dit Cormac. Alors elle dit à voix basse à Cormac, de façon à ne pas être entendue du chef : « C'était tout simple, ô jeune homme, ô Cormac. Il y a dans mon cœur un caillot de sang... la haine de mon mari, en sorte que les nerfs de mon corps sont enflés. »

[Cormac et Coirpré s'entretiennent dans une langue savante, puis Cormac chante quelques vers.]

Find entendit cela et en conclut la haine que la fille avait pour lui et il dit : « Le moment est venu de nous séparer... »

II

Une fois, Diarmaid fils de Donn, le petit-fils de Duibné, était dans la caverne de la colline de Howth après avoir enlevé Grainné fille de Cormac, lorsqu'elle fuyait Find. Une vieille, en ce temps-là, était avec Diarmaid et le gardait en tout lieu où il était. La vieille sortit de la caverne et alla sur le sommet de la colline de Howth. Elle vit s'avancer un guerrier seul. C'était le roi des Fénians. La vieille lui demanda ce qu'il vou-

lait. — « C'est pour te demander en mariage que je suis venu, dit Find, et je te dirai pourquoi après, et ce que je désire est que tu sois mon unique femme. » La vieille crut à la parole de Find et lui promit de faire sa volonté. Voici ce que Find voulait d'elle : qu'elle trahit Diarmaid pour lui. La vieille sorcière accepta, mit son manteau dans le sel et entra dans la caverne. Diarmaid lui demanda ce qui lui était arrivé. « Je vais te l'avouer, dit-elle; je n'ai jamais vu aucun jour un tel froid et de telles tempêtes. Car la gelée s'est étendue sur les collines et il n'y a pas une plaine unie en Elga où il n'y ait une longue rivière entre tous les deux sillons, dit-elle. Et ni daim ni corbeau en Irlande ne trouve d'abri dans une caverne, ni dans un autre endroit, ni dans une baie de Falmag. » Elle secoua soigneusement son manteau à travers la caverne et elle chanta ces strophes :

Froid, froid; — froide cette nuit est la large plaine de Lurg, — la neige est plus haute que la montagne, — le daim ne peut trouver sa nourriture.

Froid jusqu'au Jugement! — La tempête s'est répandue partout; — chaque sillon sur la pente est une rivière, — et chaque gué est une mare pleine.

Chaque lac, rempli, est une grande mer; — chaque mare est un lac plein; — les chevaux ne traversent pas le gué de Ros — pas plus que ne le font deux jambes.

Les poissons de l'île de Fâl errent; — il n'y a pas de rivage que la vague ne batte pas; — dans les terres, il n'y a pas de terre; — on n'entend pas de cloche; la grue ne parle pas.

Les loups du bois de Cuan ne trouvent — ni repos ni sommeil dans leurs retraites; — le petit roitelet ne trouve pas — d'abri pour son nid en Lonslope.

Sur la petite troupe des oiseaux a fondu — le vent piquant et la glace froide; — le merle ne trouve pas de toit qui lui

plaise, — pour s'abriter du côté des bois de Cuan.

Agréable est notre chaudron à son croc ; — délabrée la hutte sur Lonslope — la neige a aplani le bois ici ; — pénible à gravir est le Pic des vaches.

L'oiseau de proie de la Vallée de Ridi Rui — souffre du vent rude ; — grande est sa misère et sa peine ; — la glace entre dans son bec.

Se lever de la couette et de la plume — (fais attention) serait folie pour toi ; — tant il y a de glace à chaque gué, — voilà pourquoi je dis : froid !

Après cela, la vieille femme sortit.

Grainné, quand elle eut remarqué que la vieille femme était sortie, mit la main aussitôt sur le manteau qu'elle portait, la porta à sa langue et trouva qu'il avait goût de sel marin. — « Hélas, ô Diarmaid, dit-elle, la vieille femme t'a trahi. Lève-toi vite et mets ton harnais de bataille ! » Diarmaid le fit. Il sortit aussitôt avec Grainné. Ils virent le roi des Fénians qui s'approchait, entouré de ses guerriers. Diarmaid regarda le long de la mer autour de l'Irlande et il vit un bateau abrité dans un havre aux environs. Lui et Grainné allèrent et s'en approchèrent. En face d'eux, dans le bateau, était un compagnon couvert d'un vêtement étrange, avec un manteau aux larges raies jaunes d'or qui pendait de son épaule. C'était Oengus du Palais des fées, le père nourricier de Diarmaid, qui était venu l'aider à sortir de la situation honteuse où il était de par Find et les Fénians d'Irlande.

LE PETIT HOTEL D'ALLEN (1)

Il y eut un banquet animé, beau, énorme, donné par Find fils de Cumall, fils de Trenmor, petit-fils de Baiscné, à Allen la grande, en Leinster (2). Quand le banquet fut prêt à servir, les nobles et les seigneurs des Fénians vinrent y prendre part. Voici les plus nobles et les plus honorés devant Find : Goll l'aimable, l'actif fils de Mórna, Ossian fils de Find, Oscar fils d'Ossian, Mac Lugach à la terrible main, Diarmaid à la face lumineuse, Caillé fils de Ronan, les vigoureux enfants de Dubdirma, les enfants de Smól et la race de Dubdaboirrenn, Goll Gulban, le rapide Corr et ses fils Conn, Donn, Aed et Anacan, Ivor faiseur de prodiges fils de Crimthann sanglant et victorieux, et deux fils du roi de Leinster qui étaient en même temps pupilles de Find, et Coirell petit-fils de Conbran. Il vint avec eux au banquet deux fils du roi d'Écosse et une foule violente et folle de fils de rois et de seigneurs du monde entier. De plus, tous les Fénians d'Irlande y vinrent.

Find s'assit dans le siège du champion au milieu de l'hôtel; l'aimable Goll fils de Mórna, dans l'autre siège, et les nobles de leur maison de chaque côté d'eux. Chacun prit place alors, selon son rang et son pays, à l'endroit fixé et convenable, comme ç'avait été leur habitude en tout lieu et en tout temps auparavant. Puis les serviteurs se levèrent en vraie foule pour servir et approvisionner l'hôtel; ils prirent des cornes à boire ornées de bijoux, avec des gemmes de pur cristal artis-

(1) Texte d'après l'Additional 18747, manuscrit du XVIII^e siècle. Traduction anglaise par St. H. O'GRADY, *Silva Gadelica*, II, p. 378-385.

(2) Comté de Kildare.

tiques et élégantes à chaque gobelet brillant, plein d'art et de beauté, et on distribua des boissons fortes, fermentées, liqueurs exquises, très douces, à ces bons guerriers. La gaiété s'éleva chez les jeunes gens, la folie et l'esprit chez les héros, la douceur et la modestie chez les femmes, le savoir et le prophétisme chez les poètes.

Alors un héraut se leva tout droit vivement et secoua une rude chaîne de fer pour réprimer les serfs et les rustres; il secoua une longue chaîne de vieil argent pour réprimer les nobles et les seigneurs des Fénians ainsi que les poètes. Et tous écoutèrent en un silence profond Fergus à la belle bouche; le poète de Find et des Fénians se leva et il chanta des ballades, des chansons et de bons poèmes des ancêtres et du vieux temps devant Find fils de Cumall, et Find, Ossian, Oscar et Mac Lugach récompensèrent merveilleusement le poète par les plus beaux trésors et richesses.

Ensuite, il alla devant Goll fils de Môrna et lui raconta les Hôtels et les Destructions, les Razzias et les Courtises de l'ancien temps, de manière que son art rendit joyeux et de bonne humeur les fils de Môrna. Alors Goll dit : « Où est ma courrière? — Me voici, ô roi des Fénians, dit-elle. — M'as-tu apporté mon tribut manuel de Norvège? — Je l'ai apporté, en vérité, » dit-elle, et en disant cela elle se leva promptement et elle jeta — comme la masse d'un porc énorme, ou la charge d'un héros vigoureux, vif et brave, — de bel or raffiné, au milieu de l'hôtel devant Goll. Il délia l'enveloppe qui contenait ce tribut et répandit les précieux trésors sur le sol en présence des assistants. Goll récompensa Fergus comme il avait coutume et il n'y avait pas de poète savant et disert, ni de bon poète laborieux, ni de harpiste au chant mélodieux,

ni d'antiquaire instruit et précis, ni aucun homme de science en Irlande ou en Écosse, qui fût dans l'hôtel d'Allen cette nuit-là, auquel Goll ne fit largesse d'or, ou d'argent ou d'autres choses précieuses.

Find prit la parole et dit : « O Goll, depuis combien de temps as-tu ce tribut sur les Norvégiens, alors que j'ai sur eux mon propre tribut et qu'il y a un guerrier à garder mon tribut et mes impôts, ma chasse et mon butin, et ce guerrier c'est Ciaran fils de Lathairné, héros dur, duelliste et vigoureux, dont la maison compte dix centaines de vaillants soldats ? »

Alors Goll répondit au fils de Cumall, car il avait compris que Find était en colère contre lui et le jalousait, et il dit : — « O Find, il y a longtemps que j'ai ce tribut sur les Scandinaves; c'est l'époque où ton père me força à la guerre et à la lutte; le roi d'Irlande alla avec ses provinciaux à la suite de Cumall contre moi; il me fallut leur laisser l'Irlande. Je me rendis en Bretagne, je m'emparai du pays, je tuai le roi et je massacrai les siens; mais Cumall m'en chassa. De là, je passai en Finnlochlan (1); le roi de Finnlochlan tomba sous mes coups ainsi que sa maison; mais Cumall m'en chassa. De là, je vins en Écosse, le roi d'Écosse tomba sous mes coups; mais Cumall m'en chassa. De là, je vins dans le pays des Saxons; le roi des Saxons tomba sous mes coups, ainsi que sa maison; mais Cumall m'en chassa. Je vins à la bataille de Cnucha (2) et là, ton père tomba sous mes coups; c'est à cette époque que j'ai obtenu ce tribut des Scandinaves, dit Goll. Je t'ai emmené avec moi pour aller à la forteresse du roi des Scandinaves, et quinze hommes en même temps

(1) La Norvège.

(2) Au milieu du 11^e siècle de notre ère.

que toi. La femme du roi de Scandinavie te donna son amour et tu fus dans une prison souterraine pendant un an; un jour était fixé pour te mettre à mort toi et les tiens; et, par ta main (1), ô Find, je suis allé à la forteresse du roi de Scandinavie, j'ai tué le roi Eogan le grand, j'ai massacré les siens, je leur ai pris leur or et leur argent et j'ai imposé un roi aux Scandinaves, Tiné à la grande force, fils de Triscall; je l'ai obligé à lever pour moi un tribut sur les Scandinaves, et le voilà, dit Goll. De plus, ô Find », reprit-il, ce n'est pas un tribut manuel que tu as chez eux, mais une indemnité de roi des Fénians et de protecteur, et je ne veux pas l'amoindrir. Aussi, ô Find, ne sois pas jaloux de moi à cause de ce tribut-là, car si j'avais quelque chose de plus que cela, c'est à toi et aux hommes d'Irlande que je le donnerais. »

Find lui répondit avec colère et bravoure. — « O Goll, dit-il, tu as avoué dans cette histoire que tu es venu de la ville de Beirbé à Cnucha et que là tu as tué mon père; il est audacieux à toi de me le raconter. — Par ta main, dit Goll, si tu m'apportais le déshonneur comme l'a fait ton père, je t'infligerais le même traitement que j'ai infligé à Cumall. — O Goll, dit Find, ma puissance serait bien bonne, de te le laisser pour compte! Car j'ai dans ma maison cent braves guerriers à opposer à chacun de ceux qui composent la tienne. — C'est ainsi qu'était ton père, dit Goll, et j'ai vengé sur lui mon déshonneur et je ferai de même sur toi si tu m'enlèves mon tribut. » Cairell Cneisgell (à la peau blanche), petit-fils de Baiscné, parla et dit: « O Goll, dit-il, il y a bien des hommes que tu as réprimés dans la maison de Find fils de Cumall. »

(1) Formule de serment.

Conân le chauve, le maudit, fils de Môrna, parla et dit : — « Je jure par mes armes, dit-il, que, quelque petite que soit la maison qu'ait Goll, il n'a jamais été sans avoir avec lui cent-un hommes et que chacun d'eux te réprimerait. — Est-ce que tu es de ceux-là, ô Conân aux propos retors, à la tête pelée? dit Cairell. — J'en suis, ô Cairell brun, aux ongles égratigneurs, à la peau ridée, à la faible force, dit Conân, et je vais aller te prouver que Find était dans son tort.

Alors Cairell se leva et frappa Conân d'un coup de poing hardi et furieux. Conân ne répliqua pas respectueusement, car il donna un autre coup à Cairell, droit au milieu du front et dans les dents. Là-dessus, ils s'administrèrent des coups enragés, très rapides, vraiment venimeux dans le corps et sur la peau, l'un à l'autre, en sorte que, à la suite de ce pugilat, les poitrines et les seins de ces braves furent longtemps déchirés.

Alors se levèrent les deux fils d'Oscar fils d'Ossian, Echtach et Ilann ; ils firent des toits épais de leurs boucliers autour d'eux et ils donnèrent à Conân, dans la mêlée, des coups profonds et difficiles à guérir. Quand les deux fils de Goll fils de Môrna virent Conân dans cet embarras, ils se levèrent et blessèrent dans un combat les fils d'Oscar.

Alors se leva le lion vigoureux, plein de bravoure et le dragon rapide, furieux, irrésistible, Oscar le vaillant fils d'Ossian, et il mit son beau vêtement d'or sur son corps charmant ; une belle plaque artistique à son cou ; son grand bouclier de héros à sa main gauche ; son glaive dur à lame droite dans son autre main. Il alla impétueusement, courageusement au secours des siens et de son frère Cairell. Sans dégainer son glaive, il recourut aux coups de marteau — il avait un marteau à chaque

main — pour cette attaque soudaine. Conân dit à Oscar : « Je remercie les dieux que tu te rencontres en vrai duel avec moi, ô Oscar, dit-il, car je trancherai le fil de ta vie. » Alors Oscar et Conân s'abordèrent l'un l'autre et leur rencontre finit par la défaite de Conân auquel Oscar arracha un cri de détresse. Conân regarda Art Oc fils de Môrna, et ce guerrier tout-puissant se leva et blessa Oscar. Ossian le très fort, fils de Find, ne put supporter cela et blessa Art. Garbfoltach fils de Môrna se leva et blessa Ossian. Le hardi Mac Lugach se leva, endossa son harnais de combat et de dure lutte et blessa Garbfoltach. Garadh à la large poitrine, fils de Môrna, se leva et blessa Mac Lugach. Alors se leva Faelân fils de Find, avec ses trois cents frères en même temps que lui, et il entra vigoureusement et bravement dans la mêlée et par lui les fils de Môrna furent chassés de leur place.

Alors se leva le lion plein de bravoure, le guerrier majestueux, au grand esprit, le dragon rapide, furieux, l'ours gai, et le couroux aux coups persistants et le pilier de bravoure et la colonne solide du combat, Goll l'aimable, l'énergique aux joues de pourpre, à l'esprit clair, fils de Môrna, et il mit sur lui son harnais de bataille et de duel : un beau pectoral, orné de fleurs, autour de son cou ; son vêtement magnifique, bordé de blanc, sur sa belle peau ; son glaive à la pointe aiguisée, très solide et frappant bien, dans sa main aux ongles bruns ; son grand bouclier guerrier, à bosse, à la main, gauche. Il alla hardiment, furieux, irrésistible, dans l'hôtel et il ne laissa pas un cierge étincelant ni une torche enflammée, brillante, dans le grand hôtel sans l'éteindre, ni une table sans en faire de petits morceaux béants. Alors Find poussa son cri de bataille, « le héros du bois », de toute sa force et il dit aux Fénians d'Irlande

d'exterminer et de mettre à mort, sans faire de quartier, les fils de Mórna.

Alors les Fénians firent des palissades épaisses, solides, indissolubles, avec leurs boucliers tout autour d'eux. Find se mit à la tête de ces braves et ils commencèrent à se briser mutuellement les os sans faire de quartier. Alors un transport de colère s'empara de Golt; pour protéger les siens, il fit de lui-même un bouclier solide, infrangible; alors les vaillantes troupes et leurs grands chefs devinrent furieux; les guerriers, enragés et les combattants, plus nombreux; et les combattants étaient couverts de blessures à la suite du combat violent, haineux, empoisonné que se livraient les grands héros les uns aux autres. Beaucoup de sang coulait à flots des côtés des fils des nobles; des blessures profondes, inguérissables couvraient la foule destructive et inséparable. L'endroit était mauvais pour un faible et un malade, ou pour une femme délicate aux doigts longs ou pour un vieillard chargé d'ans lointains, qui se fût trouvé dans le petit hôtel d'Allen, cette nuit-là, à écouter gémir jeunes et vieux, plébéiens et nobles, en détresse, affaiblis, moribonds, jetés à terre et taillés en pièces. Et ils furent en cette manière depuis le commencement de la nuit jusqu'au lever du soleil le lendemain, sans se faire quartier les uns aux autres.

Alors, se leva le poète prophétique à la parole incisive, l'homme de vers, richement récompensé, Fergus à la belle bouche, et les hommes de science des Fénians en même temps que lui; et ils entonnèrent leurs lais, leurs bons poèmes et leurs chants panégyriques à ces héros pour les retenir et les adoucir (1).

(1) « Ces hommes ont une grande autorité dans les affaires de la paix aussi bien que dans celles de la guerre; amis et

Alors, à la musique des poètes, ils cessèrent de se hacher et broyer et ils laissèrent tomber leurs armes sur le sol. Les poètes ramassèrent les armes et ils firent la réconciliation entre eux. Toutefois Find dit qu'il ne ferait pas la paix avec le clan de Môrna avant qu'il n'eût la sentence du roi d'Irlande, celle d'Ailbé fille de Cormac mac Art fils de Cond Cêthathach, celle de Cairbré Lifechair héritier d'Irlande, la sentence de Fithal et de Flathri et avant que l'approbation du jugement ne fût donnée par Finntan fils de Bôchna. Goll dit qu'il lui accorderait tout cela. Ils s'engagèrent, sous la caution des poètes, à établir solidement cette paix et ils se fixèrent un jour, dans une quinzaine à partir de ce moment, sur la prairie de Tara.

On examina alors les pertes des Fénians, et voici ceux qui manquaient de la maison de Find : onze cents hommes et femmes, et il y eut beaucoup de dames gracieuses, très nobles, et de femmes jolies, bien faites, de jeunes filles aimables, aux douces paroles, de héros pleins de bravoure et de vaillance à tomber là; et il y eut beaucoup de nez blessés, d'yeux arrachés, d'oreilles hachées, de jambes coupées jusqu'à l'os, de mains déchirées, de corps lacérés, de côtés troués chez ceux qui restaient vivants de la maison de Find fils de Cumall, en ce temps-là.

Quant à Goll et à sa bonne maison, le clan de Môrna, il ne leur manquait que onze hommes et cinquante femmes. Ce n'était pas que les femmes eussent été tuées, mais elles étaient mortes de peur et de saisissement.

ennemis obéissent aux chants des bardes. Souvent, lorsque deux armées se trouvent en présence et que les épées sont déjà tirées et les lances en arrêt, les bardes se jettent au devant des combattants et les apaisent comme on dompte par enchantement les bêtes féroces. » Diodore de Sicile, V, 31, 5.

Tous ceux qui pouvaient guérir furent soignés. Et on fit des fosses très profondes et très larges pour tous ceux qui étaient morts des deux côtés.

Puis la grande salle d'Allen fut nettoyée et chacun y prit place selon sa noblesse et son pays. Ils mirent quatorze jours à cet arrangement, et au bout de ce temps ils allèrent à Tara. Cormac et Cairbré, Ailbé et Fithal, Flathri et Finntan fils de Bôchna s'assirent au lieu du jugement. Find s'avança d'abord pour raconter son histoire. Mais Goll dit : — « O Find, dit-il, ce n'est pas à toi que nous donnerons à raconter l'affaire qui est entre nous; car tu ferais de la vérité avec du mensonge, du mensonge avec de la vérité, contre moi; — nous confions ensemble l'affaire à Fergus. Qu'il jure par ses dieux de faire justice entre nous ! » Find y consentit et Fergus garantit de faire justice. Alors il raconta que c'était Cairell qui avait donné un coup de poing à Conân, le premier; que les deux fils de Goll étaient venus au secours de Conân; que Oscar était venu à l'aide de sa maison; et que là-dessus les Fénians d'Irlande et le clan de Môrna s'étaient levés les uns contre les autres, et qu'ils s'étaient mis à se briser les os les uns aux autres sans quartier, depuis le commencement de la nuit jusqu'au lever du soleil le lendemain, et que les pertes de la maison de Find fils de Cumall, en cette occasion, avaient été de onze cents hommes et femmes et que celles du clan de Môrna avaient été de onze hommes et de cinquante femmes, et que, de plus, il y avait un grand nombre de blessés des deux côtés à la suite de cette ruée.

« Je m'étonne du peu de perte du clan de Môrna, dit Cormac, étant donné le nombre qu'ils avaient en face d'eux. » Fergus dit que c'était Goll qui était venu comme un bouclier protéger les siens, « et voilà, ô roi

d'Irlande, dit-il, l'histoire de cet hôtel.» Flathri dit : « Des dommages au clan de Môrna, dit-il, car c'est contre eux que l'agression a été commencée. — Ce n'est pas la décision d'un fils de juriste, dit Cormac ; car tout guerrier doit obéissance à son seigneur. — C'est vrai pour une contusion, dit Flathri, mais non en cas de versement de sang. » Fithal dit : « Dispensons le clan de Môrna de payer des dommages à ceux qui ont commencé l'agression et de plus dispensons Find, à cause de l'étendue de ses pertes, de payer des dommages. » Finntan fils de Bôchna dit : « Voilà un jugement de fils de juriste ! » Cormac et Cairbré louèrent cette sentence.

Ensuite les Fénians furent convoqués sur le terrain ; on leur exposa le jugement, et la paix fut ainsi faite entre eux. Telle est l'histoire de Petit Hôtel d'Allen.

LA CHASSE DU SID DES BELLES FEMMES (1)

Une grande et large chasse fut donnée, par Find et les Fénians valeureux, aux armes rouges, au Sid des belles femmes et à Sid-ar-femind et à l'est de la plaine de Femen (2) et sur les pentes de Luachair Dedad. Les chefs des Fénians et leurs nobles tribus vinrent, avec le roi des Fénians, prendre part à cette chasse : le clan de Baiscné, le clan de Môrna, le clan de Dubdithreb, le clan de Nemnand, le clan de Ronan, le clan de Smol

(1) Texte d'après l'Egerton 1782, manuscrit du xv^e siècle. Traduction anglaise par KUNO MEYER, *Fianaigeacht*, 1910, p. 53-67.

(2) Près de Cashel, au sud-est du comté de Tipperary.

et la race de Dubdaboirenn, et en outre tous les Fénians ordinaires.

La chasse fut établie et étendue dans les bois, les déserts, les vallées en pente des terres voisines et dans les plaines unies et charmantes, et dans les bois épais et clos et dans les vastes forêts de chêne aux larges buissons. Chacun des Fénians d'Irlande se rendit séparément à son tertre de chasse, à sa place de tir, et à sa brèche de danger, comme ils avaient coutume pour toutes leurs chasses victorieuses auparavant. Mais, ce jour-là, il n'en fut pas de même pour eux que les autres jours, car la chasse les déçut et ils ne trouvèrent ni porc, ni lièvre, ni loup, ni blaireau, ni daim, ni biche, ni chevreuil, dont quelqu'un d'entre eux pût rongir sa main ce jour-là. Et ils passèrent cette nuit-là dans le chagrin pénible et ils se levèrent de bon matin dès la lumière, le lendemain ; ils étendirent la chasse le long du Shannon au cours vert, sur la hauteur froide d'Aughty et sur la vieille plaine d'Adar fils d'Umor ; mais la chasse les déçut ce jour-là, comme elle les avait déçus la veille.

Cependant, le matin du troisième jour, ils dirigèrent de concert leurs meutes ardentes, aux pattes agiles, sur le marais d'Aigé et les territoires voisins. Ce jour-là ne leur donna pas plus de réponse que tous les autres jours. Grand fut l'étonnement de Find et de tous les Fénians d'Irlande à ce propos. Et après leur marche, leur voyage et leur peine le troisième jour, Find s'assit sur le tertre de l'assemblée à côté du marais, et les Fénians vinrent vers lui par foules, par troupes, par petites bandes éparses, par armées, centuries et compagnies, col à col, dos à dos, l'un après l'autre. Et ils s'assirent autour du roi des Fénians. Alors un des Fénians d'Irlande demanda à Find : « Quel est le

héros dont la tombe est là où nous sommes? dit-il. — Je peux te dire la vérité sur ce point, dit Find. C'est la tombe de Failbé Findmaisech, brave chef fénián de ma maison, qui fut tué ici par un porc, le sanglier géant de Formael, il y a sept ans à ce jour. Et ce sanglier tua cinquante de mes chiens et cinquante de mes guerriers avec celui-ci, ce jour-là, et c'était un bon guerrier, celui qui est dans cette tombe, dit Find, quand il y avait bataille ou lutte pour les Féniáns », et Find fit un lai à l'éloge de Failbé.

La tombe de Failbé, qui répondait au Fénián (1) — de près ou de loin — jusqu'à ce que le héros fût enterré, — à côté du marais d'Aigé.

Cinquante chiens et cinquante hommes — allèrent là une fois avec lui; — d'eux tous il n'échappa — qu'un chien et qu'un homme.

Ils trouvèrent la mort sous les défenses — du porc féroce au large dos; — il tua les chiens et les hommes, — le sanglier énorme de Formael.

Il trouva le porc noir à la forme sombre — qui vint combattre loyalement; — il mit par terre chiens et gens, — combat pour lequel la tombe était creusée.

Il m'était cher, Failbé le Rouge — le jour où il fit un carnage des étrangers; — il répondrait à l'affliction et à la bataille (2), celui qui est dans la tombe.

La tombe...

« O Féniáns d'Irlande, dit Find, demain matin nous donnerons la chasse à ce porc, puisque toute autre chasse et butin de Fénián nous a échappé. Et voici

(1) C'est-à-dire que Failbé ne refusait jamais son aide à qui la demandait.

(2) Il viendrait en aide à ceux qui sont dans l'affliction ou dans la bataille.

pourquoi toute autre chasse nous a déçus : c'est qu'il a été prédit que nous nous rencontrerions avec ce porc et que nous nous dédommagerions sur lui.

Il alla cette nuit-là avec les siens au château fort de Maillén fils de Midna, l'un des nobles guerriers de Find. Maillén avait préparé un splendide festin pour Find et pour tous les Fénians d'Irlande. La maison du banquet avait été jonchée de roseaux frais; des tables bien ajustées avaient été dressées et les troupes furent placées, d'après la noblesse, la valeur et l'honneur, par professions et par grades, dans l'hôtel. Les tables étaient couvertes de satin, de soie, de serge, de *sendal*, de nappes élégantes et nettes, de belles étoffes de couleurs. On leur servit un choix de choses délicates; puis on leur apporta des gobelets de cristal à reliefs et en argent blanc, ainsi que de belles cornes ornées de pierres précieuses. On apporta la propre corne de Find; elle s'appelait *Midlethan* (large pour hydromel). Cette corne était portée par deux garçons, dont les noms étaient *Demandeur* et *Quémandeur*; ces deux hommes avaient un bon privilège : tout gentilhomme à qui l'un d'eux offrait la corne, en recevait l'équivalent en or ou en argent, et ils étaient devenus riches par le privilège de cette corne. Cette nuit-là, il y eut entre eux assaut de récriminations et de colère, en sorte qu'ils se tuèrent l'un l'autre en présence des Fénians.

Ce fait affecta beaucoup Find et il fut longtemps silencieux, sans boire, sans manger, sans se récréer l'esprit. — « O roi des Fénians, dit Maillén fils de Midna, ne reste pas silencieux ni triste parce que ces deux-là se sont tués, car il y a eu plus d'un brave guerrier tué auparavant pour sa richesse mal acquise. — Je regrette ces deux-là, dit Find, mais je ne suis pas aussi affecté par leur mort que par ce qui l'a causée.

Apportez-moi la corne, » dit Find. On la lui apporta. Et Find dit : « Savez-vous, ô jeunes gens, qui m'a donné cette corne et où je l'ai eue? — Nous ne le savons pas, ô roi des Fénians, dirent-ils. — Je le sais, » dit Find.

« Un jour que vous et moi étions à chasser et à rapporter du gibier dans le bois et les déserts et que je me trouvais sur le tertre de chasse avec deux Fénians, Cailté et Ossian (car la coutume était que deux des Fénians d'Irlande fissent des rondes autour de moi pour me garder et me protéger dans les terrains de chasse où j'étais, et ce jour-là c'était à eux, Cailté et Ossian, de me protéger et de me garder), nous écoutions le bruit des guerriers, le tumulte de la multitude, les clameurs des serviteurs, les voix des chiens, les sifflements des chasseurs, les excitations des héros à leurs grands chiens, les cris des jeunes gens, le vacarme de la chasse de chaque côté de nous, et il n'y avait pas longtemps que nous étions là quand il se leva un brouillard magique devant nous, en sorte qu'aucun de nous trois ne pouvait voir son voisin. Nous quittâmes le tertre et gagnâmes le bois le plus voisin de nous et l'explorâmes jusqu'à ce que nous eussions trouvé une cascade, un estuaire et une rivière. Nous prîmes dans la rivière un saumon aux nageoires tachetées pour chaque homme et chaque chien. Nous fîmes une hutte et une tente et nous allumâmes un grand feu et mangeâmes notre content de poisson.

« Là-dessus, nous entendîmes une musique sans pareille, mélodieuse, féerique, que l'on chantait près de nous, et Cailté dit à Ossian : « Lève-toi, dit-il, et faisons attention pour que la musique des fées ne nous séduise pas ». Ainsi fut fait, dit Find, et la nuit se passa. Tous les Fénians nous cherchaient à travers les territoires voisins. Le lendemain, de grand matin, nous

allâmes au même tertre de chasse et nous y trouvâmes un géant noir, mal bâti, imposant, énorme, assis devant nous ; il se leva à notre approche, nous souhaita la bienvenue, mit la main dans son sein, en tira deux pipeaux dorés et nous sonna un air de musique si harmonieux et si charmant, qu'il aurait endormi des blessés, des femmes en travail, des champions malades, des guerriers blessés, des héros déchirés, par la musique sans pareille qu'il faisait. Quand il eut fini sa musique, il sortit une corne dorée d'un repli caché de son vêtement et me la mit dans la main. Elle était pleine d'hydromel capiteux, agréable à boire. J'y bus et la mis dans la main d'Ossian ; il y but et la mit dans la main de Caillté ; celui-ci y but et la mit dans la main du géant.

Voici comment était cette corne : elle avait cinq renflements bien travaillés et dorés, avec des ornements à chacun, et il y avait à boire pour deux entre tous les deux renflements. Quand nous fûmes joyeux et heureux, nous vîmes une grande troupe fière, forte, irritée, qui venait à nous dans la montagne, et l'homme grand me demanda : — « A qui est cette grande troupe là-bas que je vois sur la colline et qui vient à nous, ô Find », dit-il. Je répondis : « Un homme qui ne reçoit insulte ni mépris de personne au monde est le chef de cette troupe-là, dit Find. — A qui est cette troupe là-bas ? dit le géant (1) ; elle a plus de trois cents braves et forts guerriers ; le chef a une chevelure aux tresses minces et dorées. — Ce n'est pas difficile, dit Find ; cet homme est le roi des Fénians de Connaught ; il est constant et doux envers ses amis, cruel, ferme, solide au combat ; c'est un bras contre lequel n'a

(1) A partir de là jusqu'à la page 180, le texte est fragmentaire.

jamais tenu bataille, combat ni duel, nul de ceux qui sont ici, c'est Goll fils de Mórna, fils de Cormac, fils de Néman, fils de Mórna le Grand, dit Find. — C'est bien, dit le géant ; à qui est cette autre grande troupe qui a plus de cinquante guerriers magnanimes et dont le chef porte en lui la terreur de la bataille et des armes ? — Ce n'est pas difficile, dit Find ; le chef de cette armée est un homme fameux, charmant, preux et gai, Mac Lugach. » Le géant dit : « A qui est cette troupe fière, merveilleuse, nombreuse, avec des vêtements de toute couleur ? le chef est viril, beau et rouge, très fort, brave, avec la vaillance d'un lion, la férocité d'un brigand. — Ce n'est pas difficile, dit Find ; c'est un lion pour la violence et un ours pour la férocité, une vague de printemps pour l'élan, un ourson pour la fureur, un héros invincible, un homme auquel on ne résiste pas quand il engage une bataille ou une lutte. Le chef de cette troupe est Oscar, le vaillant et puissant fils d'Ossian. »

« La montagne à l'est et à l'ouest se remplit de chiens et d'hommes sous la conduite du cruel et belliqueux Oscar, » dit Find, et alors il fit ces quatrains :

Mac Mórna le noble et actif guerrier, — Goll le sanglant, à la lame rouge ; — contre lui, aucune cruelle bataille ne peut tenir, — du matin jusqu'au soir.

Mac Réthé, là-bas, sur la montagne, — et ses Fénians autour de lui à l'ouest, — bien qu'il s'attaque à l'homme, — sa bravoure n'est pas moindre.

Mac Lugach est le plus proche d'eux ; — quoique cent guerriers l'attaquent, — du jour où ils sont face à face, — il lui faut peu de temps pour les vaincre.

Je vois Oscar derrière eux ; — souvent il frappe dans la dispute ; — son courage est plus grand que la mer, — dès qu'il en est venu aux coups.

L'ÉPOPÉE IRLANDAISE

Ils ont tous diapré la montagne, — tant à l'est qu'à l'ouest, — en sorte qu'elle est pleine de troupes vigoureuses, — autour d'Oscar, mon grand fils.

« Ensuite Goll vint vers nous, dit Find, et le géant mit la corne dans la main de Goll et il y but. Puis les vaillants Fénians d'Irlande vinrent vers nous avec le butin de leur victoire, portant les charges de venaison, et se vantant de toutes leurs chasses. Les chefs des Fénians se placèrent près de moi sur le tertre de chasse et le géant leur donna à chacun plein sa corne à boire, en sorte que tous furent joyeux et heureux. A la lumière du jour, le géant devint bien fait, de belle forme, rayonnant, de manière qu'il fut d'une grande beauté, et que, du levant au coucher du soleil, il n'y avait personne qui l'emportât sur lui en bonne mine, apparence, taille, proportion, gaité, sagesse, éloquence; il avait l'attitude d'un grand roi et le charme d'un jeune guerrier. — « Eh bien, ô roi des Fénians, dit Goll, quel est ce beau guerrier inconnu, aux traits mobiles, qui est près de toi ? ». Je répondis, dit Find : « Je ne sais pas, car il ne s'est pas nommé à moi. » — « Maintenant, dit le géant, voici mon nom : je suis Cronánach, des fées de Femen... »

Find ajouta : « Il resta une année avec moi et me donna la corne; si on la remplit d'eau, l'eau se change en un hydromel au goût délicieux. Voilà l'histoire de la corne et la cause de mon chagrin », dit-il, et il fit ce lai :

Il y a cinq renflements à la corne de Find ; — bonne était la main qui les y a mis. — Elle était d'un homme habile de toute façon — la main qui les façonna tous les cinq.

Injuste fut ce que firent les hommes, — de ne pas rester en

la paix heureuse; — pre est ce qui en est résulté, — que chacun ait tué l'autre.

Cronânach des fées de Femen, — nous l'avons trouvé sans faute; — elle était très harmonieuse sa voix, — c'est lui qui apporta la corne aux cinq renflements.

Là-dessus, avec une grande tristesse, Find éloigna de lui la corne et ils cessèrent de causer. Alors s'éleva la clameur joyeuse de l'hôtel, et les serviteurs et les suivants prirent les cornes, les coupes et les vases à boire, en sorte que tous furent joyeux et heureux et que les troupes fières des Fénians s'entretinrent aimablement les unes les autres.

Cependant, le lendemain de bonne heure, ils se levèrent pour chasser le porc dont on a parlé, le sanglier de Formael. Chaque guerrier fénián d'Irlande s'établit à sa place de tir et à sa brèche de danger, prêt à recevoir le porc. On lâcha les chiens voûtés à la voix agréable, aux pieds agiles à travers les bois et les forêts, les déserts et les vallées en pente, et on disposa les pièges de chasse dans les clairières et les plaines du pays. Ils levèrent le belliqueux sanglier et les chiens, les meutes et tous les guerriers féniáns le virent. La description de cet énorme porc suffit à frapper de terreur : il était bleu sombre, tout hérissé, hardi, horrible, sans oreilles, sans queue, sans testicules, avec de longues défenses effroyables qui sortaient de sa grosse tête. Alors de tous les points, en trombe, chiens et guerriers coururent de toutes leurs forces, le serrant de près. La vigilante bête à la gueule rouge fit un grand massacre de chiens et d'hommes des Fénians sur le champ. Quand les deux fils de Scorán, fils de Scandal, Daelgus et Diangus virent l'occasion de combattre contre lui, ils allèrent à sa rencontre et livrèrent au porc une bataille farouche, intrépide héroïque, et tous les deux Daelgus et Diangus tombèrent

sous ses coups à la fin de la lutte. Alors Lugaid à la main rapide, de Sid in Cair vint à lui, lui livra bataille, et Lugaid tomba sous ses coups à la fin de la lutte. Fertachim, fils de Uaithné le Batailleur, livra bataille au porc et tomba sous ses coups à la fin de la lutte. Quand Finn apprit que ces nobles hommes étaient tombés sous les coups du porc, il vint lui-même, avec Ossian, Oscar, Cailté et les nobles Fénians, pour regarder le belliqueux sanglier.

Quand le vaillant et martial Oscar fils d'Ossian eut vu sur le sol les guerriers, les chiens et les hommes qui étaient tombés sous les coups du porc, un grand bouillonnement de colère et une tempête haute, rude, effrayante, étrange s'éleva dans le cœur du grand guerrier en voyant l'écrasement, qu'avait fait le sanglier sauvage et agressif, des chiens, des hommes et des grands chefs des Fénians, et le royal guerrier Oscar ne crut honorable ni élégant qu'un autre que lui-même vengeât le mal accompli. Grande avait été la crainte et la frayeur causée aux armées, et grande fut l'horreur et la terreur d'Oscar. Pourtant, il ne put l'éviter aussitôt vu, et quand Oscar fut arrivé auprès, il se fraya un passage vers la bête à la gueule rouge qui ressemblait à un ours furieux, à un spectre de destruction et à un amas de carnage et de ruine. Semblable à l'écume d'une grande cascade était chaque flocon, rouge comme le sang, jaune comme le safran, de l'écume qui venait à travers sa gueule et à travers ses mâchoires mordantes et rudes, quand il grinçait des dents contre le grand guerrier. La crinière de son dos se hérissait de façon qu'une grosse pomme sauvage aurait pu se fichier sur chacune de ses rudes et horribles soies. Oscar brandit son javelot aigu de combat dans sa main et le lança tout droit sur le porc et il ne manqua pas son coup ; il lui envoya le javelot dans

la poitrine en sorte qu'il semblait que le javelot l'eût traversé. Mais le javelot rebondit en l'air, comme s'il avait heurté un rocher ou une corne. Oscar marcha à lui et lui donna un coup furieux de son épée, en sorte qu'elle se brisa sur l'épaule de la bête. Le porc marcha à Oscar pour l'attaquer et Oscar brisa son bouclier sur lui et saisit son horrible crinière. Le porc se leva sur ses grandes et horribles jambes de derrière pour déchirer le royal guerrier par en haut. Oscar étendit par le bas ses mains royales, énormes, guerrières sur le porc et tira vivement et violemment, en sorte qu'il mit sa crinière contre la terre, qu'il lui enfonça son genou par en bas dans le corps, tandis qu'il l'étreignait par en haut à la gueule et la mâchoire ; ainsi les bandes de guerriers féniens lui tirèrent les entrailles et les boyaux par derrière.

Ainsi tomba l'énorme bête sous les coups d'Oscar, à la fin de la lutte. On creusa les fosses et les tombes des Féniens et des jeunes guerriers qui avaient été tués là par le porc. Find vint à ces tombes et dit le lai que voici :

La tombe de Fertachim, la voici donc — qui a causé du chagrin à tant de gens ; — ce fut une histoire prodigieuse, ce fut un événement douloureux, — qu'il fût tué par le grand porc.

Le porc qui a tué Fertachim — a tué beaucoup de nos nobles ; — jusqu'à ce qu'il tombât sous les coups d'Oscar ; — ce fut une chasse de héros, ce fut une victoire rapide.

Il a tué trois autres hommes de notre armée, — le sanglier puissant, tout rouge, — Daelgus, Diangus, Lugaid le fort. — Levez-vous et creusez leurs tombes.

Il est tombé sous les coups d'Oscar le noble — le sanglier puissant, tout rouge ; — il ne lui accorda ni franc jeu, ni droit ; — en sorte qu'il repose sur la lande.

La tombe...

L'HISTOIRE
DE BAILÉ AU DOUX LANGAGE (I)

Bailé était le fils unique de Buan ; il était le préféré d'Aillinn, fille de Lugaid fils de Fergus de la Mer, ou fille d'Eoghan fils de Dathi, et il était le préféré de tous ceux qui le voyaient ou entendaient parler de lui, hommes et femmes, à cause de ce que l'on racontait de lui. Aillinn et lui convinrent de se rencontrer en un rendez-vous d'amour à Ross na Rig, chez Maelduib, sur la rive de la Boyne en Bregia.

L'homme vint du nord à sa rencontre, d'Emain Macha par la montagne de Fuat et par Murthemné jusqu'à la grève de Bailé. Là on détela les chariots, on mit les chevaux à paître, et on se livra au plaisir et à la joie.

Comme ils étaient là, ils virent un horrible fantôme qui, du Sud, venait à eux ; sa marche était rapide et il avançait vite. Sa manière de progresser sur la terre était comme celle d'un faucon qui se lance du haut d'une falaise, ou celle du vent qui vient de la grande mer. Sa gauche était tournée vers la terre.

« Qu'on aille à lui, dit Bailé, et qu'on lui demande où il va, d'où il vient, et quelle est la cause de sa hâte. — C'est à Tuagh-Inber que je vais, au nord maintenant, venant du mont Suidhe en Leinster, et je n'ai de nouvelles que de la fille de Lugaid fils de Fergus ; elle

(1) Texte d'après le Harleian 5280, manuscrit du xv^e siècle. Traductions anglaises par E. O'CURRY, *Lectures on the manuscript materials of ancient Irish history*, 1861, p. 472-475 ; par KUNO MEYER, *Revue celtique*, XIII (1892), p. 220-227 ; cf. XVII, p. 319. On a rapproché cette légende de celle de Tristan et Iseult.

s'était éprise d'amour pour Bailé fils de Buan et elle venait à sa rencontre quand les guerriers de Leinster l'ont surprise et tuée ; car il était prédit par les druides et les prophètes qu'ils ne se rencontreraient pas dans leur vie, mais qu'ils se rencontreraient après la mort, pour ne jamais se séparer. Voilà mes nouvelles ».

Quand Bailé entendit cela, il tomba mort sur la place ; on creusa sa tombe ; on fit son tertre ; on mit dessus une pierre, et des jeux funèbres furent donnés par les hommes d'Ulster. Un if poussa dans sa tombe, et, au sommet de l'arbre, on voyait la forme et l'aspect de la tête de Bailé. D'où le nom de Grève de Bailé.

Alors le même homme alla au sud à l'endroit où était la jeune Aillinn et il entra dans sa maison d'été : « D'où vient cet homme que nous ne connaissons pas ? dit la jeune fille. — Du nord de l'Irlande, de Tuagh Inber, et, après, vers la montagne de Suidhe en Leinster. — Avez-vous des nouvelles ? dit-elle. — Je n'ai pas de nouvelles qui vaillent d'être rapportées maintenant, sauf que j'ai vu les Ulates donner des jeux funèbres et faire un tertre et dresser une pierre et écrire le nom de Bailé fils de Buan, héritier royal d'Ulster, mort à côté de la grève de Bailé, comme il venait à la rencontre de la femme bien-aimée à qui il avait donné son amour ; car leur destin n'était pas de se rejoindre l'un l'autre pendant leur vie ni que l'un d'eux vit l'autre vivant. » Il partit, après avoir donné cette mauvaise nouvelle.

Aillinn tomba morte sur la place. On creusa sa tombe ; on fit son tertre ; on mit dessus une pierre. Un pommier poussa dans sa tombe et devint un bel arbre au bout de sept années, et la forme de la tête d'Aillinn se vit à son sommet.

Au bout de sept années, les poètes, les prophètes et

les visionnaires coupèrent l'if qui était sur la tombe de Bailé, et ils en firent une tablette de poète, sur laquelle ils écrivirent les Visions, les Épousailles, les Amours, les Courtises des Ulates, De même les Courtises de Leinster furent gravées sur la tablette que l'on fit avec le pommier d'Aillinn.

Alors vint Samain, longtemps après, et la fête fut donnée par Cormac fils d'Art (1). Des poètes et des artistes de tout genre vinrent à cette fête, comme c'était la coutume, et ils apportèrent avec eux leurs tablettes et celles-là y vinrent. Art les vit et les leur demanda. On lui apporta les deux tablettes et il les prit dans ses mains, face à face. Et soudain l'une des tablettes s'élança vers l'autre et elles s'unirent comme le chèvrefeuille s'enroule à une branche, et il n'était pas possible de les séparer. Elles restèrent avec tous les bijoux dans le trésor de Tara, jusqu'au moment où Dunlang fils d'Enna les brûla, quand il tua les jeunes filles à Tara.

LA MORT DE CELLACH DE CILLALA (2)

[Le roi de Connaught Eoghan Bél, tué dans une bataille contre les Ulates, avait désigné, pour lui succéder, son fils aîné Cellach, qui étudiait chez Saint Ciaran († 548) dans le célèbre monastère de Clonmacnois. Saint Ciaran refusa de le laisser partir et Cellach s'enfuit, maudit par son maître. La malédiction ne tarda pas à produire son effet. Guairé,

(1) Roi célèbre (254) qui fonda à Tara des écoles où l'on enseignait le droit, l'histoire et la littérature; auteur de l'« Instruction pour un roi » et de traités de lois.

(2) Texte d'après le Livre tacheté manuscrit du XIV^e siècle. Traduction anglaise par St. H. O'GRADY, *Silva Gadelica*, II, p. 50-69.

roi des Hy-Fiachrach du Sud, força Cellach à l'exil, et celui-ci retourna auprès de son ancien maître, duquel il reçut les ordres; puis il fut élu évêque. Guairé essaya de se réconcilier avec lui, mais il n'y réussit pas; craignant une conspiration qui remettrait Cellach sur le trône, il décida de le faire tuer par ses disciples et invita ceux-ci à un grand banquet.]

Alors on leur prépara à part une maison pour boire où l'on apporta la meilleure boisson qu'il y eût dans le château. On plaça deux d'entre eux de chaque côté de Guairé; puis on leur promit de merveilleux présents pour qu'ils se séparassent de Cellach : la terre d'Amalgaid tout entière et quatre femmes non mariées à prendre dans la province, avec ce qu'il leur fallait de vaches et de chevaux, présents qui leur étaient assurés par une convention, et on leur apporta encore ce qu'il leur fallait d'armes. Ils furent là pendant la nuit et, au premier déjeuner, ils acceptèrent d'un commun accord de tuer Cellach. Puis ils allèrent de là au lac Conn, où ils trouvèrent le bateau à l'endroit où ils l'avaient laissé et ils arrivèrent là où était Cellach. Il avait son psautier devant lui et récitait les psaumes; il ne leur adressa pas la parole avant d'avoir terminé son psaume; il les regarda et vit leurs yeux trembler dans leur tête, et la couleur du parricide sur leur visage. — « Jeunes gens, dit-il, vous avez changé de nature en me quittant et je sais que vous avez accepté de me tuer pour Guairé. » Ils ne dirent pas non. — « C'est un mauvais dessein, mais ne vous faites pas tort davantage et vous obtiendrez de moi de plus beaux présents que ceux que Guairé vous a promis. — Nous ne ferons pas, dirent-ils, ô Cellach, ce que tu nous conseilles, car nous ne trouverions plus après cela aucun refuge en Irlande à cause de Guairé. » A peine avaient-ils parlé qu'ils lancèrent tous ensemble

leurs javelots contre Cellach, et ils l'entraînèrent vers le bateau, mais il mit son psautier entre eux et son froc. Ils l'installèrent au milieu du bateau, et deux d'entre eux se mirent à l'avant, en sorte qu'ils arrivèrent ainsi à un port et l'emmenèrent dans les profondeurs de la grande forêt. — « Il m'apparaît, jeunes gens, dit Cellach, qu'il est réellement mauvais, le dessein que vous voulez accomplir, et vous trouveriez un refuge à Clonmacnois pour toujours contre Guairé ou si vous préféreriez aller chez Blathmac et Dermot, les deux fils d'Aed Slaine, qui a la royauté d'Irlande. » *Et dixit Cellach :*

O jeunes gens qui me terrifiez — l'orgueil est odieux au Roi du Ciel ; — bien que vos yeux soient torves, — le secret de votre cœur est pire :

Vous avez accepté contre moi — un crime cruel sans rémission ! — votre déshonneur durera longtemps, — vous vous repentirez de cette trahison et de ce fratricide.

Quoique ce soit vous, ce n'est pas vous, je crois — qui me tuez, moi votre captif ; — pire est la brûlure cuisante, — le soupir de Ciaran mon père spirituel.

Quoique sa malédiction soit un mal pour moi, — je ne cherche pas à éviter mon martyre, — mais, pour vous, ce sera une plaie et une consternation — de porter sur moi une main rougie de sang.

Quelqu'un est pour moi, — qui n'a pas son semblable ; — ma cause est liée au Christ ; — c'est le Ciel des anges qui sera ma demeure.

Votre dessein était une trahison ; — tomber sur moi ne fut pas juste ; — ma mort, à la fin, causera votre perte : — l'enfer est prêt, jeunes gens !

« Ton conseil est désormais sans objet pour nous, dirent-ils, nous ne ferons rien pour toi. — Alors, dit Cellach, accordez-moi le délai de cette nuit, pour l'amour de Dieu. — Nous te l'accorderons, bien que

ce soit lâche de notre part. » Ils levèrent les glaives qu'ils avaient cachés sous leurs vêtements. Une grande frayeur s'empara de Cellach à cette vue. Ils fouillèrent alors le bois jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un chêne creux, avec une seule ouverture étroite, et ils y mirent Cellach ; ils s'assirent devant l'ouverture, gardant Cellach jusqu'au matin, et ils restèrent ainsi jusqu'à la dernière partie de la nuit. Alors ils furent pris d'une telle envie de dormir qu'un lourd sommeil tomba sur eux. Cellach ne dormit pas du tout, par préoccupation de sa mort, et il aurait pu s'échapper s'il eût voulu, mais il se dit en lui-même que ce serait manquer de foi que de se soustraire à la volonté du Dieu vivant ; de plus, il pensa que s'il fuyait ils le rattraperaient, car il était maigre et faible à la suite du carême. Alors le matin commença à briller sur eux ; Cellach ferme l'ouverture, de crainte de voir le matin, par effroi de la mort. — « C'est un défaut de foi, dit-il, que d'éviter le jugement de Dieu, et Ciaran mon père spirituel m'avait prédit que cette mort viendrait sur moi. » Il eut du chagrin en disant cela et il dégagea l'ouverture de l'arbre. Le corbeau appela alors et la corneille, et le roitelet et les oiseaux l'un après l'autre ; et le milan de l'if de Cluain Eo vint ainsi que le chien rouge de Druim Mic Dair, le trompeur, qui était d'ordinaire près du port de l'île. — « Elle était vraie, la vision que j'eus la nuit de mercredi dernier, dit Cellach : quatre chiens sauvages me déchirant et m'emportant à travers la bruyère, et moi tombant dans un précipice sans pouvoir remonter. » Et il dit ce lai :

Salut au matin blanc, — qui est venu sur le sol comme une flamme ! — Salut à celui qui l'envoie, — le matin vainqueur toujours neuf !

O matin blanc orgueilleux, — frère du brillant soleil ! —
Salut au matin blanc — qui m'illumine mon petit livre !

Tu vois l'hôte de chaque maison, — tu éclaires la tribu et
la famille. — Salut, ô cou blanc que voici — chez nous, ô
bel or merveilleux !

Mon petit livre tacheté me dit — que ma vie n'est pas
juste ; — Malcrôin, il est juste que je le craigne ; — c'est lui
qui vient me frapper à la fin.

O corneille là-bas, ô corneille, — ô petit oiseau au man-
teau gris, au bec pointu ; — elle est évidente pour moi
l'intention de ton désir ; — tu n'es pas ami de Cellach.

O corbeau qui jette un croassement, — si tu es affamé, ô
oiseau, — ne pars pas de ce même château, — que tu n'aies
mangé ton content de ma chair.

Le milan de l'if de Cluain Eo — prendra part avidement à
la lutte ; — il portera plein ses serres bleues, — il ne serait
pas aimable qu'il se séparât de moi.

Le renard, qui est dans le bois ténébreux, — répondra
vivement au coup ; — il mangera de mon sang et de ma
chair — dans les confins froids et sans chemins.

Le loup, qui est dans le château, — à l'est de Druim meic
Dair, — vient à moi pour une heure — pour être le chef de
la vile troupe.

J'ai vu un songe — qui est venu la nuit de mercredi ; —
les chiens sauvages me traînaient — à l'est, à l'ouest, à tra-
vers la bruyère rouge.

J'ai vu un songe ; — ils me portaient dans une vallée
verte ; — ils étaient quatre à me porter là ; — il nous sem-
blait qu'ils ne me rapportèrent pas.

J'ai vu un songe ; — mes disciples me portaient à leur mai-
son ; — ils me versèrent une boisson — et burent à ma
santé une boisson.

O petit roitelet à la queue maigre ; — c'est pitié que tu aies
promis la chanson ; — si tu es venu pour me trahir — et pour
m'enlever ma part de vie !

Pour quel motif Macdeoraidh — me trahirait-il ? ce serait
un acte monstrueux ; — deux frères étaient mon père —
et le père de Macdeoraidh.

Pour quel motif Maeldâlua — sans mensonge, me trahirait-il ? — deux sœurs étaient ma mère — et la mère de Maeldâlua.

Pour quel motif Maelsenaig — me trahirait-il dans la honte ? — car il est fils d'un homme sincère, — Maelsenaig fils de Maelibair.

O Maelcrôin, ô Maelcrôin, — tu es résolu à un acte qui n'est pas juste ; — le fils d'Eoghan ne permettrait pas ta mort, — pour mille lingots d'or.

O Maelcrôin, ô Maelcrôin, — est-il bien d'avoir entrepris de me trahir ? — Tu l'as entrepris pour le monde, — tu l'as entrepris pour l'enfer.

Mais tous les trésors que j'avais — et tous mes jeunes chevaux luisants — je les aurais donnés à Maelcrôin, — pour qu'il ne me fit pas cette honte.

Mais il m'adresse la parole — le grand Fils de Marie au-dessus de moi : — Tu auras la terre, tu auras le Ciel, — ô Cellach, et un bon accueil.

Là-dessus, Cellach fut enlevé de l'arbre par eux, et d'abord Macdeoraid le frappa et ensuite Maeldâlua, Maelsenaig et Maelcrôin le frappèrent et c'est ainsi qu'ils mirent à mort le saint évêque Cellach fils d'Eogan Bêl, et ils partirent, après avoir tué leur maître, leur seigneur et leur frère saint, pour l'endroit où était Guairé. Celui-ci les accueillit bien, quoique leur action fût injuste.

Et vers Cellach vinrent les corbeaux, les corneilles et toutes les bêtes de proie de la forêt, comme il leur avait prédit lui-même, et ils mangèrent de sa chair et burent de son sang, Mais toute bête qui en avait mangé peu ou beaucoup mourut sur l'heure, par un miracle de Dieu et de Cellach.

LA VISION DE MAC CONGLINNÉ (I)

LE DÉMON DE CATHAL, FILS DE FINGUINÉ

Les quatre choses que l'on demande à toute œuvre d'art, à savoir le lieu, la personne, le temps et la cause, doivent être demandées à cet ouvrage-ci. Le lieu de la composition est le grand Cork de Munster. La personne est Aniér Mac Conglinné de Onaght Glenowra. C'est au temps de Cathal Mac Finguiné, fils de Cúcengairm ou de Cúcenmáthir qu'elle a été faite. La cause de l'invention était de chasser le démon de la gloutonnerie qui était dans le gosier de Cathal fils de Finguiné.

Cathal fils de Finguiné était un bon roi de Munster; c'était aussi un grand guerrier, un guerrier de cette sorte: avec l'avidité d'un chien et l'appétit d'un cheval. Satan, le démon de la gloutonnerie qui était dans son gosier, mangeait sa part avec lui. Un cochon, une vache, un veau de trois emfans avec trois vingtaines de pains de pur froment, une cuve de bière fraîche, trente œufs de poule de bruyère, tel était son premier repas outre son casse-croûte, jusqu'à ce que fût son grand festin. En ce qui touche son grand festin, il dépasse tout compte ou calcul.

La raison pour laquelle le démon de la gloutonnerie était dans le gosier de Cathal fils de Finguiné, la voici: il avait, bien qu'il ne l'eût jamais vue, un amour violent pour Ligach fille de Maëlduine, roi d'Ailech, sœur de

(1) Texte d'après le Livre tacheté, manuscrit du XIV^e siècle. Traduction anglaise par W. M. HENNESSY, *Mac Conglinne's Vision* (*Fraser's Magazine*, LXXXVIII, 1873, p. 298-323), par KUNO MEYER *Aislinge Meic Conglinne*, 1892; traduction allemande par R. THURNEYSSEN, *Sagen*, p. 131-147.

Fergal, fils de Maëlduine. aussi roi d'Ailech, qui disputait alors la royauté d'Irlande à Cathal fils de Finguiné, comme il résulte de la querelle des deux sorcières, quand elles eurent un duel de quatrains à Achad Ur :

Il vient du Nord, — il vient du Nord, — le fils de Maëlduine, par-dessus les rocs, — par-dessus les rives de la Berba, par-dessus les rives de la Berba; — avant d'avoir pris des vaches il ne s'arrêtera pas.

Il s'arrêtera, il s'arrêtera, dit la sorcière du Sud; — il sera reconnaissant s'il échappe; — par la main de mon père, par la main de mon père, — si Cathal le rencontre, il ne prendra pas de vaches.

Alors des pépins, des pommes et au'res friandises furent apportées à Cathal fils de Finguiné de la part de Ligach, fille de Maëlduine, en témoignage d'amour et d'affection. Fergal fils de Maëlduine l'apprit et il appela sa sœur. Il lui donna une bénédiction si elle disait la vérité et une malédiction si elle la lui refusait. Sa sœur lui raconta tout; car, quelque grand que fût son amour et son affection pour Cathal fils de Finguiné, elle craignait que la malédiction de son frère ne l'atteignît. Alors elle raconta la vérité.

Son frère lui dit de lui envoyer les pommes. Et il manda auprès de lui un savant auquel il promit de grandes récompenses s'il mettait des charmes dans les friandises pour faire périr Cathal fils de Finguiné. Et le savant mit des charmes païens dans les friandises, et on les donna à Cathal et ils le supplièrent, par les sept universaux, le soleil et la lune, la rosée et la mer, le ciel et la terre, le jour, de manger ces pommes puisque c'était par amour et affection pour lui qu'elles lui étaient apportées de la part de Ligach, fille de Maëlduine.

Cathal mangea alors les pommes et elles produisirent en lui des animaux magiques qui se réunirent dans le sein de l'un d'eux et c'est ainsi que fut fait le démon de la gloutonnerie. Et voilà pourquoi le démon de la gloutonnerie habitait le gosier de Cathal fils de Finguiné, au grand dam des hommes de Munster, pendant trois demi-années, et vraisemblablement il aurait ruiné l'Irlande au bout d'une autre demi-année.

CATHAL ET MAC CONGLINNÉ

[Le roi Cathal, en tournée dans ses domaines, desoend avec sa suite chez un de ses vassaux, Pichân, où il rencontre Mac Conglinné. Mac Conglinné s'engage à guérir Cathal de sa boulimie, moyennant divers présents que lui fait Pichân.]

Cathal fils de Finguiné vint avec sa compagnie et ses cavaliers du Munster ; ils s'assirent sur le bord des lits, sur des petits et des grands lits. De jolies jeunes filles leur lavèrent les pieds et servirent la compagnie et la troupe. Mais Cathal ne permit pas de délier la courroie de ses souliers avant d'avoir commencé à remplir sa bouche, à deux mains, des pommes qui étaient sur les peaux autour de lui. Alors Mac Conglinné se mit à claquer des lèvres à l'autre bout de la maison, mais Cathal ne le remarqua pas. Mac Conglinné se leva en hâte, impatiemment, diaboliquement et se précipita belliqueusement, d'un pas de guerrier, à travers le palais. Il y avait un gros bloc et une pierre de force pour les guerriers sur laquelle ils fixaient les rivets à leurs javelots et contre laquelle ils aiguisaient les pointes et les tranchants, et cette pierre était un pilier de héros. Il l'enleva sur son dos et la porta à l'endroit où il était auparavant sur le bord du lit ; il en fourra l'extrémité supérieure dans sa

bouche, mit l'autre extrémité sur son genou et se mit à aiguiser ses dents contre la pierre.

Ce que racontent les savants et les anciens et les livres de Cork est qu'il n'y avait dans le voisinage du château, à l'intérieur ou à l'extérieur, personne qui n'entendit le grincement de ses dents contre la pierre qui était dans sa bouche, quoiqu'elle fût des plus tendres.

Là-dessus, Cathal leva la tête :

« Qu'est-ce qui te rend fou, ô étudiant (1) ? dit Cathal.

— Deux choses, dit Mac Conglinné : Cathal, le très beau fils de Finguiné, grand-roi de la grande Moitié méridionale, grand défenseur de l'Irlande contre les enfants de Cond aux-cent-batailles, homme ordonné de Dieu et des éléments, héros libre et bien-né de l'aimable Eoganacht de Glendabra d'après la race de son père, je suis peiné de le voir seul manger quelque chose, et s'il y avait ici des hommes des pays lointains à présenter une requête ou à demander un présent, ils t'incrimineraient de ce que ma barbe ne remue pas en même temps que la tienne.

— C'est vrai, » dit Cathal, en lui donnant une pomme, et il en abrita deux ou trois dans sa propre bouche. Depuis les trois demi-années que le démon était dans la gorge de Cathal fils de Finguiné, celui-ci n'avait pas accompli un acte d'humanité comme de donner une pomme sauvage à Mac Conglinné, après sa demande instante.

« Deux valent mieux qu'un dans la sagesse, » dit Mac Conglinné.

Il lui en jeta une autre.

« Le nombre de la Trinité ! » dit Mac Conglinné.

(1) Littéralement : fils du Savoir.

Il lui en donna une.

« Les quatre livres de l'Évangile d'après le Testament du Christ ! »

Il lui en offrit une.

« Les cinq livres de Moïse d'après les dix commandements de la loi ! »

Il lui en donna une.

« Le premier article numéral, qui consiste en ses parties et en ses divisions : le nombre six ; car la moitié en est trois, et le tiers deux. Donne-moi le sixième ! »

Il lui jeta une pomme.

« Les sept prophéties sur ton Dieu ici-bas : sa conception, sa naissance, son baptême, etc. »

Il lui vient une pomme.

« Les huit béatitudes de l'Évangile, ô prince aux jugements de roi ! »

Il lui en donna une.

« Les neuf ordres de Ciel, ô champion royal du monde ! »

Il lui vient une pomme.

« Le nombre imparfait des apôtres après la faute ! »

Il lui en jeta une.

« Le nombre parfait des apôtres après la faute, bien qu'ils eussent commis une transgression ! »

Il lui en présenta une.

« Le triomphe au-dessus des triomphes et le nombre parfait, le Christ avec ses apôtres !

— En vérité, par saint Barre, dit Cathal, tu me dévoreras si tu m'obsèdes davantage. »

Cathal lui lança la peau avec les pommes, en sorte qu'il n'y avait ni coin, ni passage, ni sol, ni lit que les pommes n'eussent atteint. Elles n'étaient pas plus près de Mac Conglinné que de tout autre, mais elles étaient plus loin de Cathal.

La fureur prit Cathal. Un de ses yeux sauta dans sa tête en sorte qu'une petite grue n'aurait pu l'en faire sortir. L'autre œil ressortit au point qu'il fut plus grand dans sa tête qu'un œuf de poule de bruyère. Et il poussa son dos contre le côté du palais, si bien qu'il ne laissa ni cloison, ni perche, ni claie, ni poignée de chaume, ni pilier qui ne fût déplacé; et il s'assit sur son siège.

« Ton pied et ta joue sous toi ! ô roi, dit Mac Conglinné. Ne me maudis pas et ne me dérobe pas le ciel !

— Qu'est-ce qui t'a fait agir, ô étudiant ? dit Cathal.

— Ce m'était nécessaire, dit Mac Conglinné; j'ai eu une querelle hier soir avec les moines de Cork et ils m'ont donné leur malédiction. C'est ce qui est cause de ma conduite envers toi.

— Va, ô Mac Conglinné, dit Cathal; par Emly-Ivar, si c'était ma coutume de tuer des étudiants, ou bien tu ne serais pas venu, ou bien tu ne t'en irais pas.

— Par ta royauté, par ta souveraineté, par ta cour, donne-moi un petit présent, dit Mac Conglinné, avant que je ne m'en aille.

— Accorde-le, dit Pichân.

— Il te sera accordé, dit Cathal. Dis-moi ce que tu demandes.

— Je ne le dirai pas avant qu'il n'y ait des gages de ta promesse.

— On t'en donnera, dit Cathal.

— Ta parole de prince ? dit Mac Conglinné.

— Sur ma parole, dit-il, tu les auras; mais indique ta demande.

— La voici, dit Mac Conglinné. J'ai eu une querelle hier soir avec les moines de Cork, en sorte qu'ils m'ont tous donné leur malédiction, et voilà pourquoi une erreur a été commise à mon endroit. Mais jeûne avec moi vers

Dieu cette nuit, car tu es mon frère de race, pour me sauver de la malédiction des moines de Cork. Voilà ce que je demande.

— Ne dis pas cela, ô étudiant, dit Cathal. Tu auras une vache de chaque enclos de Munster; une once, de chaque habitant, avec un manteau de chaque église, et un intendant pour lever ce tribut, et tu mangeras en ma compagnie tant qu'il sera occupé à le lever. Mais, par le Jugement de mon Dieu, dit Cathal, j'aimerais mieux que tu aies tout ce qu'il y a de l'Ouest à l'Est et du Sud au Nord du Munster, plutôt que d'être un soir sans nourriture.

— Par le Jugement de mon Dieu, dit Mac Conglinné, puisque ta parole de prince a passé par là et qu'un roi de Cashel ne doit pas la transgresser, si on me donnait tout ce qu'il y a dans la Moitié méridionale (1), je ne l'accepterais pas. J'ai donc, ô grand héros et roi des Fénians d'Europe, des raisons pour ne pas accepter tes conditions, car ma richesse n'est que dans le Ciel ou, sur terre, dans la sagesse ou dans la poésie. Et, ce n'est pas tout — car c'est la dernière chose qui est toujours la plus pénible — j'irai dans l'enfer sans fin, sans limites, si tu ne me sauves de la malédiction des moines de Cork.

— Cela te sera accordé, dit Cathal, et il n'a été accordé par nous et il ne sera accordé désormais jusqu'au sein du Jugement rien qui me répugne plus que cela. »

Cathal jeûna avec lui ce soir-là et tous ceux qui étaient là jeûnèrent aussi. Et l'étudiant se mit sur une couchette

(1) La division de l'Irlande en deux parties, au nord et au sud d'une ligne tirée de Dublin à Galway, date de la fin du 11^e siècle de l'ère chrétienne et est due à un accord entre Cond aux-cent-batailles et Mogh Nuadhat.

à côté d'un montant de la porte et ferma la maison.

Comme il était là, à la fin de la nuit, Pichân fils de Maelfind se leva.

« Pourquoi Pichân se lève-t-il à ce moment-ci ? dit Mac Conglinné.

— Pour préparer de la nourriture à la compagnie, répondit Pichân, et mieux vaudrait pour nous qu'elle eût été prête depuis hier.

— Non certes, dit Mac Conglinné. Nous avons jeûné hier soir. Pour commencer, demain, nous aurons un sermon.

Et ils attendirent jusqu'au matin. Qu'ils fussent seuls ou qu'ils fussent ensemble, personne n'alla dedans ou dehors jusqu'à l'heure du lever, au matin. Mac Conglinné lui-même se leva et ouvrit la maison. Il se lava les mains, prit son sac à livres, en tira son psautier et se mit à prêcher la compagnie. Les historiens, les anciens et les livres de Cork racontent qu'il n'y eut ni grand ni humble qui ne versât trois ondes de larmes en entendant le sermon du clerc

Quand le sermon fut fini, on fit des prières pour le roi afin qu'il eût une longue vie, et que le Munster fût prospère de son temps. On fit aussi des prières pour les terres, pour les familles et pour la province aussi, comme il est d'usage après un sermon.

« Eh bien, dit Mac Conglinné, comment ça va-t-il aujourd'hui ?

— Par le Jugement de mon Dieu, répondit Cathal, cela n'a jamais été pire avant, et cela ne sera jamais pire jusqu'au Jugement.

— Il est tout naturel, dit Mac Conglinné, que tu ne sois pas bien : un démon te détruit et te ravage depuis trois demi-années, et tu n'as pas jeûné un jour ou une nuit pour toi-même alors que tu l'as fait pour

une personne misérable, turbulente, insignifiante comme moi.

— A quoi veux-tu en venir, ô étudiant ? dit Cathal fils de Finguiné.

— Ce n'est pas difficile. Puisque tu as jeûné seul avec moi hier soir, jeûnons, tous tant que nous sommes, ce soir, et jeûne toi-même pour obtenir de Dieu le secours nécessaire.

— Ne dis pas cela, ô étudiant, dit Cathal. Car quelque pénible que fût le commencement, la fin est sept fois plus dure.

— Ne dis pas cela, dit Mac Conglinné, mais agis bravement en cela. »

Cathal jeûna donc ce soir-là avec sa compagnie jusqu'à la fin de la nuit. Alors Mac Conglinné se leva.

« Est-ce que Pichân dort ? dit Mac Conglinné.

— Je vais dire la vérité, répondit Pichân. Si Cathal est comme il est jusqu'au bord du Jugement, je ne dormirai, ni ne mangerai, ni ne sourirai, ni ne rirai.

— Lève-toi, » dit Mac Conglinné, et il demanda du vieux lard huileux et du tendre gras de lard et du bœuf à pleine chair et du miel en rayons et du sel anglais sur un plat vraiment splendide d'argent blanc, ainsi que quatre broches très droites de condrier blanc pour les rôtis. On lui trouva les viandes qu'il avait énumérées et il plaça des morceaux immenses, énormes, sur les broches. Puis il mit autour de lui un tablier de lin et sur le haut de sa tête un bonnet plat en lin et il alluma un beau feu de hêtre à quatre sillons, à quatre ouvertures, à quatre fentes, sans fumée, sans vapeur, sans étincelles. Il fourra une broche dans chaque portion et il fut aussi rapide qu'une biche à son premier faon ou qu'un chevreuil ou qu'une hirondelle ou qu'un vent sec de printemps au milieu de mars, autour de ses broches et

de ses feux. Il frotta de miel et de sel chaque morceau à son tour. Et quoique les morceaux qui étaient devant le feu fussent de taille, il ne découla des quatre morceaux sur le sol rien qui pût éteindre l'étincelle d'une chandelle, mais tout ce qu'ils pouvaient avoir de saveur pénétrait à l'intérieur.

On avait révélé à Pichân que si l'écolier était venu, c'était pour guérir Cathal. Et quand les morceaux furent à point, alors Mac Conglinné dit : « Qu'on me donne des câbles et des cordes !

— Qu'en voulez-vous faire ? » dit Pichân. C'était une question indiscreète que celle-là, puisqu'on le lui avait expliqué auparavant, et c'est de là que vient le dicton : « C'est une question indiscreète. »

Des câbles et des cordes furent donnés à Mac Conglinné et aux plus forts des guerriers. Ils mirent les mains sur Cathal qui fut ainsi lié à un coin du palais. Alors vint Mac Conglinné qui pendant longtemps assujettit les cordes avec des crochets et des crampons. Quand il eut fini, il entra, avec quatre broches derrière lui bien haut et son manteau blanc et large à sa suite et ses deux pointes autour du cou, à l'endroit où était Cathal. Il enfonça les broches dans le lit devant Cathal et s'assit dans son siège, les deux jambes croisées. Alors, tirant son couteau de sa ceinture, il se coupa un morceau à la tranche de viande la plus proche de lui et le trempa dans le miel qui était sur le plat d'argent.

« Le premier pour le mâle ! » dit Mac Conglinné, en mettant le morceau dans sa bouche (c'est de là que date le vieux dicton). Il se coupa un morceau d'une autre tranche, le trempa dans le miel et le mit dans sa bouche en le faisant passer devant la bouche de Cathal. — « Découpe-nous la nourriture, ô étudiant, dit Cathal. — Je vais le faire, » dit Mac Conglinné. Il se coupa un

morceau de la tranche la plus proche de lui et, le trempant de la même manière, le fit passer, devant la bouche de Cathal, dans la sienne. — « Combien de temps vas-tu continuer ce manège, ô étudiant? dit Cathal. — Tu n'auras plus rien désormais, répondit Mac Conglinné, car en vérité tu as consommé une telle quantité de morceaux agréables et variés jusqu'à ce moment, que le peu qu'il y a là, c'est moi qui le mangerai et ce sera pour toi de la nourriture des lèvres (c'est un vieux dicton).

Alors Cathal cria et hurla et ordonna qu'on mît à mort l'écolier. Mais on ne fit pas ce qu'il commandait. — « Eh bien, ô Cathal, dit Mac Conglinné, j'ai eu une vision et j'ai entendu dire que tu es habile à expliquer les visions. — Par le Jugement de mon Dieu, dit Cathal, quand même j'expliquerais les visions de tous les hommes du monde, je n'expliquerais pas la tienne. — Je te promets, dit Mac Conglinné, que même si tu ne l'expliques pas, je la raconterai devant toi. » Alors il commença le récit de sa vision, et cela tout en mettant deux ou trois morceaux dans sa bouche en passant devant celle de Cathal :

J'ai eu une vision cette nuit ; — j'étais allé en voyage avec deux ou trois — quand je vis une maison belle et très remplie — où il y avait une grande provision de nourriture.

Je vis un lac de lait — au milieu d'une belle plaine. — Je vis une maison bien arrangée, — couverte avec du beurre.

Alors j'en fis le tour — pour en regarder la disposition ; — des tripes fraîchement bouillies — formaient les voliges.

Ses deux jambages mous étaient de crème, — sa galerie, de lait caillé et de beurre, — des lits de lard fameux, — beaucoup de boucliers de fromage mou.

Sous les courroies de ces boucliers — de fromage mou et

doux — des hommes qui ne savaient pas blesser un Gaël ;
— chacun d'eux avait des javelots de vieux beurre.

Un immense chaudron plein de fromage ; — il me semble que j'ai osé m'attaquer à lui ; — potage bouilli, feuillu, brun et blanc, — un vase plein de lait jusqu'aux bords.

Une maison de lard avec deux vingtaines de petits chevrons ; — une claie de tripes, protection des familles ; — toute nourriture qui serait bonne à l'homme, — il me semble que tout était rassemblé là.

Et il dit en outre :

J'ai eu une vision la nuit dernière ; — c'était une belle prison ; — c'était une force puissante que m'apparut — la royauté d'Irlande.

Je vis une cour d'arbres touffus ; — il y avait une palissade de lard, — une muraille hérissée de moellons — en fromages plantureux.

D'andouilles de porcs étaient faits — les jolis chevrons ; — splendides les poutres et les piliers, — de merveilleux oint.

Merveilleuse la vision qui m'est apparue — au coin de mon feu ; — un échiquier avec ses pièces — polies, tachetées, pointues.

Que Dieu bénisse mes paroles ! — fête sans faiblesse, — après être allé au Mont du beurre — un garçon s'est jeté sur mes chaussures (1).

[Puis Mac Conglinné donna en vers et en prose le long récit de son voyage.]

(1) Formule incohérente et inintelligible comme celles qui terminent certains contes populaires.

L'EXPULSION DU DÉMON

Le plaisir causé par ce récit et l'énumération de toutes les viandes variées et délicieuses en présence du roi firent que l'être sans loi qui demeurait dans l'intérieur des entrailles de Cathal fils de Finguiné sortit, en se purléchant les lèvres, hors de la bouche du roi Cathal.

L'étudiant fit faire un grand feu près d'eux dans la maison; chaque morceau fut mis successivement devant le feu, et on les présenta successivement devant les lèvres du roi. Au moment où un des morceaux était placé devant la bouche du roi, le fils de malédiction sauta et planta ses deux pattes dans le morceau qui était dans la main de l'étudiant et l'emporta de l'autre côté du foyer et se mit sous le chaudron qui était de l'autre côté du feu. On retourna le chaudron sur lui...

« Nous remercions Dieu et Brigitte, » dit Mac Conglinné en mettant la main droite sur sa bouche et la main gauche sur la bouche de Cathal. On entoure de linges la tête de Cathal et on l'emmène. — « Qu'avons-nous de plus nécessaire à faire maintenant? dit Pichân. — La chose la plus aisée au monde, dit Mac Conglinné. Que les troupes et les foules, les rois et les reines, les oiseaux, le bétail et les animaux, ainsi que tous les trésors d'or et d'argent du fort sortent du château! »

Les savants racontent qu'on ne laissa pas la valeur d'une patte de hanneton de toutes les sortes de biens qu'il y avait dans l'intérieur du grand donjon du château, sauf toutefois le chaudron qui recouvrait la tête de la bête. Alors on ferma le bâtiment à l'extérieur et

on alluma quatre grands feux différents dans le bâtiment. Quand ce ne fut plus qu'une tour trente fois rouge et un immense brasier, le démon sauta au faite du palais et le feu ne put rien sur lui, et il s'assit sur le bâtiment le plus proche.

« Eh bien, maintenant, homme de Munster, dit Mac Conglinné, le voilà là-bas votre ami. Et fermez vos bouches que je parle à ce feu moine oublieux. Eh bien, misérable, soumets-toi à nous.

— En vérité je vais le faire, dit le Diable, car je ne peux pas faire autrement. Car tu es un homme plein de la grâce de Dieu, d'une foule de connaissances, d'une intelligence aiguisée, d'une humilité diligente, du désir du bien, de la grâce de l'esprit septuple. Je suis un démon par nature, de substance infrangible, et je vais te raconter mon histoire. Je suis depuis trois demi-années dans la bouche de Cathal, pour la ruine de Munster et de la Moitié méridionale en outre, et si j'y avais été trois autres demi-années, j'aurais ruiné toute l'Irlande. N'eût été la noblesse et la sagesse, la pureté et l'honnêteté de la foule des évêques et des confesseurs de la famille monacale du grand Cork de Munster, d'où tu es venu contre moi; n'eût été l'honnêteté de la voix, de la parole, du visage et de l'âme du roi noble et respectable que tu es venu sauver; n'eût été ta noblesse et ton honnêteté et ta pureté et ta sagesse et l'abondance de ta science et de ta poétique, c'est dans ta propre gorge que je serais allé, en sorte qu'on t'aurait déchiré à coups de verges, d'étrivières et de fouets par toute l'Irlande et que la maladie qui t'aurait tué aurait été la faim.

— Que le signe de la croix du Seigneur aille de moi contre toi! » dit Mac Conglinné, et il le menaça trois fois de l'évangile. Et le démon dit : « N'était la petite

femme de la plaine de la Liffé (1), par le Jugement de Dieu devant Dieu, ô Cathal fils de Finguiné, j'emporterais ton corps dans la terre et ton âme en enfer avant une neuvaine, cette nuit. » Puis il s'envola dans l'air parmi la famille d'enfer.

(1) Sainte Brigitte.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
La découverte de l'épopée irlandaise.....	1
L'épopée et l'histoire.....	5
La civilisation épique.....	6
Le merveilleux.....	8
Le christianisme.....	11
La classe des lettrés.....	13
Les genres épiques.....	17
La composition et le style.....	20
Les influences étrangères.....	27
Conclusion	32
BIBLIOGRAPHIE	35

TRADUCTIONS

La Bataille de Moytura.....	37
L'Expédition de Logairé fils de Crimthann	53
La Navigation de Bran fils de Fébal.....	55
La Naissance de Conor.....	64
L'Histoire du cochon de Mac Dathó.....	67
L'Exil des fils d'Usnech.....	76
La Courtise de Findabair	86
La Razzia de Cualngé.....	101
La Maladie de Cúchulainn et la grande jalousie d'Emer.....	123
Le Meurtre du fils unique d'Aifé.....	143
Le Meurtre de Cúchulainn.....	147
Find et les Fantômes	157
La Pouruite de Diarmaid et de Grainné.....	160

L'ÉPOPÉE IRLANDAISE

Le petit Hôtel d'Allen.....	164
La Chasse du Sid des belles femmes.....	173
L'Histoire de Bailé au doux langage.....	184
La Mort de saint Cellach de Cillala.....	186
La Vision de Mac Conglinné.....	192

16

o. s. 1/69

